

Hermann Hiline

La Conscience



La Conscience

Avant-Propos

Conscience des faits, des actions, des sens - prise en compte des jugements qu'on y porte. Conscience trouble ou tranquille – honte ou auto-satisfaction. Il faut te résigner à vivre cette étrange cohabitation de deux acceptations de ce mot français. Dresser un tableau de ce qui t'arrive de l'extérieur, ou subir des accès des doutes, naissant à l'intérieur, par ton sens du Bien, éprouver des remords ou vivre une paix d'âme.

Ce qui justifie leur voisinage, c'est le rôle qu'y joue le particulier au siècle du multiple et du commun. La conscience est le seul contenant de l'espèce permettant de mettre en valeur ton contenu unique. Et puisque la philosophie partage la même propriété, les échanges réciproques deviennent inévitables.

Le locuteur, le son et le contexte, qui déterminent le mot, ne résument pas la chose réelle visée ; ils donnent des indices pour interpréter ce mot ; la chose se reflète, le plus fidèlement, dans un modèle extra-langagier, formé dans notre conscience ; ce modèle est notre seul vrai savoir et il peut se passer de mots. Bref, entre le mot (la création intuitive) et la chose (la création divine) s'interpose le modèle (la création consciente). Le mot est dans le Vouloir (d'une interprétation), et la chose – dans le Savoir (d'une représentation).

Tu seras face aux questions, posés par le monde, dans une langue commune, et aux réponses que leur adresse ton soi inconnu, réponses non-langagières, qui attendent ta verbalisation. Dans les deux cas, seuls des réponses sortiront de ta plume. Mais ce langage ne convient qu'à un seul genre, celui de l'aphorisme. D'où le choix stylistique de cet ouvrage.

On pense comprendre ce que l'autrui dit, pense, fait, mais on ne comprend pas ce qu'on ressent soi-même, sur quoi on s'appuie, quel but on vise, ce qu'on exclut. L'incompréhension de soi ne gêne en rien la compréhension de l'autre.

Ainsi - deux zones homogènes, séparées ou reliées, par une zone de passage ou de partage. L'ordre chronologique de leur lecture est assez aléatoire. Partir de la profondeur intellectuelle, pour aboutir à la hauteur morale, m'a paru être plus harmonieux.

L'Intellect

Les yeux, plus que les oreilles, nous font découvrir la musique du monde ; son bruit, capté en surface par des oreilles muettes, fait geindre sur le silence du monde, mais filtré par des yeux, sourds à la profondeur, il laisse entendre de hautes mélodies. *La conscience parfaite est un chant, une simple modulation des états d'âme* - Novalis - *Das vollkommene Bewußtsein ist ein Gesang, bloße Modulation der Stimmungen.*

Quand ils parlent de valeurs, le plus souvent, c'est du positivisme ou du négativisme, cohérents et systématiques, débouchant sur l'ennui ou le dogmatisme. Le négativisme devrait n'intervenir qu'en formulation de contraintes, et le positivisme n'apparaître que dans la manifestation du goût. Mais la même intensité, spirituelle ou artistique, devrait en constituer l'axe entier. La condition incontournable, pour l'entretien de cette construction, c'est la conscience et la maîtrise des ressorts poétiques du langage ; maîtrise, refusée à Parménide, [Hegel](#) ou [E.Husserl](#), accordée à [Nietzsche](#), [Valéry](#) et [Heidegger](#).

Un maître survit aux contraintes des moyens (voir [Goethe](#)) et dépérît dans l'ennui des buts ; son soi est mieux visible dans les contraintes projetées que dans les buts atteints. C'est la banale liberté des moyens et la transparence des fins qui tuent toute noblesse. La noblesse commence souvent par la conscience des barreaux de la

cage, dans laquelle se tient le soi inconnu et fauve. Chez le sage, c'est-à-dire chez celui dont le soi vigile valide le soi onirique, cette cage devient Caverne.

Plus je suis attentif aux climats extérieurs, moins je suis conscient de son paysage intérieur. Mais plus imprimé est mon climat intérieur, plus grandioses deviennent les paysages extérieurs.

Ce n'est pas le rôle du rêve que de me consoler par l'oubli - la vie, à mon réveil, m'affligera d'autant plus durement. Il faut rêver en éveil (*I'espoir, c'est le rêve de l'homme en éveil* - Aristote) et ne chercher de consolations qu'auprès d'une vie endormie. Rêver pour dissoudre le visible dans le lisible, le contraire de *Ceux qui rêvent de jour sont conscients de tant de choses échappant à ceux qui ne rêvent que la nuit* - E.Poe - *Those who dream by day are cognizant of many things that escape those who dream only at night.*

L'une des plus belles sensations de hauteur naît de la conscience, qu'un mouvement ascendant de l'âme prend appui sur un mouvement descendant de l'esprit.

Creuser les profondeurs est non seulement bête, mais aussi stérile ; tout ce qui est profond fut dit et répété moult fois et traîne sur la surface de nos consciences. La seule chance d'être original est de nous hisser en hauteur, où nous invitent la noblesse, la musique, l'ironie, portées par le talent. Se détacher des objets ; tenir à l'intensité.

Le choix est entre l'imposture (la *mystification de soi*) et la *conscience de soi*. L'artiste opte pour le premier terme, afin de communiquer avec la source de tout ce qui est mystérieusement humain. Les autres se partagent en deux groupes équivalents : les joueurs conformistes et les jouets anti-conformistes.

La sagesse est peut-être la conscience de sa juste hauteur, du souterrain à la tour d'ivoire. La bêtise est de l'associer à un mouvement : *La sagesse vient plus souvent de tes chutes que de tes envols* - W.Wordsworth - *Wisdom is oftentimes nearer when we stoop than when we soar.*

La liberté mécanique, démontrable : mon consentement, accompagné de la conscience que j'aurais pu ne pas le donner ; elle est donc plus dans le devoir et le pouvoir que dans le vouloir.

Le sens de la vie est déterminé par la division de notre soi en deux domaines – le divin et l'humain, le mystérieux et le créateur, l'éternel et le passager. Et l'art de subordonner, ou même de sacrifier, la seconde facette à la première donne à la vie le sens le plus net. Ce n'est pas la recherche mais la révélation qui conduit à cette découverte. Mais, hélas, ceux qui cherchent le sens de leur vie sont inconscients de la première hypostase.

Notre liberté apparaît, lorsque la réflexion pèse plus que le réflexe ; mais, en somme, la réflexion n'est que le réflexe mis à

l'examen par le vrai, par le bon et par le beau ; seul l'homme, conscient des parts du réflexe et de la réflexion en lui, peut être libre.

La culture et la grandeur sont aussi bien dans l'élévation d'édifices que dans l'entretien de ruines ; la rencontre du don d'architecte et du don de chantre, de compositeur et d'interprète ; la conscience que, derrière, se tient le même démiurge : *Tu me fis grand, et tu fais ma ruine* - Eschyle.

Toute exploration des ampleurs ou profondeurs humaines m'éclaire sur moi-même, et Lao Tseu a tort : *Plus on voyage au loin, moins on se connaît* ; c'est le séjour dans la hauteur, qui m'apprend, que le vrai soi (celui de Plotin ou mon *soi inconnu*) est inaccessible ; mais pour réussir ce voyage, je dois devenir impondérable et être porté par mon propre souffle – et je me porte d'autant mieux quand je suis conscient de ne pas me connaître.

Celui qui est conscient des mystères impénétrables, entourant nos savoirs et nos passions, reconnaît la faiblesse de son esprit et sait se fier à la faiblesse de son âme – c'est une vraie force. De la fausse ou de la bornée, on peut dire : *La faiblesse de la force est de ne croire qu'à la force* - Valéry.

On reconnaît un aristocrate par sa liberté intérieure et par l'ironie de son regard, naissant de cette liberté. L'épreuve la plus probante d'un esprit aristocratique est l'exercice de cette liberté dans une tyrannie étouffante, ce que démontra, mieux que quiconque,

Pouchkine, conscient que *si le Tsar m'octroie la liberté, pas un mois de plus je n'y resterais* - *если царь даст мне свободу, то я и месяца не останусь.*

Je ferme les yeux, je me libère des choses vues, aléatoires et mesquines, je reste en compagnie de mon regard. Du dialogue avec ce regard ne naissent que des commencements, mais ils me conduisent vers des choses capitales, nullement fantasmagoriques et témoignant d'une loi mystérieuse qui lie, fidèlement, ma conscience isolée à la réalité objective. Et je comprends toute la niaiserie philosophesque de la *description des choses* – les choses, pour porter ma griffe et être grandioses, doivent être inventées !

La science est ce qui pourra, tôt ou tard, être confié à la machine ; la science commence par une représentation et se termine par une attribution de sens aux requêtes et interprétations ; cette chronologie est à portée des algorithmes. Mais en dehors de la science, le plus grand mystère de la connaissance, ce sont nos représentations ne surgissant qu'a posteriori, ad hoc, pour ne faire qu'appuyer ce qui est déjà mûr dans une conscience interprétative. Tout est mystère chez l'homme : le libre arbitre des représentations, le caprice dans la formulation de requêtes, leur interprétation foudroyante, la métaintelligence dans l'articulation du sens.

À leur naissance, les pensées sont incolores, et elles le restent, tant que l'irisé de l'âme ne les touche. Et non pas l'inverse : *L'âme se colore par l'effet des pensées* - Marc-Aurèle. Les palettes appartiennent à l'âme ; la géométrie et le dessin sont les outils de l'esprit. Avec la

fatale extinction des âmes, toute pensée finit dans la grisaille mécanique. Les pensées engrangent le conscient, l'âme arrange l'inconscient.

Il est possible que l'apprentissage fasse partie des algorithmes de base dans la Création divine. Sa fonction la plus mystérieuse serait le câblage interne, conscient ou inconscient, des représentations réussies, de telle sorte que, dans les activités humaines, on n'observe que des interprétations fulgurantes, sans la moindre trace de représentations utilisées.

La primauté du regard, c'est la résignation à l'impossibilité de l'équilibre, ni même de l'entente, entre le moi observé et le moi qui s'observe (ce *no man's land* de la conscience ressemblerait au néant de Sartre), l'oubli du moi et la poursuite de l'acte d'observation guidé par le mot équidistant.

Tout ce que nous connaissons de la réalité provient de nos représentations ; l'appel à la réduction phénoménologique est creux, puisque il est impossible de s'abstraire du réel plus que nous ne le faisons déjà. Mais l'appel à la réduction eidétique est encore plus irrecevable, puisque l'essence pure des phénomènes s'ensuit immédiatement des concepts, formés dans la représentation. La phénoménologie, comme la philosophie analytique, sont deux charlatanismes, fondés sur l'inattention à l'interprétation ou à la représentation, ces univers médiateurs, qui se logent entre la réalité et, respectivement, la conscience ou le langage.

Le *cogito* veut dire que, dans un discours sensé, devant tout verbe il faut placer *je pense que...* : *je pense que je respire*, *je pense que je vois*, *je pense que je mens* , *je pense que je pense*. Cartésius n'ajoute rien au *Philosophe* : *Avoir conscience que nous pensons est avoir conscience, que nous existons*. Comme le penser et l'être de Parménide, ou comme peser et devenir ! - *mens* et *mensura*, ou *l'intellection est le premier être* - Plotin. Cette obsession par un verbe impersonnel, même flanqué d'un sujet *transcendantal*, leur désapprend l'usage du pronom à la première personne, qui, seul, substitue aux choses et gestes - le regard.

L'inconscient, une frivolité viennoise ; la déconstruction, une blague belge ; le néant, en transit en Suisse, le désespoir, patenté à Elseneur - l'intelligence, que de bêtises se pratiquent en ton nom !

Un philosophe serait celui qui porte un haut regard sur la condition humaine et prouve, que l'homme est irréductible au robot. Mais les professionnels, qui accaparèrent ce titre, ne s'occupent que de la facette humaine robotisable : la détermination, l'être, l'inconscient. Le diplômé de cardiologie, qui se proclame meilleur spécialiste du cœur humain que le poète !

Tout objet perçu par la conscience - à partir des sens, de l'imagination ou de la réflexion - devient une substance pré-réflexive, suspendue provisoirement, et candidate à être attachée aux modèles, qui existent déjà dans la conscience ou s'y reconstituent en fonction des sollicitations ; elle y sera donc *dissoute*, et le soi tirera la langue aux phénoménologues obtus.

L'informaticien et le linguiste ricanent en voyant le philosophe patauger au milieu des logiques et des langages. La défense du merveilleux, face à la déferlante mécanique, - c'est peut-être le seul domaine, où le philosophe a encore son mot à dire, à cause de la défaillance du poète. Puisque *la conscience d'avoir frôlé le merveilleux arrive trop tard* - A.Blok - *сознание того, что чудесное было рядом, приходит слишком поздно.*

Nous avons un seul organe de préhension – notre conscience ; mais trois types de réaction différents nous obligent de donner trois noms différents à cet organe multiforme – cœur, esprit, âme – la répréhension morale, la compréhension intellectuelle, l'apprehension spirituelle.

Les soupçonneux, K.Marx et S.Freud, placent, respectivement, la valeur (la conscience de classe) et le sens (de l'inconscient) avant le discours, ce qui correspondrait plutôt à la focalisation et aux intentions ; les valeurs naissent au cours de l'interprétation (l'axiologie plutôt que l'herméneutique) et le sens est un effet des substitutions.

Pour rendre sacré un objet, il faut priver de tout intérêt sa négation. Aucune négativité dans l'inconscient, l'indicible, l'intouchable ; ils sacrent la conscience, le Verbe, la caresse comme le rêve sacré la vie, sans l'habiter.

Penser, pour Descartes, est ce que nous apercevons immédiatement, mais je pense veut dire : mon état mental (jeu réciproque des représentations et interprétations) change, il y a donc mouvement et temps, ce qui exclut l'immédiateté ; depuis Zénon nous

savons, que le mouvement pensé et le mouvement réel ne s'entendent pas très bien, et puisqu'on doit donner la préférence à la réalité, *je bouge* réel est plus probant que *je pense* idéal, comme première certitude. La conscience n'est qu'une surface des mouvements humains, leur profondeur et leur source principales se trouvent dans les pulsions.

Compare les parcours, que font un paysage réel ou un paysage relaté dans un livre, jusqu'à leur absorption dans ta conscience ; ce qui est flagrant, c'est que le soi relié à mes sens et le soi commandant mon cerveau sont deux êtres, qui s'ignorent : le premier, c'est la rupture, et le second - la continuité.

Non seulement mes sensations sont communes au genre humain tout entier, mais elles n'entrent jamais en contradiction avec la réalité des choses ; le bon sens ne fait que ratifier les données des sens ; la connaissance représentée est donc en contact direct, même inconscient, avec le réel. La gnoséologie contient peut-être l'ontologie, mais l'observation ouverte, évidemment, est plus vaste que la connaissance fermée. Les modèles ont beau se ressembler, les langages divergents créent des copies-requêtes non-unifiables.

Le beau, le goûteux, le caressant n'existent pas sur la rétine, la langue ou la peau ; derrière l'empreinte, le cerveau reconstitue non seulement l'objet stimulant, mais la nature même de l'empreinte et perçoit l'état du stimulé, et l'esprit en résume le sens et en propage des conséquences : *la sensation comme état de conscience et comme conscience d'un état* - Merleau-Ponty.

Ce qui, paradoxalement, autorise le regard de se détacher des choses vues, sans craindre une chute dans l'inexistant, c'est qu'un lien inconscient conduit des sens au sens, unit le perçu et le mental, sans passer par les yeux.

Ramener au langage tout ce qui est mental est l'indigence de la philosophie anglo-saxonne. *Toute conscience est affaire de langage* - R.Rorty - *All consciousness is a matter of language*. Leur misérable tournant linguistique ne comprend pas, que ni les intentions, ni les références d'objets, ni l'interprétation de requêtes, ni la substitution de termes, ni le dialogue menant au sens ne font partie du langage.

Le futur robot humanoïde commencerait l'analyse de la réalité à partir des données sensibles immédiates. Mais le cerveau humain n'a d'accès conscient ni à la rétine, ni aux membranes auriculaires, ni aux papilles ; il a toujours affaire aux données médiates, déjà modélisées par notre machine intello-sensorielle. Une raison de plus pour se moquer de l'ego transcendental, qui n'est en rien supérieur à l'ego psychologique ; les deux partent avec exactement les mêmes prémisses, emploient les mêmes moyens et arrivent aux mêmes conclusions.

Ce que l'intelligence artificielle cherche à imiter est non pas comment nous résolvons les problèmes, mais comment nous *aurions pu expliciter ou reconstituer* leur résolution, si l'on nous avait demandé de justifier nos résultats déjà obtenus. La vraie énigme est de savoir ce qui est, en nous, câblé, sans même effleurer notre conscience : des représentations ? des scénarios ? des interprétations ?

Comparé avec la rigueur, la cohérence et même l'élégance des solutions qu'apporte l'Intelligence Artificielle, pourtant la moins profonde de toutes les formes d'intelligence, le bavardage phénoménologique autour de *l'intuition catégoriale, de la conscience de soi et de la chose, de la réduction-époque, de l'essence, de la vérité* n'est que des balbutiements décousus, enfantins et prétentieux. L'ignorance des représentations (les philosophes analytiques) ou le pur verbiage autour de celles-ci (les phénoménologues) sont deux fléaux modernes.

Ils voient un gouffre entre ces deux types de notre conscience du monde : qu'il est composé de choses objectives (*res extensa*) ou bien de phénomènes subjectifs (l'intentionnalité). Tandis que non seulement leurs résultats sont identiques, mais le travail même de notre conscience, dans les deux cas, suit les mêmes chemins, pour constituer nos connaissances. Comme le monisme ou le dualisme sont parfaitement compatibles et parallèles.

La pensée accomplie est surtout spatiale, même si l'interprétation de son enveloppe langagière est plutôt temporelle. Donc, la former en décrivant les choses (leur existence dans le temps) est plus bête que la créer en *interrogeant* ma conscience (où réside déjà l'essence des choses, au sein d'une représentation spatiale). C'est la qualité des requêtes qui détermine le rang de la pensée.

Qu'est-ce que la valeur d'une pensée ? Sa nouveauté ? Sa place dans l'édifice des systèmes ? Le poids dont on l'affecte ? La qualité de son enveloppe verbale ? Plus on se rapproche de la dernière réponse, plus, donc, on est superficiel, plus cette valeur est artistique, donc, la

seule qui survivra aux péripéties temporelles de la science, pour s'inscrire dans l'intemporel des consciences.

Les structures sont une prérogative de la représentation ; même le langage ne les exhibe que dans sa grammaire, qui est sa représentation. L'inconscient des psychanalystes n'en possède pas non plus. Le Moyen Âge obtus s'y tint, lui aussi, - le *discours intérieur*. L'être, dont l'inconscient fait partie, est inarticulé. La structure rend l'être compréhensible ; l'être fait entrevoir l'illusion de vie dans la structure.

Au sens aristotélicien du mot, une *substance* (première ou seconde) est un méta-concept de la représentation et nullement de la réalité ; donc, les fastidieux débats, pour savoir si quelque chose (sujet, conscience, espèce) est une substance ou non, sont totalement sots, puisque tout ce qui est représenté l'est et tout ce qui est réel ne l'est pas, par définition.

L'esprit représente la marche de mon soi connu ; l'âme interprète la danse de mon soi inconnu. L'esprit est en contact permanent avec le monde ; l'âme ne quitte jamais ma propre conscience, façonnée par l'esprit et résument l'essence du monde. L'interprétation est le dernier chaînon dans mes échanges avec l'*essentiel* (où la danse et le chant dominant) ; donc l'intentionnalité ou le souci, que d'autres placent près des choses, ne devraient pas quitter mon âme. Dans le secondaire, même l'esprit est inutile, le réflexe ou l'inertie suffisent. La *phénoménologie de l'esprit* ne s'occupe que du secondaire. La nature de l'esprit devrait céder à la culture de l'âme.

Le regard est une représentation, invitant des pensées à naître. L'intuition est son contraire, elle est toujours une pensée, se passant de toute représentation. On la confirme ou l'infirme en construisant des représentations manquantes. Les balivernes des sots ou les illuminations des sages passent par ce stade de notre conscience. Une curiosité très amusante : je traduis la définition **kantienne** - *Diejenige Vorstellung, die vor allem Denken gegeben sein kann, heißt Anschauung* - par *Une représentation, qui peut être là, avant toute pensée, s'appelle regard*, tandis que tout Français lit dans la traduction officielle : *Une représentation, qui peut être donnée avant toute pensée, s'appelle intuition !*

Le beau concept poético-mathématique d'*Ouvert* est très ambigu : ce qui, au sens de l'élan, est ouvert est souvent fermé, au sens de l'être. Par exemple, je suis ouvert en verticalité, au sens de l'élan (je ne maîtrise pas, j'ignore la limite qui m'attire), mais j'y suis fermé, au sens de l'être (rien ni personne ne peut posséder ce qui me limite, j'en suis propriétaire inconscient).

Nous avons deux esprits : l'esprit câblé, en contact avec les perceptions du corps et exécutant instantanément des pré-traitements des données sensorielles, sans atteindre la surface de notre conscience, et l'esprit-interprète, en contact avec la conscience et s'appuyant sur la logique. Ce dernier ignore tout des perceptions ; face au monde, il n'est ni fenêtre ni miroir, mais constructeur ou architecte. La divinité du matériel et du spirituel, dans ces deux machines humaines, est du même ordre.

Je ne vois pas de catégorie aussi hétérogène que la transcendance ; elle se mêle de l'esthétique, de l'éthique, du temporel, de l'inconscient - aucun point commun entre ces miracles ; le Créateur fut un génie du beau, du bon, du temps, de l'âme.

Ces chimères – *ego, je, moi, sujet, conscience, être-là, mêméité, ipséité* ; aucun discours sérieux autour d'elles ne fut ni cohérent, ni étonnant, ni éclairant ; seules des métaphores pourraient en dessiner des frontières ; mais il ne reste plus de poètes chez la gent philosophale. Mon couple de soi, le connu et l'inconnu, cherche à y pallier, en mettant la créativité artistique au-dessus du travail académique.

J'ai une conscience, ce qui témoigne de l'existence de l'esprit ; mes sens me convainquent de l'existence de la matière. Ces deux seules existences sont placées dans l'espace-temps ; elles ne se prouvent pas, elles s'enregistrent. Tout le reste : Dieu, astres, lumière, vitesse, oreille, route, beauté, village, force, vérité, montagne, amour, langue ne peuvent exister ou ne pas exister que dans le modèle correspondant, que mon esprit (re)construit. Ces existences sont soumises aux preuves, mais non pas dans l'absolu, mais dans le cadre des représentations particulières.

Dans la réflexion de Valéry, on trouve toutes les étapes de manifestation de la conscience (qu'il appelle états mentaux) : l'excitation, le désir, la volonté, le langage, la représentation, les formules logiques, les substitutions, la vérité, le sens – une admirable profondeur ! À comparer avec la vaste platitude des consciences cartésienne, hégelienne, husserlienne, où brillent par leur absence et

le langage et la représentation et l'interprétation, où règnent le bavardage ou la banalité.

L'équivalence entre l'être et le penser, si elle existe, s'éploie, simultanément, sur trois niveaux, en fonction du degré de ma conscience et de la présence de ma liberté : mon soi organique (synapses, neurones, charges électriques – l'inertie, la conscience absente, l'algorithme préétabli), mon soi des sens (la conscience câblée, interprétant mes sensations, la réaction), mon soi de l'intellect (la conscience libre, le langage, l'action) – trois équivalences possibles, mais qui ne se ressemblent pas du tout entre elles.

La conscience est formée par ce que tu peux émettre et par ce que tu peux percevoir. Leur intersection n'est pas vide, mais leur différence symétrique en constitue l'essentiel. Chez les sots domine la perception, et chez les sages – l'émission.

Pour tous les philosophes, la représentation, ce sont des impacts difformes, projetés par le monde sur notre conscience passive, et ce qui ne mérite que le nom de sensations. La seule représentation, impliquant l'homme créateur, son intelligence et sa compréhension du langage est la représentation conceptuelle, la forme arbitraire et individuelle d'un fond nécessaire universel. Et le savoir et le langage et la communication ne sont possibles que grâce à la représentation.

Peu importe la différence entre le corps et la pensée des autres ; mais *te penser* est la pré-condition première de la conscience de ton soi, de ton fichu être donc.

L'existence de constantes universelles est un mystère inconcevable, qui ne peut être dû qu'à un arbitraire divin ; toute explication reviendrait à un jeu de dés sous-jacent, quoi qu'en pense Einstein. *La complexité de l'Espace suggère l'illusion d'un libre arbitre d'un Être conscient* - Tsiolkovsky - *Сложность Космоса граничит с иллюзией свободной воли сознательных существ.*

Seule la création inconsciente d'un système est un acte à saluer ; l'avoir préconçu ou le développer induit l'ennui. C'est pourquoi Nietzsche est au-dessus de Heidegger.

L'écroulement de l'Intelligence Artificielle, dans les années 90 du siècle dernier, est dû au conflit intellectuel entre les philosophes (focalisés sur la représentation) et les logiciens (misant sur l'interprétation). Les premiers manquaient de rigueur et les seconds – de profondeur. La réconciliation et l'essor, au XXI-me siècle, sont venus grâce à la conscience du rôle que joue la communication en langage naturel : les philosophes ont compris que la logique fait partie de tout langage naturel, et les logiciens ont compris que le langage naturel n'est qu'une projection de son vocabulaire et de sa grammaire sur des concepts bien structurés. Curieusement, cette entente fut réalisée par des informaticiens (avec leurs *big data*), qui nagent et en philosophie et en logique...

Toutes les idées, aussi bien mesquines que sublimes, ont besoin de points d'attache verbaux, au sens vague ou protéiforme, que l'auteur fixerait en les attachant à ses représentations. C'est l'une des justifications de l'appel à ces abortons de notions comme être-exister-substance, métaphysique-transcendance-immanence, savoir-soi-

conscience etc., une autre justification étant leur usage métaphorique et non pseudo-théorique.

Deux courants en Intelligence Artificielle : *bottom-top* ou *top-bottom* – partir de son ensemble vide de faits initiaux, pour créer son propre espace de vérités (sous le contrôle de paradigmes logiques), ou partir de l'immense ensemble de vérités d'autorités auto-proclamées et s'y appuyer, pour répondre (par des clichés syntagmatiques) aux questions des autres. Le savoir (toujours particulier) ou la croyance (dans les autres). Pour le moment, les seconds dominent, largement, les premiers. La vraie IA attend son heure...

La mathématique, avec autant de force que la poésie, donne la conscience d'être plus que l'homme – B.Russell - *The sense of being more than Man is to be found in mathematics as surely as in poetry*. C'est de ce côté-là que le surhomme aurait dû chercher son excellence ! L'intensité de l'harmonie extérieure rencontrant l'intensité de la conscience intérieure, dans le sentiment d'un grand retour du même : la recherche du vrai mathématique dans le réel coïncidant avec celle du beau poétique dans l'imaginaire.

La vie dans l'Univers, fort probablement, n'existe que sur notre planète dans les domaines végétal, animal et humain. La liberté se manifeste dans les deux derniers (en dehors de notre planète règne la nécessité minérale), et l'esprit (attaché mystérieusement au corps et possédant la conscience et la créativité) est propre à l'homme.

En littérature, le style, c'est l'emploi individué, conscient, cohérent et maîtrisé, des déviations langagières ; il est l'affirmation de la domination d'une forme nouvelle, face à un vieux contenu résistant.

Cioran croit, sérieusement, que ce qu'il a à dire est plus important que son style ; Nietzsche occulte le fond et soigne le ton ; Valéry est parfaitement conscient de la part et du fond et de la forme. Le premier ne comprend rien ; le deuxième ne cherche pas à comprendre ; le troisième comprend tout. Mais on ne retiendra de tous les trois que la forme, puisque n'importe qui peut comprendre et même narrer notre fond commun. Tous les trois savent chanter, et peu importe si ce qu'ils ont à dire s'y mêle.

Ce n'est pas l'invasion par le *moi* qui ravagea l'art moderne ; dans l'expression du *moi* il y a une part de l'inertie, langagière ou sociale, et une part spirituelle, en relation avec le Créateur ou avec la création ; c'est l'extinction de la seconde et l'hypertrophie de la première, l'inconscience de son origine, qui firent de l'art exhibition de parties banales et absence d'un tout mystérieux.

L'amour de l'art est dans l'abandon conscient de la connaissance, de la profondeur, de la possession et l'adhésion aveugle au rêve, à la hauteur, à la caresse.

La musique est l'art le plus innervé de mathématique, mais qui, en sa perception, ne fait pas appel au moindre calcul ; premier en jouissance, dernier en connaissances (Kant) - c'est ce qu'on devrait chercher ailleurs. *La musique est du calcul caché, dont l'esprit reste*

inconscient - Leibniz - *Musica est exercitium arithmeticæ occultum nescientis se numerare animi.*

L'essence de la poésie, c'est la forme, mais son contenu, conscient ou inconscient, est philosophique ; l'essence de la philosophie, c'est le contenu, mais, pour être durable, sa forme doit être poétique.

Dans l'écriture, ton soi connu se manifeste dans le *quoi* affirmatif de ce qu'il aime, fait ou pense ; et ton soi inconnu perce, obscurément, dans le *quoi* négatif des contraintes, dans le *comment* du style inconscient, dans le *pourquoi* de la noblesse innée, dans les *où* et *quand* de l'intelligence câblée.

Aucun rapport entre la science et la philosophie, puisque les meilleurs scientifiques sont nuls en philosophie, et les meilleurs philosophes sont nuls en sciences. Le seul, qui pourrait garder un équilibre métaphorique entre ces branches de la spiritualité, c'est l'artiste, surtout le poète, puisque partout il cherchera de la musique – verbale, conceptuelle, éthique ou mystique. D'ailleurs, au lieu du *Logos* indéfinissable, on aurait dû parler de la musique, qui a un sens dans toute sphère de la conscience.

Ils partent des objets, que la conscience délimita déjà, et l'intellect conceptualisa et verbalisa ; je pars de ces perceptions pré-conscientes que j'appelle états d'âme ; c'est pourquoi l'essentiel de mon énergie porte sur les commencements : partir de l'âme, porté par l'esprit.

Il doit y avoir des ondes, invisibles et inaudibles, ondes des émotions potentielles, et qui traversent notre conscience, sans en être perçues ; l'art est cet outil décodeur, qui traduit ces ondes en musique particulière plutôt qu'en bruit universel.

La grande littérature naît de la conscience que *ta vie, elle-même*, ne peut pas être grande.

L'indifférence inconsciente – ou impuissante - pour la forme, tel est le trait le plus original – et unique dans l'Histoire ! - de l'art moderne. Et tous les artisticules se dévouent à la prospection du *fond*, celui-ci se trouvant toujours sur la surface de l'actualité.

Dans l'art (musical, philosophique, poétique), il y a trois sortes d'intuition, qui peuvent réveiller un génie imprévisible, – l'inconsciente, la profonde, la hautaine. La première famille – Bach, Mozart, Tchékhov ; la deuxième – [Kant](#), Rilke, [Valéry](#) ; la troisième – Byron, Hölderlin, [Nietzsche](#). L'homme, c'est-à-dire le maître, n'y est presque pour rien ; c'est une étincelle divine qui illumine leurs œuvres. La conscience, la profondeur, la hauteur, sans intuition, n'aboutissent à la beauté que grâce à la sobre maîtrise de l'homme, avec un talent purement humain et qui ne serait qu'un instrument auxiliaire.

Le talent est dans cette dualité : être porté par un élan et en créer un autre, nullement obligé d'être une copie du premier. Une profondeur inconsciente et une hauteur maîtrisée.

Puisque aucune identité n'est possible entre ta conscience et tes tentatives de la décrire, il vaut mieux renoncer à écrire ce que tu penses ou ressens ; je préfère assister, sur mes pages, à la naissance d'une pensée ou d'un état d'âme, dont je ne soupçonne pas même l'existence.

Le goût est toujours barbare, quand il mêle les désirs et les émotions à l'appréciation de la beauté – Kant - *Der Geschmack ist jederzeit noch barbarisch, wo er die Beimischung der Reize und Rührungen zum Wohlgefallen bedarf.* On n'apprécie pas la beauté par un simulacre de la rigueur, on la sacre ou consacre. Ce qui est certain, c'est que toute émotion, sans onction de la beauté, est barbare, c'est-à-dire difforme. L'anti-barbarie est la conscience de la forme.

C'est la maladie de leur siècle, penser que *chacun se présente à lui-même comme un problème, dont les circonstances ne suffisent pas à livrer la solution* - G.Marcel. Jadis, l'homme fut conscient d'être un mystère, qui ne cherche qu'à se traduire en problème. Les solutions, ce sont les Autres.

Plus on est conscient de l'Éden solitaire de notre âme, plus impénétrable et captivante devient la jungle tribale de notre esprit. *Dans nos jardins, se préparent des forêts* - R.Char. L'âme contemple et engendre l'arbre, l'esprit l'unifie, propage et relie.

Globalement, le bon goût parvenait à se faire reconnaître, puisque les hiérarchies n'étaient pas encore influencées par les statistiques. Mais aujourd'hui, où domine le goût de masse, avoir du goût condamne à la solitude. *Être privé de goût est une moindre calamité*

que de l'avoir médiocre - B.Pasternak - *Бедствие среднего вкуса хуже бедствия безвкусицы.* Les deux calamiteux en furent inconscients ; aujourd'hui, ils ricanent de la calamité de ceux qui ont du goût, calamité aigüe, humiliante et inaperçue par les chanceux, c'est-à-dire par les bouseux de goût.

Les inconscients, s'adonnant au rire et à la danse, - les seuls heureux de la terre ! De l'incapacité de jouir naît le souci du savoir, de la puissance ou du rêve, qui mène, inéluctablement, au désespoir. Le malheur, c'est qu'au rire jeune succède toujours un rire jaune.

Mes béatitudes et mes souffrances ne sont que des instants sans suite, des étincelles dans la nuit de ma mémoire ; le seul sentiment, qui traverse, sans discontinuité, le courant de ma vie et l'illumine d'une lumière inextinguible et sinistre, est le sentiment de honte. Le devoir de faire ce que je ne suis pas, le vouloir être ce que je ne fais pas, le pouvoir ne pas être ce que je fais – de la fusion de ces instincts est née la conscience du valoir au-delà du faire et de l'être – dans le créer.

De la perspective finie de l'esprit au sentiment infini de l'âme : l'horreur n'est pas un agrandissement du chagrin, mais une limite de l'amour ou du beau ; l'espérance n'est pas une sublimation du désir, mais une enveloppe du désespoir ; la création n'est pas un sens du travail conscient, mais une folie ou une foi aveugles.

La conscience nationale russe reproduit les pérégrinations et fluctuations phéniciennes entre trois continents ; on ravit de belles princesses pour subir des invasions, on envoie des éléphants pour affronter des légions. Les Américains font de même avec l'héritage

romain, en le personnifiant dans l'image dominante de manager. Les Allemands furent les plus imaginatifs, en réinventant tant de nouvelles Hellades germanisées par pléiades de poètes et de philosophes.

Le Français réussit sa gloire en calculant dans le réel, l'Allemand réussit sa conscience en travaillant sur le réel, l'Anglais réussit sa compétition en fabriquant le réel ; le Russe échoue dans son rêve, en trichant sur le réel.

Les actions sont des effets, dont les mots sont des causes. L'attitude à rechercher : cause gagnée, effets perdus. Pour défendre une bonne cause suffit la conscience ; pour une mauvaise suffit la science ; réunir les deux pour chanter ou pleurer les effets.

Toute l'Europe ne pense que parcours et finalités ; seule la Russie ne vit que des commencements. H.Hesse définit l'état d'esprit russe comme *la voie, exigeant une pensée du mystère, retour au difforme, à l'inconscient, à tous les commencements - den Weg, der das magische Denken fordert. Rückkehr ins Ungeordnete. Rückweg ins Unbewußte. Rückkehr zu allen Anfängen.*

Nous commençons par prendre l'action pour but, mais notre science nous apprend, que le savoir s'y prête mieux. Nous tentons de voir en elle une source, mais notre prescience nous convainc, que l'intuition y suffit. Et notre conscience finit par lui reconnaître le statut de contrainte formelle, que nous surmontons, sans toucher aux origines et fins. On se borne, sans se limiter (J.C.Fichte).

L'homme désire ; à un moment donné, au lieu de continuer à désirer, il se met à agir : par la parole, par la raison, par le muscle ; la discordance entre le désir et l'acte, très rapidement, devient flagrante ; dans cette banale platitude, où il n'y a ni dissimulation ni aliénation ni refoulement, la psychanalyse prétend découvrir des gouffres d'inconscience. Imposer un sens à ce qui en est dénué, dénicher un sens paillard dans ce qui n'est que criard - deux démarches d'un même charlatanisme.

Ils voient un titre de gloire dans leurs tentatives de tirer du sommeil les hommes inconscients et éperdus. Ces réveilleurs, qui sont légion, achèvent ainsi quelques survivants du rêve. On ne voit plus que les activistes des yeux ouverts ; fermer les yeux, pour s'adonner aux songes, devint un acte suicidaire, dont se rit l'humanité affairée.

Le sot admire l'action, résultant d'une intelligence calculante, a priori ; le sage admire, a posteriori, l'acte né d'une intelligence inconsciente, innée. La même chose avec les pensées : le sot respecte la pensée-résultat, mesurée en masses ou en décibels ; le sage aime la pensée impondérable, naissant d'une musique de mots.

Je suis d'autant plus conscient de mes buts, vrais et profonds, que je comprends mieux que tout acte, vu de la hauteur de mes vraies contraintes, est un lapsus, un acte manqué. Je songerai moins à mon époque et tiendrai davantage à mon éPOCHÈ.

Mieux on range le savoir à l'intérieur, moins on est tenté d'exercer son pouvoir à l'extérieur. Un pouvoir inconscient résolu devrait découler d'un devoir conscient absolu. Et le devoir, c'est la rupture de

l'équilibre entre options également défendables, c'est un défi, lancé au savoir impartial, la paralysie d'un pouvoir, fondé sur le seul savoir. D'après St-Augustin, être, savoir et vouloir (*esse, nosse, velle*) sont inséparables et constituent la vraie vie. Avoir, devoir et pouvoir en constitueraient l'inventée.

Les hommes à conscience éveillée furent jadis, en même temps, parmi les plus actifs et entreprenants. Aujourd'hui, l'humanité se divise nettement en coupables et en capables, presque sans intersection.

Tout geste de liberté prouve la divinité de notre nature ; en être conscient et ébloui est peut-être le sens même de la vie. Aux moutons manque la conscience, et aux robots – l'éblouissement.

Le contraire de ce *qui arrive* (à partir des choses - L.Wittgenstein et J.Derrida) est ce *qui jaillit* (à partir du sujet). L'inconscient, mystérieux et servile, ou le sujet en possession de son soi. Le malheur du premier est la proximité des choses ; le malheur du second est l'oubli du mystère, la fusion avec les problèmes.

Le motif de mon action peut être pragmatique, éthique ou mystique, pour tester ma compétence, ma probité ou ma noblesse – ma science, ma conscience ou ma liberté.

Plusieurs libertés sont présentes dans l'agir : celle de choisir, celle d'en être conscient, celle de pouvoir le justifier, celle de constituer un vrai commencement – et toutes sont d'authentiques miracles. *Le miracle de la liberté consiste dans ce pouvoir-commencer* – H.Arendt - *Das Wunder der Freiheit liegt in diesem Anfangen-Können*.

La pensée antique fut atemporelle, elle se tournait vers les commencements – principes ou éléments – sans se soucier des fins, consciente de l'inertie et du hasard des parcours. Le christianisme eut la mauvaise idée de nous projeter vers l'au-delà - salut final ou piété de parcours ; l'avenir radieux des communistes reprit la même eschatologie déviante ; dans les deux cas – l'endormissement par de fausses certitudes, l'hostilité face au doute et à l'ironie.

Que ton rythme soit : un pas de la conscience t'éloignant de l'être, un pas de l'être te rapprochant de la conscience. Les meilleurs parcours se font sur une corde raide, hors toute arène.

Le conformisme est un mouvement opposé à la fraternité : réduire, inconsciemment, le *moi* au *nous* statistique ; créer, en toute conscience, du *nous* - un *moi* viscéral, qui sera ce noyau fraternel, à l'origine du soi connu. L'intellectuel européen rêve d'un mouvement social, qui incarnerait ses *idées*. Et il pense servir la vérité. L'idée n'est intellectuelle que si elle renonce à son incarnation et se contente de réveiller des consciences. L'ingénieur ou l'épicier servent certainement mieux la vérité que l'intellectuel.

Il fallut vivre les affreuses ténèbres du XX-ème siècle, pourtant nées des Lumières du XVIII-ème, pour assister à la fin d'une époque, qui dura deux siècles et demis, de Voltaire à Sartre, de Radichtchev à Soljénitsyne, de Goethe à H.Böll, ces hommes, qui portaient en eux toute la dououreuse conscience de l'humanité, et dont la parole portait quelque chose de surhumain. Aujourd'hui, il ne nous restent

que des écologistes, des tiers-mondistes, des ardents défenseurs de la croissance ou des farouches adversaires de la discipline budgétaire.

Les conservateurs pensent que la dépravation des mœurs est conséquence de la diffusion des lumières (ce qu'en pensent les hommes du progrès est pire). Le dépistage de la corruption est affaire du nez. L'odorat étant le sens le plus affecté par le progrès des sociétés aseptisées, la corruption des têtes passe à l'as aussi subrepticement que la lèpre des âmes. C'est dans des ténèbres extérieures du doute que l'homme s'élève à la lumière de sa conscience.

Sans contraintes, que je m'impose moi-même, – pas de liberté. Quand tout est permis, je vis en esclave. *Plus l'homme est conscient des contraintes, c'est-à-dire moins il a de liberté intérieure, plus libre est la société, qu'il forme* - A.Kontchalovsky - *Чем более человек организован, тем есть внутренне несвободен, тем более свободное общество он создает.*

L'intellectuel est celui qui est sensible à la hauteur des vérités et aux roueries des mensonges : *Nous, entachés de poésie, maraudons de chétifs mensonges sur des ruines* - Chateaubriand - comment s'appelle le mensonge des véridiques ruines ? - château en Espagne !

Quand on est conscient du *miracle* de la vie, on n'a pas besoin de chercher des *raisons* de vivre. Mais au pays du merveilleux la liberté n'a pas beaucoup de poids. D'ailleurs, je ne voudrais pas de liberté de ces hommes, qui ont tant de raisons et si peu d'extases de vivre. Perdre certaines raisons temporelles, c'est acquérir d'autres rêves éternels. *On ne possède éternellement que ce qu'on a perdu* - H.Ibsen.

La raison, c'est l'évaluation dans l'existential ou dans l'universel ; la foi, c'est les valeurs dans l'absolu. Et l'intelligence, c'est la conscience que la foi lumineuse précède le premier pas de l'évaluation, et la foi ombrageuse en consacre le dernier.

Mon soi inconnu est un messager de Dieu, sensé me rappeler la présence des sens divins dans mon inconscience ; il adresse sa lumière à mon soi connu, qui en projette des ombres sur ma conscience.

La plus glaciale des indifférences s'appelle platitude, et la caresse, à l'opposé de la platitude, est à l'origine de l'amour, de la musique, de la poésie, de la conscience. *Une caresse brise la glace infinie du monde - telle est la leçon merveilleuse du Christ* - F.Iskander - *Космический холод мира преодолевается лаской. В этом чудо учения Христа.* Dommage que le Christ se soit arrêté sur le seul premier domaine, à moins que les autres ne soient que des expansions du premier.

Il y a une raison profonde de la convergence inéluctable de tout vivant vers les seuls deux modèles équilibrés - le mouton et le robot ; le Verbe créateur est, en réalité, un programme divin d'apprentissage, fondé sur la répétition, l'habitude, l'adaptation, le réflexe et la résilience, et aboutissant à un algorithme. Tout, de l'algèbre à l'amour, obéit à ce génial stratagème, la différence relevant surtout de l'ordre d'(in)conscience accompagnant nos gestes.

La plupart du temps, je vis, inconscient du miracle qu'est la vie. Mais dès que j'y songe, je suis inondé d'une grâce, qui dépasse en

intensité et en puissance tout ce que je maîtrise. Même un incroyant y ressentira une proximité divine. *Connaître Dieu et vivre, mais c'est tout un* - L.Tolstoï - *Знать Бога и жить - одно и то же.*

Science de mon salut - conscience de ma chute, encore l'un de ces axes, qui méritent, que je ne m'y accroche pas à une seule valeur, mais que je le munisse d'une même intensité. Le souci du salut mène à l'activisme, à la création, à la réinvention du sacré ; l'ivresse de la chute conduit au nihilisme, à la révolte, à l'angoisse. Les réunir, dans un même regard, - le triomphe de l'humain sur le divin !

Tout le monde est conscient du mystère de la divinité méconnue, mais le scientifique l'abaisse au niveau d'un problème d'astrophysique, et le religieux le profane par sa solution de métaphysique.

Ma conscience, c'est ma surface, ou ma frontière. À partir d'elle, je peux soit me livrer à l'introspection de ma profondeur divine, soit me vouer à la hauteur de la création humaine. l'Être ou le Devenir, et ma conscience inaccessible me rend Ouvert dans les deux directions. Mais je dois munir ce Devenir d'assez de mystère et d'intensité, pour le rendre digne de mon Être. Me sentir dans un même milieu, en franchissant la frontière – le plus haut bonheur !

Avec mes agonies sur un autel, que je me glorifie d'avoir érigé moi-même, l'ennui de la présence d'un observateur, c'est la conscience qu'il me donne de me trouver dans un abattoir commun, sans aucune issue vers le ciel, qui ricane et ne m'attend guère. Dans le cas le plus noble, où il serait question d'autels et de victimes, même le Spectateur suprême serait de trop.

La vie, le rêve, la mort – il faut accorder une place juste à ces trois voisins de ta conscience : la vie doit être la plus proche possible ; le rêve doit se maintenir grâce au lointain où tu le crées ; enfin, la mort devrait être balancée derrière tous les horizons, puisque aucun échange avec elle ne produit rien de sainement palpitant.

L'esprit divin introduit la perfection en pénétrant les univers minéral (les pierres précieuses), végétal (la rose), animal (le papillon). L'esprit mathématique humain (re)découvre cette grâce en formalisant l'universel ; l'esprit musical humain la (re)crée en se focalisant dans le particulier. Ces talents, conscients dans le premier cas et inconscients – dans le second, s'appellent génies.

La matière existe dans l'espace-temps, et les esprits – dans les représentations. Les esprits ne sont connus que par leurs traductions en actes, actes physiques (qui rejoignent la matière) ou langagiers (qui peuvent rester dans la sphère spirituelle). Je ne peux juger l'esprit des autres que par ses traductions ; je ne ressens le contact viscéral, conscient, qu'avec mon propre esprit que j'appellerai mon soi inconnu. Celui-ci est une œuvre divine, et, en tant que source de mon inspiration, il se trouve en voisinage immédiat avec Dieu, mon seul interlocuteur. Je m'adresse à mon semblable, au voisin de mon soi inconnu.

La conscience, c'est un Dieu au fond de toi-même - Socrate. La conscience échappe à la modulation par le regard, tandis que l'intellect et les passions en vivent et s'éteignent avec le regard. *L'âme*

humaine se divise en trois parties : l'intellect, la conscience et les passions. Seule, la partie consciente est immortelle – Pythagore.

L'ironie, ce n'est pas le renoncement à la perfection, c'est la conscience qu'aucun pas vers elle n'est définitif et qu'à chaque carrefour il y a des chemins, qui ne mènent nulle part, que tout chemin peut être vu comme un cul-de-sac. Je vois dans celui-ci une foi, un refuge et une vocation. Qui cherche s'y retrouve, plus désemparé que jamais ; les autres, qui se contentent de vivre, s'y installent confortablement. Et les ruines reproduisent le destin des culs-de-sac : *L'extase de l'homme est d'ériger un édifice et non pas d'y vivre, ce qu'il laisse aux moutons* - Dostoïevsky - Человек любит созидать здание, а не жить в нём, предоставляя его баранам.

Ceux qui m'obstruent le plus la vue de la vie ne sont ni crétins ni menteurs, mais d'honnêtes diseurs d'honnêtes et d'encombrantes vérités. C'est à se demander si le réveil des consciences ne viendrait des imbéciles.

L'ironie la plus fructueuse naît de la conscience des rapports troubles entre le réel et l'imaginaire. Malaise ayant pour cause non pas la faiblesse de notre esprit, sa mauvaise foi ou la complexité du monde, mais l'incommensurabilité entre le fait (pour les yeux) et le dit (pour le regard) et la créativité iconoclaste du talent. Le sérieux, qui abîme la plupart des cerveaux philosophiques, est l'obstination dans le rapprochement illusoire et continu entre le perçu et le conçu. L'ironie, c'est la liberté de la conception.

L'un des rôles de la philosophie est d'endormir, de bercer les consciences, pour qu'elles rêvent au lieu de calculer. Être guérisseur (Platon), thérapeute (*La philosophie est le remède de la douleur* - Cicéron - *Doloris medicina est philosophia*), chirurgien (Épicure, dont la philosophie promet *la santé de l'âme*) ou assureur (*primum non docere*) est également charlatanesque, le mal de vivre - et de penser - étant incurable, surtout chez les inimitables, qui ne peuvent pas profiter de la règle moutonnière - *similia similibus curantur*. *La consolation philosophique d'un Boèce installe en l'homme non pas tant la joie que l'anesthésie et la résignation* - Jankelevitch - la résignation durable nous console mieux que la joie furtive. La résignation dans le réel amène parfois la maîtrise dans l'idéal, comme le dit le grand amateur de Boèce, l'hypocrite Casanova : *Mon seul plaisir était celui de me repaître de projets chimériques*.

Même la faiblesse, même le désespoir, même le vide peuvent être vécus avec intensité - la leçon centrale de Nietzsche (déjà amorcée par Platon : *Le plus beau des liens est celui qui rend au plus haut degré un soi-même et les termes liés*) ; la volonté de puissance ne vise que l'intensité de la vie. L'intensité de l'inconscience - source de toute poésie ; l'intensité de la conscience - critère de la liberté (Bergson).

Dans une écriture honnête, il faut accepter une fusion entre le sous-homme du souterrain dostoïevskien et le surhomme de la montagne nietzschéenne, entre une *canaille au fond* et un ange de la forme. Mais notre voix ne peut être qu'unique : *Rendre la voix polyphonique de notre conscience par une seule voix* - G.Steiner - *Dramatizing through a single voice the many-tongued chaos of human*

consciousness - ce sera la voix de l'une des deux autres de nos hypostases : celle de l'homme ou celle des hommes.

Dénoncer la tyrannie de la raison est aussi ridicule que s'acharner contre la grammaire, que même le poète respecte. La raison est la grammaire inconsciente d'une conscience poétique.

Les sons et les couleurs entrent dans ma conscience, sans que le moi le réclame ou y intervienne ; c'est le moi qui doit y être (en)traîné, et son apparition, comme à l'intérieur de la conscience, marque le début du Je réflexif.

La négation mécanique aide à me débarrasser de la terreur devant les pédants : prenez la bêtise raisonnable – *le mensonge d'une conscience indépendante est une conscience libre* – et comparez-la avec la bêtise savante - *La vérité de la conscience indépendante est la conscience servile* - Hegel - *Die Wahrheit des selbständigen Bewußtseins ist das knechtische Bewußtsein*. Le maître vaut par ses mensonges, devenus vérités à la génération suivante ; l'esclave vaut par la mémoire des vérités courantes. L'indépendance d'esprit est dans le sacrifice (de ce qui ne dépend plus que des autres), plutôt que dans la fidélité (à ce qui ne dépend que de moi).

Il est certain que les profondeurs du savoir recèlent quelque chose de solide, y croire et s'appuyer la-dessus est sain ; la hauteur du regard naît d'un vide saint et aérien, où rien d'aptère ne saurait se maintenir. Mais la verticalité donne le vertige ; la platitude rassure et calme les consciences aux ailes rognées.

Plus lucide est la conscience de mon impuissance, plus résolument je veux ne vivre qu'intensément.

La conscience d'échec nous tient en éveil, lorsque la vie nous sourit ou nous berce ; l'enthousiasme se vit le mieux au milieu des ruines.

L'ange est conscient de ses sabots, mais il ne se sert que de ses ailes.

Tiré d'un panégyrique, qu'un phénoménologue ([E.Husserl](#)) adresse à un empiriste ([D.Hume](#)) : *compréhension de la façon dont l'objectivité se constitue dans la subjectivité, dans le cadre de la conscience*. Tous les noms y sont interchangeables, et, au lieu du verbe solitaire *se constitue*, vous pourrez y fourguer *se désagrège, accepte ou refuse, suit ou précède*, - tout garde le même niveau de scientificité. Ou d'idiotie.

Ce qu'on peut comprendre sans enthousiasme ni dégoût ne vaut généralement pas grand-chose. Ce monde sans admiration, bien compris et sans révolte, est le monde d'aujourd'hui. Dans la devise spinoziste (*Nil mirari, nil indignari, sed intelligere !*) se cache peut-être une ironie, qui rend cette diatribe bien ridicule. Plus que les moyens, c'est le but, *acquiescentia animi*, une bonne conscience, qui m'y donne de l'urticaire.

Quand on m'apprend, que la conscience a pour structure constitutive – la transcendance ([Sartre](#)), je me dis, qu'au même titre le

miausement (facticité) est comportement processif durant la rossée du chat (l'acte de néantisation).

L'ironie est justifiée par la reconnaissance, que, sous un regard de plus en plus exigeant, la réalité nous échappe à l'infini et aucune certitude finie ne résiste à une quête serrée. *L'ironie est une conscience nette d'un chaos se projetant vers l'infini* - F.Schlegel - *Ironie ist klares Bewußtsein des unendlich vollen Chaos.*

De temps en temps, je suis rattrapé par une honte d'avoir dénigré Hegel ou E.Husserl, canonisés par toutes les chaires de philosophie du monde. Et moi, ne trouvant dans *Science de la Logique* ou *Logique formelle* que des inanités pseudo-logiques et logorrhéiques. Mais j'ouvre au hasard ces torchons et, immanquablement, je tombe sur des perles : *Tout jugement qui contredit un autre jugement est exclu* - E.Husserl - *Jedes widersprechende Urteil ist durch das Urteil, dem es widerspricht, ausgeschlossen* - et ma conscience trouble retrouve sa sérénité et ses ricanements.

Ce qu'ils appellent *voix intérieure* appartient à mon soi inconnu. *Le but d'une vie consciente est d'entendre la voix intérieure et de la suivre* - H.Hesse - *Ziel eines sinnvollen Lebens ist den Ruf der inneren Stimme zu hören und ihr zu folgen* - dans cette formule, il faut remplacer *but* par *commencement*, *vie* par *rêve*, *conscient* par *inspiré*, *entendre* par *tendre l'âme*, *voix* par *inspiration*, *suivre* par *traduire* - tout le reste est parfait...

Tu es intelligent, si, dans ta conscience, tu vois nettement la différence entre ce que tu dois à toi-même et ce que tu dois aux autres.

D'après ce critère, tout-à-fait sérieux, il y a autant d'intelligents chez les concierges que chez les professeurs de philosophie.

Le bonheur est la direction la plus plausible, où nous entraîne l'inertie de l'amour. Mais c'est aux tournants du malheur que nous vivons sa liberté. Qu'est-ce que la liberté ? - la conscience maîtrisée d'échapper à l'inertie, quel que soit le nombre des possibilités, qui s'offrent à nous.

On n'arrive à associer l'idée d'immortalité ni au corps, ni à l'âme, ni à la conscience ; ce qui s'en rapproche le plus, c'est la caresse que je voue à un visage, à un souvenir, à ce qui m'avait muni de regard, aux mains de ma mère, bref à l'absurdité insondable d'un aveugle amour, qui ne dure qu'un moment : *L'immortalité : un instant, pour le génie, une longue vie – pour les médiocres* - M.Prichvine - Для гениальных бессмертие - в мгновении, а для обыкновенных - в долготе жизни. L'immortelle caresse, au-dessus de l'immortalité d'une conscience selon Pythagore ou Socrate, d'une pensée selon Aristote, d'une foi selon le Christ, d'une création selon l'Artiste.

L'homme laid exhibe sa virilité ; la femme laide cache sa tendresse. Tout homme sensé est conscient de sa laideur, qui est la distorsion entre le regard et le geste. Et quand le mot se charge de concilier la tendresse du regard avec la rudesse du geste, ça s'appelle ironie.

Les pulsions de l'amour ou de l'art, les charnelles ou intellectuelles, se ressemblent : la volonté inconsciente de (pro)créer.

L'écoute soudaine du soi inconnu est le signe même d'un amoureux, et le poète est un éternel amoureux, puisqu'il est le seul à en imiter la voix. *L'essence de l'amour : le sacrifice de la conscience de son soi et sa redécouverte et maîtrise dans cet oubli même* - Hegel - *Das wahre Wesen der Liebe besteht darin, das Bewußtsein seiner selbst aufzugeben, doch in diesem Vergessen sich erst selber wirklich zu besitzen* - on abandonne son soi connu, pour se fusionner avec l'inconnu. Et puisque la poésie correspond exactement à la même définition, le poète est l'éternel amoureux, sacrifiant ce qu'il possède à la fidélité à ce qui le possède.

Tout poète est amoureux, mais tout amoureux n'est pas poète. Le poète fait partie de la seule race, consciente de l'existence de notre second soi, du soi inconnu, inspirateur de la musique de nos sentiments et de nos images. *L'amour est l'oubli de soi* - H.-F. Amiel – du soi connu, résident de notre esprit, l'oubli pour mieux se souvenir, enfin, du soi inconnu, résident tantôt de notre cœur et tantôt de notre âme !

Deux amants sont deux arbres, se touchant par leurs fleurs, partageant leurs fruits et leurs ombres ; il n'y a pas d'unification possible, quoi qu'en pensent les éducateurs des robots : *L'amour est la conscience de ma fusion avec un autre être* - Hegel - *Liebe heißt das Bewußtsein meiner Einheit mit einem anderen.*

Notre conscience a deux demeures – le soi connu, qui agit, et le soi inconnu, qui rêve. Quitter la première, pour rejoindre la seconde, est un acte désirable. Cet acte, étymologiquement, s'appelle extase, dont la plus belle manifestation est l'amour. *L'amour est une extase : il*

nous fait sortir de nous-mêmes - M.Unamuno - *El amor es un éxtasis : nos saca de nosotros mismos.*

Aimer et rester inconnu (méconnu) - *ama, nesciri et pro nihilo reputari*, cette belle recette d'un bonheur solitaire, je n'en cherchais pas la réalisation, elle s'imposa à mon inconscience reconnaissante.

Non seulement l'invisible domine dans notre conscience et dans notre vision du monde, mais il est aussi plus permanent et profond que le visible. Il résume la merveille inconcevable, indescriptible de la vie ; et ils veulent nous impressionner avec leur *description* de la grisaille des *phénomènes*. Ni le bon ni le beau ni même le vrai n'habitent le phénomène ; ils sont la prérogative de notre conscience, qui, saine, ne dévie jamais de l'*objectivité* des phénomènes, sans même garder un contact avec eux.

La dialectique sophistique favorise les tableaux triadiques ; la dialectique dogmatique leur préfère l'axe, la dualité, dont le soi est le cas le plus flagrant. Et j'y trouve tant d'oppositions mal tranchées : l'inconscient n'est qu'une partie câblée du conscient, l'essence est une précondition nécessaire de l'existence, la transcendance est l'immanence justifiée. Le soi se décompose le mieux entre le vouloir et le pouvoir, entre le rêve et l'action, entre le divin et l'humain, entre la création et la créativité, bref – entre le soi inconnu et le soi connu.

Rien de valable ne fut bâti sur la négation, la contradiction, la lutte, l'inconscience. Les ontologues du non-être ou du néant, ou bien [Hegel](#), K.Marx et S.Freud, lorsqu'ils abordent ces abortons de sujets, sont des charlatans. En Allemagne, K.Marx accroche sa fumisterie de

la lutte des classes à la morne dialectique **hégelienne** ; A.Koyné et A.Kojève, ces métèques en quête d'originalité, érigent à **Hegel** un piédestal en France ; la décadence et la vulgarité plongent les blasés dans des cloaques psychanalytiques. Sans un oui, divin et aporétique, pas de non, convaincant et humain.

La conscience de mon soi inconnu - me munir du regard, que je mettrai au-dessus et des choses perçues et des idées conçues (je pourrai l'appeler, comme **Nietzsche** – *mon univers inconnu interne – unbekannte Welt in mir*). La conscience de mon soi connu - me voir, bossu ou déçu.

Le soi se loge quelque part sous la boîte crânienne, observe la conscience et déclenche des actes ; aucun oracle delphique, aucun cogito, aucun réseau de neurones ne m'éclaire sur son mystère ; il est la flèche de Zénon, qui, visiblement, vole, mais, pour ma raison, - reste immobile. Aucune solution donc du problème grec de connaissance ni du problème égyptien de vérité (*personne ne souleva mon voile*), qui nous illuminerait sur le mystère du soi, où le connu et le vrai restent impuissants.

La conscience exhibe plus d'obscurités, que l'inconscience n'en dévoile de clartés.

Dans le monde, il n'y a que de l'ordre, projeté partiellement dans notre conscience, qui, essentiellement, est vouée au chaos. Et puisque toute écriture est un va-et-vient entre le monde et la conscience, il est plus bête de se refuser au système que de le chercher. Il est

également bête de chaotiser le monde et d'harmoniser, à outrance, la conscience.

Le soi est si loin de ce qui se montre, se dit ou se fait, que ce soit par les autres ou par moi-même, que le désir d'être soi-même - le fondement de la bonne conscience - est une aberration des sots. À moins qu'être soit ce qui subsiste, quand je ferme mes yeux, pour créer un écran, et ma bouche, pour laisser parler ma plume, et quand je laisse tomber mes bras, pour jouir des images insaisissables.

Que puis-je savoir de mon soi, à part le *sum* découlant de *cogito me cogitare*? La conscience contient si peu de conscience de soi. Il y a ceux qui se vantent de se connaître (et composent des *panégyriques de la connaissance de soi* - Grothendieck) et ceux qui s'inventent. La présentation est chaude, vague et muette, la représentation - froide, nette et éloquente.

Ma main droite caresse ma main gauche ; laquelle est plus proche de ma conscience ? - la caressante ou la caressée ? le sujet ou l'objet ? La même perplexité qu'entre le corps et l'âme. Mais ce déclic ne se produit pas entre l'entendeur et le parleur, lorsque je m'écoute parler. L'ouïe et la vue ne font pas partie du corps ; je ne me vois ni ne m'écoute, mais ça se voit et ça s'écoute en moi.

Quelle autre démonstration d'une existence hors espace-temps que le moi, se révélant dans cette coordination miraculeuse entre les sens, le cerveau, les muscles, la conscience métaphysique ! Tous accessibles à tout moment et en toute circonstance, dans un parallélisme et une unité inconcevables !

La différence la plus stupéfiante entre ce que l'œil perçoit et ce que le regard conçoit - comment le visage d'un autre, même le visage d'un animal, s'imprime dans ta conscience : toute géométrie en est absente, l'expression des yeux, le mouvement des lèvres, l'inclination de la tête revêtent des significations d'une foudroyante précision ; cette merveille du regard est réservée au visage, et aucune autre partie du corps n'en bénéficie.

Il y a deux sortes d'intuition objective : la projection métaphorique de connaissances sur un nouveau domaine ou l'interprétation implicite d'un savoir câblé, n'affleurant pas sur la surface consciente. Elle est donc rationnelle et relationnelle, et non pas immédiate ou immanente.

Toute notre vie consciente consiste en deux mouvements opposés : nous recueillir en nous-mêmes, en compagnie de notre âme, pour en vivre des pulsions, ou nous mettre hors de nous-mêmes, pour nous juger par notre esprit. Très tard, on finit par se demander, si ce n'est pas le même organe, qui serait le cœur, et son regard - la caresse.

L'évolution et l'éclair - telle est la trajectoire du soi connu ; des invariants et des ombres - tels sont des signes du soi inconnu. *J'ai conscience d'un soi identique, face à la diversité des représentations, que mon regard saisit* - Kant - *Ich bin mir des identischen Selbst bewußt, in Ansehung des Mannigfaltigen der mir in einer Anschauung gegebenen Vorstellungen* - ce soi identique et immuable est le seul à nous parler directement d'un certain être des choses. *Le problème est : dissocier en soi l'œil et le regard, séparer le moi authentique de cet*

autre qui pose - Jankelevitch - je ne suis pas sûr, que notre acteur nous soit plus étranger que notre spectateur.

Il y a deux sujets en moi : le soi inconnu - le spontané, l'esclave de l'interprétation inconsciente, et le soi connu – le réfléchi, le maître de la représentation. L'herméneute constant, proche de l'être, et l'ontologue évolutif et variable, se fixant dans l'étant.

Le soi inconnu, c'est le regard ; le soi connu ne produit que des représentations. *La conscience de mon soi dans la représentation Je n'est pas un regard, mais une représentation purement intellectuelle* - Kant - *Das Bewußtsein meiner selbst in der Vorstellung Ich ist gar keine Anschauung, sondern eine bloß intellektuelle Vorstellung.*

Se connaître, l'une de ces fumisteries, héritées de l'Antiquité. Pour évaluer mon soi connu – nul besoin d'introspection : les sources de mes goûts et de mes passions sont communes à tous mes contemporains, autant scruter mon voisin plutôt que fouiller, vaguement, dans ma conscience insaisissable. Mais le soi inconnu, par vocation, n'est qu'une étincelle divine du génie, qui n'a ni un langage fonctionnel ni un outillage intellectuel ; il m'inspire sans se dévoiler ; si je prétends le connaître, je me trompe de cerveau ou d'yeux.

Le soi inconnu est aussi taciturne que Dieu ; il ne sert à rien de lui poser des questions ou de lui présenter des réponses. Mais la conscience de sa mystérieuse présence nous rend plus nobles, plus intelligents et même, peut-être, plus grands : *Celui qui écoute son grand soi devient plus grand, celui qui écoute le petit – plus petit* - Mencius.

La liberté est indissociable aussi bien du soi connu que du soi inconnu. Parmi ses innombrables facettes, seule la liberté inconditionnée, comprenant l'éthique et l'esthétique, encadre le soi inconnu, portant une mauvaise conscience et subissant l'appel de la beauté. La liberté banale, commune, conditionnelle, guide le soi connu. Confondre ces deux libertés, réduire le premier soi au second, en faire le *Soi Absolu*, opposé au monde, est l'erreur commune des philosophes idéalistes allemands.

La sensation, qui disparut complètement des têtes des hommes, c'est la vénération ou, au moins, la prémonition des choses immuables. D'où, paradoxalement, la disparition de la conscience que notre propre vie est si passagère. Ces deux sources d'émotions taries, il ne reste à l'homme-robot que le calcul rationnel de sa trajectoire infaillible vers l'abattoir mécanique.

Tenir en piètre estime le développement, m'occuper davantage du comment des mots que du pourquoi des idées, m'amuser aux jeux du langage, qui me font épouser des antinomies verbales sans répudier l'unité de mon souffle, - tel est le secret de la plus belle écriture, mais il suppose une maîtrise, une intelligence et un soi puissant, conscient et inconscient à la fois. Sur les axes, qui méritent mon regard, ce qui compte, c'est l'intensité de leurs extrémités et non pas mon choix d'un point privilégié, ma pose musicale et non pas ma position doctrinale.

Ils appellent à prendre *pleinement* conscience de soi - ces trois couches, lourdes et indéfinissables, au-dessus de soi l'ensevelissent,

sans lui apporter ni lumière ni ombres. Un signe de la sagesse serait d'être heureux et ému, puisque le meilleur soi, le soi inconnu, continue à faire jaillir de nouvelles questions. Le contraire de la sagesse s'appelle transparence, celle entre le questionnement naissant et ses réponses fixes.

Ma conscience – la maîtrise de la cohérence de mes gestes, de mes mots, de mes idées – c'est le souci de mon soi connu. Mon soi inconnu relève de l'inconscience, orientant mon regard, animant mes états d'âme, me faisant quitter la voie certaine de mon intérêt droit, bref agissant au nom des valeurs incompréhensibles. Le banal, on le comprend ; et l'on ne peut que croire en merveilleux, même incompréhensible : *La plus grave des erreurs est de croire que l'inconscient est un autre Moi* - Alain – tout réduire au conscient n'est peut-être pas une erreur, mais c'est une bêtise.

L'inconscient se réduit aux réflexes ; ce n'est pas l'inconscient qui constitue le soi inconnu, mais la conscience inarticulable : l'éthique, l'esthétique, la mystique, ce qui échappe à la conscience articulée autour des sensations, concepts ou mots, conscience du soi connu. Deux péchés des temps modernes : l'oubli du soi inconnu ou, pire, sa réduction au soi connu.

Deux clans occultent la vision objective de la langue – les linguistes et les psychanalystes, réduisant la langue soit à une grammaire, soit à l'inconscient. La correction grammaticale d'une phrase est un sujet si banal, si mécanique, si empreint d'une seule communauté linguistique, qu'elle ne nous renseigne pas du tout sur les vraies fonctions de la langue, fonctions instrumentale, cognitive,

épistémologique. Les psychanalystes (J.Lacan ou M.Foucault), c'est pire. Ils s'imaginent que l'inconscient reproduit les structures linguistiques, ce qui est une pure aberration, puisque ces structures sont propres à une langue particulière, tandis que l'inconscient est universel. Pour comprendre ce qu'est la langue, rien ne vaut l'Intelligence Artificielle qui commence par représenter les structures conceptuelles (concepts et relations entre eux), auxquelles s'attacheraient les structures langagières.

Il semblerait (S.Freud) que, dans l'inconscient, il n'y ait pas de négation ; serait-il le désir n'atteignant pas la volonté ? Que garde-t-il de la logique ? - les connecteurs ? les implications ? - puisque la volonté commence par eux. Ce qui est amusant, c'est que, machinalement, on associe l'inconscient avec le travail de sape du diable, or, d'après de bons logiciens (L.Wittgenstein), la négation serait l'enfer (et l'identité - le diable en personne !).

J'ai vu la vérité, - mon esprit ne l'a pas conçue, mais j'en ai vu la vivante image – Dostoïevsky - Я видел истину, - не то что изобрёл умом, а видел живой образ её. Ce video serait antérieur au cogito. La conscience du soi inconnu, plus immédiate, que la conception par le soi connu. L'image, se passant de pensée et de discours. Les illusions, non seulement apportant à la vérité de la saveur et de la vigueur, mais la vivifiant. Quand l'esprit n'a pas besoin de goût visuel, pour concevoir la vérité, celle-ci n'aurait besoin ni d'yeux ni d'odorat ni de toucher, un prédicat la résumerait.

Une inspiration non-langagière crée mon état d'âme et demande d'exprimer celui-ci. Quant aux pensées tout prêtes, je ne les exprime presque jamais ; elles sont des effets inconscients, collatéraux, contingents. Je ne traduis que de l'inexprimable !

Mon corps est une prison ; c'est à travers ses barreaux que mon soi inconnu forme mon regard sur le monde. Ma conscience, ce sont des ruines, que parcourent les yeux de mon soi connu, pour en reconstituer l'origine.

Aucune mystique dans le langage, dans le rêve, dans la représentation, dans l'interprétation ; la mystique ne se trouve que dans la réalité. Pour tout esprit sain et objectif, cette réalité, qu'elle soit minérale, vitale ou spirituelle, est impossible, inimaginable, mystérieuse. Un philosophe devient mystique, s'il reconnaît le mystère du réel, ne se contente pas, dans son discours, de ne toucher que le connu, admet la présence d'éléments divins dans cette partie de sa conscience que j'appelle son soi inconnu. Le mystique est admirateur du Créateur (d')Inconnu.

Il y a énormément de belles choses dont ton soi connu est capable mais en est inconscient ; c'est ton soi inconnu, aux rares instants de ses apparitions, qui porte ces choses à ta conscience et en gratifie ton soi connu, étonné, fier, heureux.

Notre patrie est peut-être la lumière, mais seul l'exil nous rend conscients de notre essence, qui est ombres.

Les autres sont pour toi aussi évidents que les ours ou les roses, ils tapissent la réalité. La chose la plus irréelle est ton soi inconnu, cette conscience pré-verbale, pré-idéelle, pré-iconique ; ton soi connu, en revanche, est plongé dans le réel. Le premier, le narcissique, t'apprend ce que tu vaux ; le second, le social, apprend ce que valent les autres.

L'apprentissage de la réalité est une blessure narcissique - R.Debray – la surface de l'eau est la seule origine d'apprentissage de Narcisse ; la seule surface qui te reflète sur un fond d'azur du ciel, à l'opposé du réel.

Voir les problèmes de la conscience, à travers les ombres de son mystère, ne nous fait pas progresser vers sa solution ; mais essayer de dissiper son mystère, avec la pitoyable lumière de sa solution, est une ambition encore plus dérisoire : *Le mystère de la conscience disparaîtra, lorsque nous résoudrons le problème biologique de la conscience* - J.Searle - *The mystery of consciousness will be removed when we solve the biological problem of consciousness* - voilà qu'après la physique, la chimie et l'informatique défaillantes on se met à tabler sur la biologie, comme *problem-solver*, au lieu de s'adonner aux *mystery-absolvers*.

Pour Goethe, E.Husserl, Heidegger, derrière les phénomènes il n'y a rien à chercher. Mais où s'imprime le phénomène ? Sur la rétine ? Dans la conscience ? Au sein d'une représentation ? Dans une réaction réelle ? Toutes ces versions sont envisageables, et leur examen vous fera vite oublier ce misérable phénomène, pour rester avec une loi scientifique, une maîtrise technique, une musique mystique. Le regard surclasse le souci.

Plus on est inculte, plus de raisons on trouve de hurler au désespoir et de rester sourd au chant de l'espérance. Il faut plus d'inconscience, pour annoncer la fin du monde que pour en admirer les merveilles.

On ne découvre pas le mystère impossible en suivant ses rêves ; c'est, au contraire, le rêve qui naît de la conscience du mystère bien réel.

La matière, la vie, le moi sont inséparables et se trouvent fusionnés dans ma conscience – mon corps-esprit qui sait, mon cœur qui sent, mon âme qui crée, et qui occupent le même centre de mes soucis. Y placer une seule de ces parties-substances est absurde, puisque l'absence des autres parties priverait de sens le tout.

Qu'est-ce qui est plus accessible à ma conscience ? - ce que mes sens communiquent de la matière extérieure, ou ce que mon esprit, mon cœur ou mon âme me soufflent ? *Notre univers intérieur est plus réel que l'univers visible* - Chagall - *Наш внутренний мир более реален, чем мир видимый.*

Le Bien humain est une lumière ; le Vrai universel, ce sont des objets, presque aléatoires, dont le Beau créateur arrange des ombres sur l'épiderme de notre conscience, avide de caresses.

L'irréalité héberge les visiteurs nocturnes de notre conscience, les fantômes – Dieu, le rêve, l'espérance.

Écarte le pessimisme de tes regards ; il n'est respectable que pour les yeux qui ne quittent pas les murs de ta demeure. *Le*

pessimisme cosmique est une doctrine de consolation - C.Pavese - *Il pessimismo cosmico è una dottrina di consolazione.* Ce pessimisme clownesque prône l'absurdité des miracles, et il est moins que minéral. N'est *cosmique* que la conscience que, dans l'horrible vide inerte de l'Univers, notre Terre est un paradis magique. On ne se console que par un regard sur les étoiles, même invisibles.

L'anthropomorphisme vrillé dans notre conscience, nous ne pouvons pas imaginer comment un *esprit* extra-terrestre jugerait le prodige de la vie sur Terre. Plongé, en permanence, au milieu du vivant miraculeux, l'homme est bassement soumis à *l'habitude qui en ôte l'étrangeté* (Montaigne).

Il y a des émotions ou des idées, bouleversantes ou étonnantes, et qui surgissent dans la seule zone palpable de la vie – dans le présent. La valeur de nos écrits est dans la qualité de notre regard intemporel sur elles : le sentiment du sentiment ou la pensée de la pensée – voici le contenu rendant le plus fidèlement notre conscience ; quant à la forme, dont t'affuble ou t'arme le talent, elle doit se fusionner avec ce contenu.

Il est également bête d'absolutiser l'essence (toujours arbitraire) des liens de causalité que de leur refuser l'existence (toujours virtuelle). La cible de ces liens (d'arité imprévisible) est un état, d'objets ou de conscience, tandis que leurs partenaires seraient : des acteurs, des événements, des inerties, des outils, des projets, des ordres, des contraintes. Leur degré d'arbitraire est largement au-dessus de celui des liens tout-parties.

Le cerveau est séparé des muscles ; comment leur envoie-t-il des ordres ? Par quels canaux ? Avec quelle vitesse ? Les muscles, ont-ils des récepteurs et des interprètes de ces ordres ? Y a-t-il ici un langage à déchiffrer ? Les biologistes ont peut-être des réponses rigoureuses à y apporter, mais aux naïfs comme moi la chose paraît être mystérieuse. De même, le maintien inconscient de la position debout ; y a-t-il des ordres ? Des émissions, réceptions, interprétations, exécutions ? Et chez une grenouille le mystère est le même.

Notre mémoire est une base de connaissances, dont certaines tombent dans l'oubli, provisoire ou définitif, et ne sont accessibles qu'au soi inconscient, qui sait donc plus que le soi conscient.

Toute communication avec la réalité passe à travers une représentation de celle-ci ; de la réalité, ta conscience garde des sensations, et de la représentation – des images, des idées, du sens.

Ce n'est pas l'usage excessif de tropes qui justifie l'attachement de la philosophie à l'arbre poétique, mais la part, négligeable, de la rigueur, la confiance, inconsciente et bête, en clarté des mots et peu d'intérêt pour la définition de concepts.

Ces balivernes : le Sujet n'existerait pas en dehors de l'intentionnalité, il n'existeraient que des Objets déséquilibrés par le Verbe. La conscience est faite surtout d'intensité, musicale et picturale, et la musique et l'image peuvent se passer d'objets.

*Un philosophe est celui qui en sait moins que les autres - (et en quelque sorte moins que l'homme qu'il est) – Valéry. Socrate le prit trop à la lettre. On ne sait que dans un langage fermé ; et la création est ce qui nous rend ouverts, ces Ouverts, dans lesquels on converge vers ses limites, sans les atteindre, en soi-même. La meilleure, la profonde conscience de soi aboutit à la haute, à la féconde méconnaissance de soi. Et même du monde : *Le philosophe est un innocent, qui persiste à tenir pour énigmatique le monde, qui va de soi* - R. Enthoven. Et s'il va jusqu'au bout de tous les problèmes (Schopenhauer), c'est pour découvrir, derrière chacun d'eux, - des mystères.*

Deux rôles, diamétralement opposés, de la pensée : développer en choses mes intuitions, envelopper d'intuitions les choses. Ce qui produit la dualité du monde : ma conscience et mes matières, mon regard et mon écoute, mais le résultat est le même – le langage, approfondi de représentations et rehaussé d'interprétations.

Le nombre de liens, dont est conscient un animal, est très limité : la parenté, la nourriture, le jeu, la proie, le prédateur ; ce qui freine le développement de langages. L'homme est créé en tant qu'inventeur de liens, ce qui conduit à l'enrichissement du lexique et de la syntaxe, tandis que, chez l'animal, cet enrichissement s'arrête à la phonétique et à la gesticulation.

Ni l'intelligence ni le savoir ni la conscience ni la rigueur ne sont pré-conditions d'un discours philosophique ; son unique élément est le langage, qui est à la fois contrainte et ressource ; tout s'y formule en

termes d'un vocabulaire et non pas en concepts ; les rares à l'avoir compris : [Héraclite](#), [Nietzsche](#), [Heidegger](#).

Ces innombrables états d'âme, qui traversent ma conscience, mais qui n'admettent aucune étiquette verbale exhaustive ou définitive, - existent-ils ? Ou bien faut-il les classer à côté des autres grands inexistants – Dieu, le Bien, le mystère ? *Ce qui n'est pas nommé n'existe pas* - Nabokov - *To, что не названо, - не существует.*

Dans l'écriture, le seul domaine, où le mot n'ait pas besoin de définition, est la poésie. Et, en particulier, la philosophie, qui aurait reconnu, humblement, d'être une des branches poétiques. Partout ailleurs, l'incapacité de définir un mot-concept devrait priver l'auteur du droit d'en disposer. Ainsi, dans la philosophie académique, on devrait bannir les mots : la métaphysique, l'être, le néant, la transcendance, la vérité, le sujet, la conscience. Son malheur, c'est que, une fois cette purge effectuée, il n'en resteraient que des platitude, ce qui correspondrait à sa juste valeur.

La *vie* d'homme - l'un des mots les plus ambigu : soit – sexe, âge, métier, statut, soit – mystère du corps et mystère de la conscience. [Goethe](#), en comparant la vie (*verte*) et la théorie (*grise*), a tort dans la première acception, et raison – dans la seconde.

Les objets, qu'ils soient petits ou grands, s'égalisent dans cette infâme horizontalité, due à la même logorrhée, qui les dilue. *Peu de paroles suffisent au sage, même pour un vaste objet* - Pindare. Le mot

laconique du sage fait deviner le sujet parlant, quel que soit son objet ; le mot, toujours trop long, du sot exhibe et l'objet et le projet, au sujet muet. C'est de la bêtise ou de la ... science sans conscience : *Dans la pensée scientifique, la médiation de l'objet par le sujet prend toujours la forme du projet* - G.Bachelard.

La conscience (c'est-à-dire la sensibilité et l'intuition) n'est pas langagière ; donc, ce qu'on écrit et ce qu'on ressent sont incomparables, incompatibles ; la pauvreté ou la richesse de l'un n'ont aucune influence sur les qualités de l'autre.

Rien n'est vrai, je n'approuve rien, rien ne mérite être mon but, rien ne m'enthousiasme - y a-t-il un seul point commun entre ces riens creux et disparates ? - pourtant ils en font un amoncellement accusateur, pour le jeter à la face du nihilisme, qui crée du vrai, érige des contraintes, réveille les consciences.

Une étrange attirance qu'exerce le mot vérité sur ceux qui n'ont jamais pratiqué la logique. L'inertie verbale dictant le choix de leurs mots, ils portent une vague conscience de proférer à chaque instant des contrevérités et ils nomment vérité ce béat et fantomatique contraire du mensonge.

La poésie est la conscience de sa vérité - O.Mandelstam - *Поэзия есть сознание своей правоты*. *Le poète a toujours raison* (J.Ferrat), ou il a des raisons, que les autres ignorent. *Tout mon pas est mensonge, mais c'est la vérité qui me met en marche* - Dostoïevsky - *Пусть это ложи, но*

движет нас правда. L'art est invention de nouvelles grammaires ; pour qui l'ignore, la nouvelle poésie est une erreur ; pour qui s'en enivre, la vérité est adhésion. *Ex vero quod licet ; ex falso quod libet !* Le poète falsifie le mensonge avec tant de liberté et d'autorité, qu'on y adhère. Avoir une conscience de poète, *s'élevant forcément dans le Rêve, proclamant devant le Rien, qui est la vérité, ses glorieux mensonges* - Mallarmé. Un beau mensonge, un *mentir-vrai* (Aragon), est une vérité enivrante, me mettant en danse, en transe : *Si la vérité ne vous enivre pas, n'en parlez point* - J.Green. Aristote fut le premier à préférer une vérité prosaïque à l'amitié d'un poète - l'une des premières goujateries des raisonneurs. *Le poète est un mensonge, qui dit toujours la vérité* – Cocteau.

Une fois éliminés les faits, c'est-à-dire les vérités, que reste-t-il de ton récit sur ta jeunesse ? - des idées et de la poésie, puisque, avec le temps, les faits perdent de leur poids et de leur éclat. Mais les idées finissent toujours par rejoindre les fonds communs ; seule la composante poétique peut garder des échos inimitables de ta vie passée. Goethe, intitulant son auto-biographie *Poésie et Vérité* (*Dichtung und Wahrheit*) n'en était pas encore tout-à-fait conscient.

L'homme est composé de fini (la portée de ses actes ou pensées) et d'infini (sa conscience miraculeuse). Et c'est là que se trouve la différence entre *penser* et *être*.

Un discours se réduit aux phrases ; les phrases – aux propositions ; les propositions – aux syntagmes ; les syntagmes – aux

faits. Ce travail grammatical s'achève par un travail conceptuel - démontrer les faits. Deux cas de figure se présentent : soit le fait est câblé en tant que postulat (*la Terre est plate*, chez l'un, ou *la Terre est ronde*, chez l'autre), soit il se déduit (le fait *la Terre est ronde* est prouvé par une démonstration logique, s'appuyant sur des faits plus élémentaires, jusqu'aux faits câblés, tandis que *la Terre est plate* reste un axiome gratuit). La vraie conscience et le vrai savoir se reconnaissent dans la prédominance des faits déduits sur les faits câblés. Tout ce qui est câblé n'est que croyance.

Notre conscience a trois demeures : la hauteur des mystères, la profondeur des problèmes, la platitude des solutions. En fonction de nos préférences, on pourra juger du degré de notre noblesse, de notre intelligence ou de notre conformisme.

Ce qui reconnaît l'existence des mystères dans toute dimension du monde, ce ne sont pas les yeux fermés et le regard ésotérique quelconque, mais bien les yeux ouverts de la froide raison. Et d'ailleurs, les plus hauts mystères ne sont proclamés que par l'intelligence la plus profonde - la justification de la métaphysique.

La langue n'a pas de frontières, elle est infinie, même si sa phonétique, son lexique, ses règles, son modèle logique sont finis. En revanche, la représentation, à laquelle s'accroche la langue, est finie. Et *mon monde* (Wittgenstein) et mon savoir sont délimités par mes représentations.

Le narcissisme n'est pas un plaisir de trouver ton visage plus beau que les autres, mais un simple constat, que ta conscience contienne tous les mystères de la vie, sans être obligé de les chercher ailleurs, c'est le privilège de l'homme libre. Quant aux problèmes et solutions, tu les partages avec tout le monde.

Il n'y a rien de simple dans la nature : pour un œil, soutenu par une cervelle, la nature présente partout des beautés et des mystères. Celui qui voit dans la simplicité une imitation de la nature ne sait ni ce qui est nature ni ce qui est complexité.

Les objets et les projets remplissent désormais tous les recoins de notre conscience par trop rationnelle ; le sujet désemparé n'a plus de place dans ces horizons trop pleins, et l'âme, sa conscience créatrice ou morale, sa voix d'antan, est muette, dépérir, faute d'emploi. *Le monde moderne porte en lui-même son absence d'âme* - A.Malraux.

Pour payer mon tribut à la mode, je dois dire deux mots sur les systèmes d'Intelligence Artificielle qui visent la création d'un interlocuteur artificiel, muni de certains attributs propres aux hommes, tels que le langage naturel et le raisonnement logique, faisant appel aux connaissances. En informatique avancée, il y a des systèmes fondés soit sur la croyance soit sur le savoir (le second n'étant pas toujours supérieur à la première). Aujourd'hui triomphent les premiers, la croyance consistant à prendre, sans discernement, tous les ouvrages des autres humains et à en résumer le contenu par une traduction neuronale. Par définition, ils ne parviendront jamais à se

prévaloir de leur propre conscience, qui est la faculté d'appuyer ses avis sur son propre savoir. L'avenir appartient aux seconds, qui finiront par avoir une conscience, même dans les deux sens du mot.

La facilité époustouflante, avec laquelle l'homme comprend le discours d'un autre, n'est due ni au câblage de la grammaire ni à la projection des mots sur les concepts, mais à la ... statistique. Tel est le constat, décourageant pour les cogniticiens, avec leurs modèles savants, mais traduisant une irréfutable réalité. L'apprentissage, à travers l'usage quotidien, forme la vague notion de proximité entre les mots (syntagmes) ; les réseaux neuronaux (chatbots) suivent exactement la même démarche, et c'est seulement au stade du raisonnement abductif (*qui, quoi, pourquoi, comment*) qu'interviennent, aussi bien chez l'homme que chez les robots, quelques mécanismes logiques.

Au conformisme des *Oui* inconscients (l'action) ou des *Non* mécaniques (la révolte) s'opposent le *Comment* du talent, le *Pourquoi* de l'intelligence, le *Au nom de quoi* de la noblesse.

Rares sont les hommes qui s'entendent grâce aux représentations compatibles ; chez la plupart des humains, cette compréhension est due, tout bêtement, aux apprentissages similaires, bref – à la statistique, exactement comme les réseaux neuronaux, qui créent des proximités entre *tokens*, en parcourant des *big data*. L'IA symbolique était vraiment artificielle et pouvait prétendre à l'intelligence ; l'IA neuronale n'est ni intelligente (mais performante) ni artificielle (elle n'est qu'une copie de l'humaine). La moyenne

intellectuelle, en fonction du nombre de personnes sélectionnées : insignifiante pour dix ; très approximative pour dix millions ; très satisfaisante pour dix milliards – voici la clé du succès des performants, face aux intelligents !

Un intellectuel est celui qui ne s'adresse pas aux personnes concrètes mais aux thèmes ou tonalités abstraites. Il n'a donc personne à convaincre ou influencer ; il ne puise pas ses mots dans le goût du temps, il en cherche ceux qui rendent ses états d'âme ou, au moins, reconstituent un état d'âme artificiel. Même à contre-point ils doivent envelopper ou accompagner la mélodie vérifique, qui naît dans notre conscience palpitante. L'intellectuel est celui qui retrouve dans son âme solitaire (et non pas dans son esprit commun) les reflets de tout ce qui compte à l'échelle verticale des valeurs et des talents. Le monde n'est que le cadre de ses tableaux.

Ton soi connu s'exprime à travers ton devoir-conscience (attaché à l'étendue que foulent tes pieds) et ton pouvoir-connaissance (formé dans la profondeur de ton esprit). Ton soi inconnu est responsable de ton vouloir-passion (stimulé par la hauteur de ton âme). Ce sont trois dimensions de ton valoir-noblesse – l'action, la réflexion, l'élan. Le choix capital, dans ton existence (la première dimension), est le choix du lieu de ton essence (les deux dernières dimensions) – puiser dans la profondeur inépuisable ou tendre vers la hauteur inaccessible. Le dernier choix est propre des poètes et des bons philosophes.

Mon soi inconnu, c'est-à-dire mon âme, envoie à ma conscience un message mélodique ; la conscience prie mon soi connu, c'est-à-dire

mon esprit, de munir le message d'une enveloppe langagièr. L'opéra, serait-elle la métaphore la plus plausible de la création artistique ?

L'inspiration ne me dicte ni mots ni idées ni images, elle suscite l'aspiration vers mon étoile. Mon corps récepteur transmet cet élan à mon esprit, relais d'excitations, qui mue en mon âme, émettrice de mon regard, que mon talent, artisan du style, traduit en métaphores. Ce chemin, pour ne pas dégénérer en sentier battu, s'arrête à la hauteur d'un commencement individué, ainsi il évite de devenir de l'étendue ou de la profondeur communes.

Ce qui se formule à partir de concepts, abstraits ou spatio-temporels, n'est pas de la pensée, mais de la routine. La pensée naît au milieu de choses vagues : sensations, conscience, désir, opposition, empathie, honte, enthousiasme, angoisse, ni conceptualisées ni verbalisées. Une espèce de mélodie, de puissance naissante, de timbre, de hauteur se fie aux mots approximatifs qui forment une réalité avec de vagues rapports avec tes états d'âme initiaux. Dans cette réalité artificielle percent des idées ; une fois reliées, elles résultent en pensées.

On reconnaît un esprit subtil par le nombre d'hapax qu'on trouve dans son discours ; pour les états d'âme, qu'il s'agit de traduire, il n'existe pas de *mots justes*.

En dehors de la mathématique, l'infini est l'effet d'une perspective métaphorique réussie et la vérité – l'acquiescement d'une conscience critique endormie.

On peut juger de l'intelligence des hommes par le choix du qualificatif gnoséologique qu'ils attachent au concept de vérité : *universelle* (les plus bêtes), *nationale* (les plus banals), *personnelle* (les plus lucides).

Comment est vu ce monde ? Absurde (pour les sots, les révoltés, les aigris), transparent (pour les utilitaristes, les moutons et les robots), mystérieux (pour les poètes, les penseurs, les rêveurs).

L'incapacité de percevoir le mystère miraculeux du monde est une cécité intellectuelle (dans le pire des cas - un matérialisme primitif), qui, inéluctablement, conduit au désespoir, tandis que l'admiration, ou même la vénération de ce mystère est la source de la seule espérance, espérance mystique. Ceux qui espèrent vivent du commencement de tout ce qui est haut ; les aveugles pleurent les finalités, incompréhensibles, plates ou absurdes. *Notre âme porte en elle des embryons du désespoir dans l'incroyance, dans l'absurdité des fins et des aboutissements* - W.Kandinsky - *Unsere Seele birgt in sich Keime der Verzweiflung des Nichtglaubens, des Ziel- und Zwecklosen.*

Des représentations, plus que des actes, sont les premières manifestations de la conscience de l'homme. Dans ces représentations, l'homme lui-même (ou le *Je*) est nécessairement représenté en tant que sujet et, en tant qu'objet, il est le seul, dont les essences dans la représentation et dans la réalité sont concomitantes, identiques – l'existence dans la représentation implique l'existence dans la réalité ! Dans la représentation, *Je* peut être muni de certaines

relations unaires (comme *penser*, *bailler*, *éternuer*). Si l'une des propositions *je pense*, *je baille*, *j'éternue* s'avère vraie, alors *Je* y doit pré-exister. Donc, le bon *cogito* devrait se formuler ainsi : si j'ai une représentation, le fait que *je suis* est acquis et ce n'est pas la peine de prouver, au préalable, que *je pense*, *baille*, *éternue* etc. Ce qui, d'ailleurs, est, le plus souvent, faux, au moins en ce qui concerne le *penser*.

En dehors de la mathématique, la soit-disant objectivité de jugement est impossible. Plusieurs facteurs s'y opposent, même si l'on en exclut l'ignorance et le mensonge, ces cas marginaux et trop évidents. Il faut, tout d'abord, reconnaître qu'il y a deux situations disjointes, dans lesquelles le degré d'objectivité pourrait s'évaluer – l'émission ou la réception d'avis. Dans l'émission, notre faculté principale contraignante s'appelle dogmatisme (aspect incontournable et universel), donc – pas d'objectivité ; dans la réception, la faculté en question s'appelle sophistique (aspect, inégalement réparti chez les hommes, fonction de culture générale, de maîtrise de la rhétorique), donc - pas d'objectivité non plus.

Tu réussis à connaître un objet et tu échoues à en connaître un autre ; le second mérité davantage ton respect. C'est pourquoi le narcissisme est une pose juste : sans te connaître, tu te réinventes en tes reflets.

La conscience d'avoir écrit ce livre ne m'apporte aucune satisfaction particulière ; ce qui est, en revanche, envoûtant, c'est la sensation, étonnante et gratifiante, que c'est ce livre qui m'a écrit. Et de

tels (auto)portraits sont les choses les plus rares, et qu'on ne trouve certainement pas dans des confessions.

L'Intellect et la Morale

Le mot *conscience* - une étrange cohabitation, en français, du sens psychique ou intellectuel (*être conscient de, l'idée de l'idée*) et du sens moral (*avoir la conscience trouble, la honte de l'acte*), le premier gardant des liens avec le *savoir*, le second en étant à l'opposé. L'allemand et le russe les séparent nettement : *Bewußtsein* - *Gewissen*, *сознание* - *свесть*. Janklevitch juge même nécessaire une vaste étude, pour prouver, que ce mot a deux sens disjoints. D'autre part, on est d'autant plus intelligent qu'on trouve des points de rencontre des choses d'autant plus éloignés : *J'ai conscience de ma propre ignorance, c'est le point, où la honte se confond avec la clairvoyance* - **Socrate**.

On est aristocrate non pas parce qu'on a, dans la tête, moins de troupeau que les autres, mais parce qu'on en est conscient et qu'on en éprouve une incurable honte ou un monumental mépris. L'ironie est l'art des barrages, qui retiennent d'inépuisables réserves de honte, et de mépris, qui s'accumulent dans les hauteurs, pour ne se déverser en vallée qu'en saisons sèches.

L'IA, peut-elle avoir une conscience, s'interrogent les observateurs, sans se soucier du gouffre entre deux acceptations du mot *conscience* en français. L'IA symbolique a déjà une conscience intellectuelle beaucoup plus profonde que l'homme, car elle s'appuie sur la représentation et le savoir, tandis que l'homme, le plus souvent,

s'arrête au langage et aux croyances. Enfin, la conscience morale de l'homme se manifeste sous deux formes : le contenu objectif de ses actes externes et le contenu subjectif de ses émotions internes. Le premier aspect est facilement modélisable, mais le second échappe au langage et même à la raison - l'IA y sera amenée aux simulacres.

L'homme complet serait celui qui est capable de garder le même enthousiasme ou le même dégoût, en cheminant d'une mystique vers une éthique, en passant par une esthétique. Un philosophe, un artiste, un homme de conscience - ce qui paraît être la définition même du poète !

Toutes les idées de perfectionnement graduel ne faisaient que décerveler les hommes. **Socrate**, L.Tolstoï ou Gandhi propageaient cette sottise. *Je crois qu'on ne peut mieux vivre qu'en ayant la pleine conscience de son amélioration* - **Socrate**. Alors je n'ai aucune chance de bien vivre, moi, qui aime brûler les ponts, qui découvre en moi-même de nouvelles hontes ou de nouveaux vides. Deviner, même inconsciemment, ce qui, en moi, reste immuable et invariant, a plus de chances de rendre ma vie supportable. *Vivre selon ton soi le plus noble, qui est en toi* - **Aristote** – et peu importe, que ce soi reste inconnu.

La sainte trinité de ma conscience : découvrant la Loi, elle s'appellera Esprit ; bouleversée par le Mystère, elle se muera en Âme ; frappée par l'Amour, elle se concentrera dans le Cœur. Le beau monothéisme : croire que ces trois hypostases ne se séparent jamais.

L'homme est libre lorsque les choix conscients de son esprit profond, de son âme haute et de son cœur ardent coïncident, fraternellement. Les cœurs refroidissant et les âmes s'abaissant, cette concomitance devient mécanique.

La conscience se réduit à mes trois facettes – le vouloir, le pouvoir, le devoir, dont l'harmonie détermine la quatrième, la finale – le valoir. Les combinaisons binaires, aussi, définissent nos qualités : le vouloir et le pouvoir du devoir – les contraintes ; le vouloir et le devoir du pouvoir – la noblesse ; le pouvoir et le devoir du vouloir – l'intelligence.

Dès que notre conscience est attirée vers la hauteur, elle produit des rêves, c'est la définition même du rêve ; Homère appelait celui-ci – *un être ailé*.

Le talent artistique n'est peut-être que la présence, consciente ou non, d'une âme créatrice, demeure de la hauteur. Les esprits et les cœurs des hommes atteignent à peu près les mêmes profondeurs, mais sans la dimension céleste, ils sont condamnés à la platitude terrestre. Les idées et les sentiments sont démocratiques ; les états d'âme, mis en musique par le talent, - aristocratiques. Et Pouchkine : *Deux sortes d'absurdité : la première émerge du manque de sentiments et d'idées, pallié par les mots ; la seconde – de leur plénitude et du manque de mots* - *Есть два рода бессмыслицы : одна происходит от недостатка чувств и мыслей, заменяемого словами ; другая — от полноты чувств и мыслей и недостатка слов* - introduit une fausse symétrie : entre la vie servile et le rêve libre il y aura toujours un gouffre.

Jadis, le mystère, personnel et inconscient, d'un sacrifice constituait la trame d'un héros. Aujourd'hui, un acte héroïque n'est qu'une solution banale d'un problème collectif ; le héros *résout plutôt un problème qu'il ne consomme un sacrifice* - **Cioran**.

La conscience mentale se compose d'images de la réalité (le sens), de la représentation (l'intelligence) et du langage (l'expressivité), ce qui fait de nous des hommes pratiques, philosophes ou artistes. Une curiosité du français : la conscience morale, débarrassée d'adjectifs, redevient conscience tout court.

Ils se disent trop savants pour s'obliger à revenir à zéro - c'est cela, *science sans conscience* -, tout début, ironique et philosophique, étant retour au degré zéro de la lecture du monde. Le fleuve-vie, toujours recommencé, d'**Héraclite**, en est une belle image, pour aboutir, sans quitter le rivage, à l'éternel retour ; l'arbre eût été encore plus éloquent, puisqu'il incorporerait des rameaux déjà fixes, se hérisserait de nouvelles inconnues, aux feuilles, racines ou cimes, et en appellerait de vivifiantes unifications.

On oublia la jouissance d'une admiration gratuite, qu'il s'agisse d'un talent d'autrui ou du miracle de ta propre conscience. C'est à la faiblesse ou à l'ignorance qu'on attribue ces égarements, bien que le savoir et la force s'y prêtent avec beaucoup plus d'aplomb et surtout avec aussi peu de bonnes raisons. Celui qui admire son visage (Narcisse) admire rarement sa mémoire.

La conscience : le vécu de mon corps et l'instantané de mon âme, la répétition intelligible et la présence sensible. Mais chez les robots modernes, *une conscience sans corps ni âme est pensable* - E.Husserl - *ein leibloses und seelenloses Bewußtsein ist denkbar.*

Dans la métaphore, la représentation domine l'interprétation et le beau y précède le vrai ; dans le symbole, c'est l'inverse. La voix du talent et l'écoute du Bien auréolent la poésie et la science - de fantaisie et de conscience.

L'être (le *possible* de la pré-conscience) est composé de l'essence (le *nécessaire* de la conscience intellectuelle) et de l'existence (le *libre* de la conscience morale).

Cet organe unique, qui constitue la personne intellectuelle et qu'Aristote appelle 'âme', je ne lui trouve pas de dénomination adéquate et l'affuble de terme de 'conscience', dans lequel on devine de la sensation (de et vers les choses) et de la réflexion (dans les deux sens du mot). *La conscience [âme] a trois éléments : l'excitation, la pensée, l'élan* - Aristote.

La conscience humaine se compose de deux domaines – la réalité à résumer en théories et le rêve à mettre en musique – l'enthousiasme et la mélancolie, qu'entretiennent le langage et la consolation, les seuls sujets, dignes d'une philosophie de profondeur ou de hauteur.

On peut pardonner à Kant sa lourdeur stylistique, sa piètre vision des fonctions principales de notre conscience, son dogmatisme des

catégories et la pauvreté des commencements créateurs – il a le mérite d'avoir bien perçu les dons divins – la Vérité, le Bien, le Beau – auxquels il consacra ses *Critiques*, hélas fastidieuses. On en tire les mots centraux – *pure*, *pratique*, *juger* – et l'on comprend qu'il s'égare partout. De quelle raison *pure* peut-on parler, si l'auteur ignore la place du langage, puisque le support de celui-ci, la représentation, est, pour lui, synonyme de sensation ou de perception et non pas un produit conceptuel d'un *libre arbitre*? De quelle *pratique* du Bien peut-on parler, tandis que c'est la seule merveille refusant toute application pragmatique? De quelle Beauté *jugée* peut-on parler si celle-ci ne produit que des émotions et dont elle est produite elle-même?

Tant que l'art durera, aucune solitude ne sera absolue. Il crée des contemporains compatissants à travers des siècles et des langues sans aucune chance de contact entre eux, hors de l'art. L'art naît de la conscience, que le dit n'a pas d'oreilles, le fait - pas d'yeux, l'entendu - pas de bouche, le pleuré - pas de vie, le pensé - pas de juge.

L'aberration du français : le même mot désigne la conscience végétale, la clarté rassurante, et la conscience charnelle, le doute mortificateur. *Le goût est la conscience du beau, comme la conscience est le goût du bon* – J.de Maistre. Je ne suis pas sûr, que les Français comprennent Rabelais et Rousseau : *Conscience ! Juge infaillible du bien et du mal* - est-ce le rouge au front ou le gris de la cervelle ?

Le bon sens est ton bas intérêt ; le goût – ton haut choix. *Le goût est le bon sens du génie* – Chateaubriand. Chez le génie, le choix

conscient coïncide avec l'intérêt inconscient. L'art d'aujourd'hui, moribond et barbare : l'intérêt est conscient et l'image – inconsciente.

La conscience que mes cris et soupirs, transposés en sons et en pensées, perdraient de leur intensité et pureté, s'ils étaient répercutés en échos, dans les oreilles et les bouches des autres, - telle est la justification apriorique de la solitude silencieuse, à laquelle je confierai mes aveux et mes hontes et dans laquelle mûrirait ma musique, sans auditeurs visibles.

On voit le monde livré au Déluge, on lui sacrifie de malheureuses colombes et on s'accroche à Apollon ; tandis que c'est Asclépios, Aphrodite ou Athéna qui attendent la fin de mes convulsions, et je leur sacrifierai, en fonction de ma conscience, un coq ([Socrate](#)), une chèvre (les Juifs) ou une vache (les Hindous).

L'action devrait être une drogue, pas une anesthésie. L'homme qui agit oublie la souffrance, et l'homme qui souffre n'agit pas. Sans souffrance, point de conscience. Sans guérison, point d'action. La douleur, tout en faisant baisser nos yeux, apporte de la hauteur à notre regard.

Dans tout écrit, on peut deviner le lieu d'écriture, le style architectural de sa demeure. L'écriture des ruines ravive un passé maîtrisé, où elle recrée des tours d'ivoire ; elle est consciente de la débâcle finale de tout édifice, dédié à la grandeur ; elle se moque de nos murs, de nos portes, de nos fenêtres et même de nos sous-sols.

Le vrai désespoir est dans la fadeur du possible. *Le désespoir est le prix à payer pour le choix d'un but impossible ... atteindre ce point glacé de la conscience d'une parfaite défaite, porter au cœur ce fardeau de damné* - G.Greene - *Despair is the price one pays for setting oneself an impossible aim ... to reach the freezing-point of knowing absolute failure and to always carry in his heart this capacity for damnation* - ce joug est nécessaire, mais léger, surtout quand on sait, que, pour atteindre ce but, les moyens de la position couchée sont suffisants. Toutefois, le but impossible devrait n'éveiller qu'un bel espoir.

Pour un créateur, quelle jouissance que de sentir la source mystérieuse de ses meilleures trouvailles – en soi-même, ou, mieux encore, - dans son soi inconnu ! Cette conscience me visite entre la nuit de mon étoile et le jour de mon action, aux frontières entre l'élan et la honte. De nuit ou de jour – on souffre : *Quelle cuisante douleur que de porter soi-même nuit et jour, comme son propre témoin* - Juvénal - *Poena vehemens, nocte dieque suum gestare in pectore testem.*

On ne peut se manifester que par son soi connu et respectable, tandis que le soi inconnu ne peut susciter qu'une vénération presque aveugle. Dans un écrit, pour prouver la valeur de l'auteur, le mépris du soi connu apporte plus que son respect ; l'auteur ne vaut que par son regard vers le soi inconnu. Quand S.Freud ou Proust parlent de perte de l'estime de soi, qui serait signe d'une décadence définitive, ils visent le soi connu (même camouflé sous un soi *inconscient*), qui, même sans être haïssable, est banal et universel. Tant de vainqueurs arrogants, aujourd'hui, baignent dans une estime de soi, grégaire et basse.

Un désespoir vivifiant ou une espérance mortifère : le premier naît d'une conscience, que les beaux élans de ton âme, comme les plus pénétrantes vues de ton esprit, sont voués à la chute, dans une platitude finale ; la seconde compte sur le calcul de la raison anticipante. Le premier fait verdoyer ta plume, la seconde l'en grisaille. Mais un désespoir calculé est pire qu'une espérance gratuite.

L'absurdiste ramène tout au problème du savoir ; les angoissés et les paisibles devraient leur piètre état à une ignorance respective quelconque. Tandis que la vraie angoisse est due à une conscience, plus forte que la science, et la vraie paix d'âme - à une science sans conscience.

La vraie, la grande, l'unique souffrance est ancrée dans ton enfance, l'âge adulte n'étant rempli que de petits malheurs communs. *Il est terrible, pour une conscience humaine, d'avoir subi, dans son enfance, une pression, que toute la souplesse de l'âme, toute l'énergie de la liberté sont impuissantes à lever* - Kierkegaard. Ceux qui s'attendrissent sur leur enfance heureuse, déformée par une ingrate maturité, ignorent ce qu'est la souffrance.

Homme orgueilleux, je sais, que c'est la simplicité qui fait le mieux cicatriser les plaies au-delà des épidermes. Mais je sais aussi, qu'aux yeux des sages la simplicité n'est que bouffonnerie, aux yeux des sots - impuissance, et à mes propres yeux - chute. *Garde pour toi la conscience de ta faiblesse, pleine et éblouissante* - M.Boulgakov - *Сознание своего полного, ослепительного бессилия нужно хранить про себя.*

Pense à l'Agneau sacrifié et sanctifié, *la Souffrance et la Faiblesse glorifiées* (Balzac).

Presque toute révolte est lâche ; on souffre le plus, quand on regrette sa capitulation, qui est peut-être la meilleure façon de réussir son enterrement (J.Ferrat). Être heureux, c'est savoir se vautrer, en pleine conscience, dans sa débâcle. *Tu cherches le bonheur ? - Apprends d'abord à souffrir* - I.Tourgueniev - *Хочешь быть счастливым ? Выучись сперва страдать.* Heureusement, l'horizon du bonheur surgit dès qu'un amour illumine le firmament. *L'amour est là, pour montrer quelle souffrance nous savons supporter* - H.Hesse - *Die Liebe ist da, um uns zu zeigen, wie stark wir im Leiden sein können.*

Le repentir naît de la conscience d'une faute ponctuelle ; le remords est un état permanent, non associé à un geste concret, il est peut-être le signe le plus évident du bien primordial, que toute traduction en actes profane.

Consoler, ce n'est pas remplir le vide, laissé par une perte. Consoler, c'est créer du sacré, en traçant une telle frontière dans la conscience, que l'horreur irréversible et la beauté incontestable se trouvent côte-à-côte, du même côté, face à l'indifférent ou à l'inconsolable. La consolation, c'est une grande fraternité dans l'intemporel.

Si l'on farcit une pièce tragique avec des renvois aux concepts pompeux, cérémonieux et abstraits – la gloire, le péché, la grandeur – on obtient du J.Racine et du P.Corneille, qui inspiraient à Valéry *le*

dégoût de ces confusions entre la mystagogie, la falsification du rêve - la plus dégoûtante des falsifications étant le langage conventionnel, monotone, évident, clanique, codifié. Toute vraie tragédie doit pouvoir se dérouler sur une île déserte, dans la conscience d'un homme solitaire, et ne rien devoir aux chutes des ambitions ou aux manigances des méchants ; de la poésie ou de la compassion, c'est ce qu'on trouve chez Shakespeare ou Tchékhov.

Le plus noble des sentiments tragiques – l'angoisse, qui est la paralysante conscience de l'insignifiance, dans le monde réel, de mes plus précieux, authentiques et purs rêves, élans, attaches. L'angoisse, c'est le retour dramatique de la grâce, céleste et impondérable, qui sacralisait ma vie, sur la terre de la pesanteur. Aucun résident permanent des hauteurs n'est immune de ces chutes sporadiques.

Je ne jalousie jamais les hommes supérieurs, puisque la supériorité, c'est la solitude, et la solitude, c'est la souffrance. Je jalouserais plutôt le plouc, inconscient de son infériorité et nageant dans un gras bonheur.

Le mérite principal de Dostoïevsky est d'avoir compris, que ce n'est pas une valeur, singulière, univoque et indubitable, qui distingue un homme, mais tout un axe équivoque, dont cette valeur n'est qu'un cas particulier : de chute à salut, d'espérance à désespoir, d'ange à bête. Mais le seul à avoir compris et mis en pratique ce terrible et authentique constat fut Nietzsche. La perplexité et la honte de Dostoïevsky et la noblesse et le style de Nietzsche, la conscience et le

talent, mais la même place de la souffrance et de l'art, chez tous les deux.

Le sacrifice et la fidélité s'associent presque spontanément avec l'amour ou avec la liberté, mais difficilement – avec la souffrance, qui est plutôt la conscience de leur inutilité.

Aucun discours, ni scientifique ni poétique ni philosophique, n'apporte à ta conscience le moindre indice intelligible de l'immensité pétrifiante de ton passage au trépas. Tout ce que tu formules la-dessus ne peut être que du bavardage ; tu pleureras et immortaliseras la disparition de ceux que tu auras aimés, tu ne profaneras pas la tienne par des simulacres d'idée, d'image, de musique ou de sentiment. Les tentatives obsessionnelles de Heidegger et de Cioran de rapprocher la *mort* abstraite et les vagues notions de l'*être* (ou de l'*existence*) n'apportent ni lumières ni ténèbres crédibles.

L'état d'âme, le plus efficace contre le désespoir, je l'appellerais – docte inconscience. Plus tu t'occupes des connaissances universelles ou de ta propre conservation, plus vulnérable tu seras face à l'angoisse existentielle.

Les résultats obligés de la conscience : l'ennui et la résignation – Dostoïevsky - *Неотвратимые результаты сознания : скуча и упадок*. La jovialité et la dignité couronnent l'inconscience. Il faut choisir entre le bonnet d'un âne, heureux et sans foi, et les nimbes ombrageux, que ne voient que des hommes de foi.

L'homme n'est pas un être rationnel aspirant au bonheur. Il est irrationnel dans son besoin de souffrance, qui est la seule raison d'apparition de la conscience – Dostoïevsky - Человек не есть разумное существо, стремящееся к счастью ; он есть существо иррациональное, имеющее потребность в страдании ; страдание есть единственная причина возникновения сознания. Tandis que l'extinction de la conscience est souvent précédée par une auto-suffisance, rationnelle et indolore, pour ne pas dire plate. Le bonheur est le fond de notre existence ; le malheur n'en étant que la forme. Le premier est commun à tous ; le second n'est ressenti et reflété que par l'artiste.

Souffrances sans sillages, signatures à l'encre blanche, rages sans griffes – R.Debray. C'est la désolation du mufle et le rêve d'une belle âme. Ne pas avoir d'adversaires - privilège de la hauteur, mais : *Plus de hauteur, plus de malheur. Une belle âme est une conscience malheureuse* - Hegel - *Je höher die Natur ist, desto mehr Unglück empfindet sie. Eine schöne Seele ist ein unglückliches Bewußtsein.*

L'intellectuel russe est né d'une larme compatissante. Son homonyme européen - des débats autour des faits divers. La pitié de Radichtchev pour le paysan miséreux, ou l'implication de Voltaire dans la révision de procédures judiciaires. Tenir la conscience en éveil ou susciter un écho journalistique. Être attiré par le tragi-comique ou par le curieux.

La mesure du gouffre creusé entre l'Europe et la Russie par le règne du goujat : je n'ai aucune peine à tracer un chemin, qui mène de

Byron à Lermontov, sans ruptures ; de la conscience historique de Soljénitsyne je n'arrive pas à atteindre même des Valaco-Bohémiens J.Conrad, M.Kundera ou [Cioran](#), quoique sa conscience tout court en fasse un [Dante](#) homérique, toujours dans l'infernal ou dans l'épique.

Devant l'horreur de l'extérieur bien réel, le Russe tente de se réfugier dans un intérieur fantomatique. Mais où passe la frontière entre l'intérieur et l'extérieur ? Par la conscience (dans les deux acceptions du mot) : la conscience des motifs et la conscience de la honte. Je suis libre, quand c'est la conscience et non pas la science qui détermine mon choix, en dépassant mon soi ([Sartre](#) veut faire de la liberté une conscience de soi, et Bergson croit la voir en pouvoir de tourner autour de soi - en-deçà de soi il n'y a qu'esclavage !).

Pour appartenir à l'intelligentsia russe, il faut errer dans les impasses de la conscience-honte ; pour être intellectuel européen, il faut ne pas dévier de la conscience-lucidité.

Ni la sagesse ni la grâce ne se trouvent à l'origine de l'appel d'agir. Celle-ci est si ténébreuse, que *l'homo sapientis* trouvera toujours quelque disgrâce dans nos mobiles. Plus nous sommes conscients de notre vide, mieux nous sommes capables d'y puiser de la grâce en *homo nobilis*. Et l'on devient *homo credens*.

La tragédie à l'europeenne : l'horreur devant la cruauté des actes ; la tragédie à la russe : la souffrance, détachée de tout acte, la conscience languissante d'une fatalité, qui engloutit tout souvenir de nos rêves. La première, même trempée dans un style emphatique,

apitoie surtout l'homme de la rue ; la seconde, même exposée humblement, convainc n'importe qui, du moujik à l'aristocrate, en passant par le poète. C'est pourquoi le plus grand tragédien de tous les temps s'appelle Tchékhov.

Le même mot français *conscience* correspond aux essences, souvent diamétralement opposées, des génies tolstoïen et dostoïevskien, avec la conscience *moral*, à *valeurs fixes*, pour le premier, et la conscience *psychologique*, *axiologique*, de l'autre. L'appel de la conscience invite toujours à explorer des profondeurs, des finalités, des parcours, mais rend inapte à la hauteur des commencements.

Les intellectuels russe et européen ont deux traits en commun – une bonne éducation et la conscience (morale pour le Russe, spirituelle pour l'Européen) : le Russe porte la honte de sa propre incohérence et la compassion pour la souffrance des faibles ; l'Européen, dans ses avis, distingue ce qu'il emprunte aux autres et ce qui n'appartient qu'à sa propre élaboration. Le formel cache le significatif.

Sans ses écrivains, eussé-je jamais pris conscience de mes plaies et du devoir, qui m'incombait de m'y livrer ? - Cioran. Ton mérite est davantage dans l'immunité face aux remèdes anesthésiants, que t'avait administrés l'Europe.

On peut voir dans l'action le déclenchement d'un événement (conclusion d'un *syllogisme pratique aristotélicien*), ce qui introduira la

dimension temporelle (contrairement aux syllogismes théoriques), l'événement exigeant un temps x pour être pris en compte, et conduira à l'existence de deux univers de faits, aux moments t_0 et $t_0 + x$. Même cette pseudo-logique justifie le malaise entre les prémisses morales et les conclusions factuelles. Mieux on raisonne, plus nettement monte de l'action (devant la conscience) - le mal.

On communique avec le bien par deux canaux : par l'action, qui cherche à nous procurer une paix d'âme, ou par la conscience, dans les deux acceptations du terme : la conscience intellectuelle, qui vénère la source mystérieuse du bien et constate l'impossibilité de la faire couler jusque dans nos mains, et la conscience morale, qui nous laisse dans l'inquiétude et la honte.

La nature de tes contraintes me renseigne mieux sur ta proximité avec le bien, que l'application laborieuse de règles, fussent-elles dictées par les principes en bronze. L'impératif catégorique est une misérable caricature, à côté de l'impératif hypothétique, noble et humble. On est bon par ce qu'on s'interdit de faire et non pas par ce qu'on fait. [Aristote](#), St-Thomas et [Kant](#) nous diront, que les contraintes ne sont que des accidents et ne font pas partie de l'essence des actes, et la question est réglée – on sait comment gagner une bonne conscience.

Tout homme, doué de conscience dans les deux sens de ce mot, arrive à trouver de l'indignité dans toute action ; si, en plus, l'homme est bête, il se met à chercher à l'action une source ou un ressort, sous forme d'une idée indigne ; c'est ce que fait, maladroitement,

Dostoïevsky, chez qui des idées loufoques et superficielles accompagnent des états d'âme tout-à-fait véridiques et profonds, et surtout, présentés d'une grande hauteur de vue ; c'est pourquoi Dostoïevsky est sage, sans être intelligent.

Un être est libre, lorsqu'il accomplit des gestes, dont est incapable un être minéral ou robotique. Un animal peut donc être libre, mais l'homme, en plus, en est conscient. Et le sommet de la gloire humaine est que sa liberté peut être commandée par trois dons, ou organes, divins – le cœur (liberté éthique), l'âme (liberté esthétique), l'esprit (liberté intellectuelle).

Une tyrannie apporte de l'intensité humiliante à l'âme noble et de l'intensité triomphante à l'âme basse ; elle plonge la conscience de toutes les deux dans une obscurité. La démocratie, en rendant toutes les deux homogènes, cupides, calculatrices et transparentes, les aplatis et dévitalise.

La liberté et la fraternité font des progrès grâce au même phénomène - l'accent mis sur la forme esthétique plutôt que sur le fond éthique : la liberté progressa dans la société et dans les têtes, et la fraternité - dans la solitude et dans les cœurs. L'égalité n'a pas eu la même chance et doit attendre, que les hommes ressentent du dégoût à la vue de l'inégalité matérielle ; et curieusement, c'est la morne égalité des goûts qui les en empêche le plus. *L'homme n'est vraiment homme que conscient de l'inégalité sociale* - A.Blok - *Одно делает человека человеком : знание о социальном неравенстве.*

Il y a deux seuls moyens d'éradiquer la misère : éliminer les millionnaires (recette jamais expérimentée) ou faire de l'indigence le lot de tous (recette bolchevique) - consciences enfin réveillées ou consciences abruties. Mais tous préfèrent l'entretenir, par l'indifférence ou par la bienfaisance. *Le but de la charité n'est pas d'en faire, mais de faire, qu'il n'y ait plus personne, qui en aurait besoin* - V.Klioutchevsky - Цель благотворительности не в том, чтобы благотворить, а в том, чтобы некому было благотворить.

La loi complaisante fit de la méritocratie, ce fléau social, un fléau personnel, puisque tous les riches pensent, désormais, avoir mérité leur fortune. Toutes les crapules vous apprennent, que la dignité est dans la conscience de mériter les honneurs et non pas dans leur possession. Jadis plutôt militaires, les honneurs sont, aujourd'hui, monétaires. La meilleure conscience est celle de toujours mériter le fouet. L'honneur de la vie est la vie sans honneurs.

La seule liberté, non-innée et dont on est conscient, est la liberté politique. La liberté d'action nous est commune avec des amibes ; la liberté d'artiste est dans son talent. La plus noble des libertés, la liberté éthique, est mise dans notre cœur et ne doit rien à l'expérience ; la conscience du Bien est la liberté éthique même. Spinoza, comme toujours, embrouille les choses : *Si les hommes naissaient libres, ils n'auraient aucune notion du bien et du mal* - *Si homines liberi nascentur, nullum boni et mali formarent conceptum.*

Les drames dans le domaine public devinrent banals ou ridicules ; les drames privés, depuis deux siècles, furent beaucoup plus

particuliers ou nobles. Mais depuis que le privé machinisé s'identifia avec le public normalisé, partout règne la foule sans grâce, sans classes, sans races. Forts ou faibles, riches ou pauvres, intelligents ou bêtes – tous professent les mêmes goûts collectifs. Ni élites ni bas-fonds – moutons inconscients ou robots programmés.

La politique ne peut servir de support des passions que sous les régimes qui étouffent la liberté ; là où les libertés fondamentales sont suffisamment ancrées dans la conscience collective, l'intérêt pour la politique ne conduit qu'à la mesquinerie et à l'ennui.

Le vrai patriotisme commence par l'éviction de l'État du cercle de nos engouements aveugles ; il s'adressera à la langue, aux paysages, aux sourires, aux châteaux, aux poètes, aux savants, à la fraternité. Seuls les lourdauds administratifs commencent leurs émois par l'État : *Le patriotisme se fonde sur la conscience de l'absolu de l'État* - Hegel - *Der Patriotismus gründet sich auf das Bewußtsein der Absolutheit des Staats.*

Dans une démocratie, ceux qui visent une indépendance, éphémère et individuelle, aboutissent, en réalité, au plat conformisme. Celui qui est conscient de sa dépendance des autres est mieux à même de construire sa haute liberté.

L'intellectuel doit trouver un compromis entre la conscience morale, amie de la faiblesse, et la liberté d'action lucrative, favorisant la force. L'attitude égalitaire semble la plus propice pour y servir de fond ; les cyniques musclés, côté bras ou côté cervelle, ont besoin de

supériorité matérielle : *L'aspiration à l'égalité restera le plus périlleux danger pour la liberté des hommes* - Berdiaev - Жажда равенства всегда будет самой страшной опасностью для человеческой свободы.

Le vote pour l'égoïsme est secret, celui pour la conscience et donc pour la dépossession exige d'élever l'âme. Dans une société libre on préfère la discrétion. L'égoïsme ne cultive que deux libertés : la liberté d'entreprendre et la liberté de posséder. *La liberté consiste à choisir entre deux esclavages : l'égoïsme et la conscience, qui est l'esclavage de Dieu* – Hugo.

Que ce soit le travail des bras, des cervelles ou des consciences, c'est seulement le déni de nos propres intérêts calculables qui prouve notre liberté ! *La liberté commence, lorsque s'arrête le travail dicté par la raison extérieure* – K.Marx – *Die Freiheit beginnt da, wo das Arbeiten, das durch äußere Zweckmäßigkeit bestimmt ist, aufhört.*

Dans tout État bien gouverné la richesse est une chose sacrée. En démocratie, c'est la seule chose sacrée – A.France. Mais, à tout hasard, on la flanqua de deux hypostases de camouflage : l'égalité des chances (le Sauveur d'apparences) et les droits de l'homme (l'Esprit Saint de la bonne conscience et de la bonne digestion des repus).

Je ne vis personne, que la liberté politique fit danser. Elle fait surtout calculer. La liberté morale commence par la préférence de la danse, face à la marche, du vertige de la conscience, face à la science impassible. *La liberté n'est pas un droit d'homme, mais un devoir d'homme. La liberté n'est pas la grâce, mais la pesanteur* – Dostoïevsky –

Свобода не право человека, а обязанность, долг ; свобода не лёгкость, а тяжесть.

Je peux comprendre l'homme des cavernes, à conscience apeurée, ou l'homme-tyran, à conscience trouble, ayant besoin d'en appeler aux dieux vengeurs ou rédempteurs, mais je ne trouve pas d'explication de la bondieuserie de la Yankaille, à conscience en béton et au savoir irréfutable.

La consolation n'est pas dans la conscience réelle que Dieu se soucie de nos misères terrestres, mais dans celle, éphémère, que notre participation à l'œuvre du beau ou du bon justifie ou soulage nos angoisses célestes.

La mort de Dieu est un effet du progrès social : depuis que la charité, la correction politique, la transparence bancaire ridiculisèrent l'éénigme du Bien sois-disant divin, toute perplexité humaine se dissipia et rejoignit une conscience tranquille ; depuis que les enchères et les subventions publiques valorisèrent l'art, le goût, jadis gratuit, du Beau se plaça à côté de tout autre lucre. Quant à la troisième facette divine, celle du Vrai, elle se contente de ne plus communiquer qu'avec la machine, extérieure ou intérieure à l'homme. L'intérieur humain devenant aussi mécanique que son extérieur, et Dieu étant une affaire intérieure sentimentale, l'inexistence avérée de Celui-ci ni n'inquiète ni n'interroge.

Tout animal est un témoignage de son origine divine, puisque il est porteur d'une vie, rationnellement impossible ; mais c'est

seulement la conscience, qui nous rend, nous les hommes, des Dieux-Créatures créées par le Dieu-Créateur, - la conscience du monde, de la vie, et surtout – du Bien, du Beau et du Vrai, la conscience d'être une bête d'action et un ange de création.

Il est certain que la première bestiole monocellulaire contenait déjà l'algorithme qui menait au miracle de nos cinq sens physiologiques, d'épines des roses ou du hérisson, de coloration des fleurs et des papillons. Aucune théorie évolutionniste n'apporte la moindre explication de tous ces miracles. Aucun modèle statistico-biologique ne peut étaler l'évolution réelle sur l'échelle de ces quelques misérables milliards d'années. Et je ne parle même pas de nos trois facultés divines – le Bien, le Beau, le Vrai, vrillées dans notre conscience d'une façon fascinante et inexplicable.

Le Créateur a muni notre conscience de ses trois facettes proprement divines – l'esprit, pour croître dans le vrai, l'âme, pour créer dans le beau, le cœur, pour croire dans le bon. Le vrai nous approfondit, le beau nous élève, le bon ... - le bon, après le désenchantement fatal de sa traduction en actes, cherche, fébrilement, à remplir le vide ainsi créé – c'est ainsi que naît le sacré - religieux, tribal ou mystérieux.

Il est honteux de ne pas savoir ancrer ou héberger mon rêve à l'abri de l'espace et du temps, et de le plonger dans les où et les quand. Il faut flanquer mon rêve crépusculaire des pourquoi nobles et des comment artistiques, mais lui laisser la mauvaise conscience de sans-abri et ne pas le priver d'insomnie.

Plus ta conscience est trouble, inexplicablement, plus ton rêve gagne en pureté, en intensité et en crédibilité. Avec la vie, ce contraire du rêve, c'est l'inverse : *Une conscience endormie – voilà la vie idéale* - M.Twain - *A sleepy conscience: this is the ideal life.*

Une aberration du français (comme de l'anglais et de l'allemand) : *savoir* signifiant tantôt *maîtriser* et tantôt *ne pas ignorer* - quand on *sait aimer*, on *n'aime pas*, puisque aimer, c'est *ne pas savoir*. *Si tu aimes, tu ne sais plus ; et si tu sais, tu n'aimes plus* - Publilius - *Cum ames non sapias, aut cum sapias, non ames*. D'autres exemples, chez Pascal : le cœur et ses *raisons*, que la *raison* ignore, ou, chez Sartre : des tenants du monde sans *conscience* ou des fanatiques de la *conscience* sans monde... Il n'y a pas de contradiction entre être artiste de son amour et avoir une tête sans droit au chapitre.

Les charlatans psychanalytiques appellent la mathématique *science sans conscience* (J.Lacan) et comparent leur inconscient avec l'essence de la mathématique ; cette analogie, paradoxalement, est assez juste, puisque le mathématicien crée sa matière sans aucune référence au réel et constate, a posteriori, que la réalité se plie à ses modèles à lui. La curiosité verbale consiste ici en lecture du mot de *conscience* au sens non-rabelaisien.

L'amour entre un homme et une femme n'entre pas dans la triade divine de notre conscience – les facettes éthique, esthétique, spirituelle. La première de ces facultés, symbolisée par le cœur, n'est nullement impliquée dans les péripéties d'un amour érotique ; le

cœur ne s'occupe que du Bien inexprimable et du Mal inévitable ; l'amour des croyants ou des *chercheurs de vérités* relève des bas-fonds des faibles d'esprit. Donc, on devrait inventer une quatrième hypostase, porteuse de la fonction érotophore. En plus, le dénominateur commun entre celle-ci et le cœur, l'âme, l'esprit - la caresse – en serait le mieux illustré.

La conscience de l'esprit humble rend vitale l'existence, dans l'âme, d'une source d'hésitation et d'inquiétude, d'un *punctum pruriens*, de cette *intranquillité, qui ne se laisse pas calmer par un regard sceptique ou critique* - Schopenhauer - *Unruhe, die sich weder durch Skepticismus noch durch Keticismus beschwichtigen läßt*. La conviction est le sommeil d'une conscience sans rêves.

C'est autour des choses *suffisantes* - des consolations ou des jeux de langage - que la philosophie doit déployer sa force discursive ou imaginative. Le *nécessaire*, c'est le domaine de la science. *Le point de départ de la philosophie, c'est la conscience de sa propre faiblesse dans les choses nécessaires* - Épictète - ce serait sain, si c'était pour chanter des hymnes à la faiblesse ou pour imprimer de l'humilité à son propre discours et pour éviter ainsi, que son point d'arrivée ne soit une auto-suffisance.

Si l'âme produit nos extases (mystères) et l'esprit forge nos goûts (problèmes), c'est la raison qui formule nos convictions (solutions). La conscience intervient bien dans ce travail : chez un sage, cette conscience, trouble, ne touche qu'aux mystères et aux problèmes ; chez un sot, une conscience en paix le conduit aux solutions.

Quand on prend la nécessité éthique (le devoir, dans la réalité) pour nécessité logique (l'effet inévitable, dans la représentation), on est piètre logicien, piètre linguiste et piètre philosophe, en proclamant, docte : *la liberté est une nécessité consciente* (Hegel) ou *la nécessité est un fruit de la liberté* (Berdiaev).

La virgule - *Dieu, ou la Nature* (au lieu de *Deus Naturaque* - G.Bruno ou *Deus sive Natura* - Spinoza) – permettrait de distinguer la disjonction d'identité de la disjonction d'alternative - *la raison ou la conscience* (*ratio vel conscientia* - St-Thomas). Malheureusement, St-Thomas visait plutôt *la raison, ou la conscience*, puisqu'il ignorait la conscience morale.

Jadis, l'ignorance protégeait contre l'inquiétude, et de doux mensonges berçaient notre félicité. De nos jours, les consciences tranquilles sont préservées mieux grâce au savoir, et la félicité béate - grâce à la vérité arrogante, plutôt qu'au timide mensonge. L'ignorance est incapacité de nouvelles unifications bouleversantes, incapacité due à la perception du connu comme d'une constante, l'intelligence consistant à savoir toujours y déceler quelques troublantes variables. Plus de constantes, plus d'ennui et de tranquillité.

Aller au-delà de la pensée et de la connaissance (Plotin), du beau et du hideux (Baudelaire), du bien et du mal (Nietzsche) ne devient possible que grâce au regard, qui va au-delà du vrai et du faux : au-delà des valeurs on trouve leur rêve prévalent, moitié vrai moitié faux, on y trouve leur fontaine, digne qu'on continue à mourir de soif à côté

d'elle. L'appel ou la conscience de l'au-delà, ne seraient-ils pas la définition même de la poésie ? Si la prose est une physique de l'écriture, la poésie en est une métaphysique.

Rien ne donne le repos que la recherche de la vérité – Pascal. Tu ne soupçonnais pas la vraie justesse de ces balivernes ! Pourquoi tant de consciences tranquilles, chez tous les salopards modernes ? - parce que tout le monde est engagé dans cette lamentable recherche. Rien ne donne tant de vertige et de honte que la recherche de la bonté, tant de vertige et de félicité que la recherche de la beauté.

Le double miracle, éthique et esthétique, de la conscience : le Bien inexprimable et l'Intelligence qui s'exprime.

Écouter la voix autoritaire de sa conscience ou son silence perplexe ? Ce qui vaut pour l'action vaut, curieusement, pour la réflexion.

L'intellectuel doit réunir un goût d'esthète, une conscience de moraliste, une rigueur de scientifique. Il est philosophe, s'il met le Bien au-dessus du beau et du vrai. Il est poète, s'il peut tout sacrifier au beau. Il est rat de bibliothèques, si son vrai s'érite en juge unique du bon et du beau. Il est bête, si, dans un discours concret, il n'établit pas la hiérarchie applicable de ses trois hypostases.

L'âme est pleine de flèches et de vecteurs, pour mes goûts, mes élans, mes préjugés ; mais le cœur n'a que quelques points indéfinis, témoins d'un Bien immatériel, intraduisible ; à la hauteur d'âme et à la

profondeur de cœur, l'esprit apporte des horizons des idées et des actes. *La conscience est la ligne droite, la vie est le tourbillon* - Hugo. Dans la conscience, le Français voit l'esprit, l'Allemand – le cœur, le Russe – lâme. Tous les tourbillons, aujourd'hui, se calmèrent dans une platitude.

Ma gentillesse, ma probité, ma compétence – je me mets à les décrire, en toute authenticité, sans dissimulation aucune, et la sottise de cette opération m'inonde de honte. Non seulement ma conscience découvre des failles morales dans ces vertus empiriques, mais, ce qui s'avère décisif, ma plume trouve des qualités paradoxales dans les valeurs contraires. C'est ainsi que naît la volonté de puissance : l'approfondissement de l'éthique et l'élévation de l'esthétique.

Si les sophistes et [Nietzsche](#) effacent la frontière entre le Bien et le mal (*die Grenze zwischen Gut und Böse verwischt sich*), cela ne veut pas dire, que la vie en soit entachée au même point, mais que, au royaume des actes, cette frontière est impossible à tracer ; mais devant la conscience et devant les mots, cette frontière est chaque fois recréée et redessinée avec netteté, par la sensibilité ou par le talent. [Platon](#) et [Aristote](#) nous ennuient avec leurs valeurs ou prix fixes, tandis que ce sont des vecteurs à variables (des arbres !) qui décrivent mieux le monde.

Il n'y a que quatre genres d'action, témoignant, respectivement, de la routine (moutonnière ou robotique), de la bêtise (conscience tranquille), de la liberté (humilité consciente), de la férocité (culte de la force, cynisme). La liberté signifierait ici la présence de sacrifices

ou de fidélités, dans les motivations, et la bêtise – leur absence, la poursuite de ses intérêts rationnels. En tout cas, le mal est présent dans toutes formes d'action, et le salut (l'innocence) n'est accessible que *sola fide*. *Un sacrifice de ses intérêts est le besoin d'une âme noble*
- N.Chamfort.

La liberté banale se manifeste dans tous nos actes, pensées, résolutions ; mais la liberté la plus noble et la plus mystérieuse consiste, en toute conscience, à s'opposer à la raison. Et je sais, que notre sage siècle pense, que ne sont libres que ceux qui *se font guider par la raison* - Spinoza - *sola ducitur ratione*. Toutefois, traitée par l'ironie, cette sentence peut devenir juste. Qui est exclu de cette coterie ? - les serviteurs de Dieu, les esclaves de l'amour, les bateliers de l'art. Qui y reste ? - les robots que devinrent nos contemporains, repus de liberté.

Le savoir est presque tout dans le Vrai, n'est qu'un vocabulaire dans le Beau, n'est rien du tout dans le Bien. L'idée du vrai est la logique, l'idée du Beau est l'esthétique, l'Idée du Bien est la mystique (l'éthique n'en est que tentative d'application, toujours ratée). Platon - *L'Idée du Bien est la plus haute des connaissances* - confond la connaissance avec la conscience.

Dans notre conscience, il n'y a rien de plus vivant que le sens du Bien, qui trouble notre cœur, sans lui donner la moindre indication des chemins ou des finalités, que ce Bien devrait adopter. Il est souhaitable peut-être, que les bras de l'homme d'action tâtonnent, en les prospectant ; mais l'homme du rêve n'a rien à y trouver, et le créateur

encore moins. *Si le grain ne meurt...* - Goethe - *Stirb und werde* - désigne la résignation de ne pas savoir traduire la voix du Bien en chant du Beau, et que Nietzsche place au-delà du Bien, en cherchant à munir le devenir créateur - de l'intensité de l'Être immuable.

Le poète n'exclut pas le Bien de ses horizons ; seulement, le Bien se terre dans la profondeur de notre conscience passive, tandis que la poésie a pour but – ne pas quitter la hauteur de sa créativité enivrée ; de la hauteur du Beau, toutes les passions terrestres semblent se valoir. *La poésie est au-dessus de la morale* - Pouchkine - *Поэзия выше нравственности.*

Pour un homme de conscience morale, faire le Bien est illusoire ; pour un homme de conscience intellectuelle, maîtriser le Vrai est facile ; c'est pourquoi : *Il vaut mieux vouloir le bien que connaître la vérité* - Pétrarque - *Satius est autem bonum velle quam verum nosse.*

Une mauvaise conscience (la honte) est une vraie conscience (morale) ; une bonne conscience est toujours une inconscience (spirituelle).

Le mal - la qualité supérieure cédant à l'inférieure, le tout s'écroulant en parties – V.Soloviov - *Зло - это перевес низших качеств над высшими, распад единства на части.* Les mouvements inverses en engendrent tout autant. Que ce soient la raison, la conscience ou les bras qui agissent, le mal mental, métaphysique, s'insinue dans toute action, car nous ne savons pas rester dans le réel, cette seule perfection, dont nous portons la nostalgie coupable. Le vrai contraire

du mal n'est pas le Bien, mais le sacrifice : la qualité inférieure, notre intérêt matériel, cédant à la qualité supérieure, la noblesse spirituelle.

La bonne conscience est donnée en prime à tout gagnant de la vie. *Plus grossier est l'œil, plus facile est le contentement ! D'où l'éternelle pétulance du troupeau. D'où la tristesse et cet air ombrageux, proche d'une mauvaise conscience, - du penseur* – Nietzsche – *Je stumpfer das Auge, desto weiter reicht das Gute ! Daher die ewige Heiterkeit des Volkes und der Rinder ! Daher die Düsterkeit und der dem schlechten Gewissen verwandte Gram der Denker !* D'où la lubie du penseur : s'introduire auprès des perdants, pour satisfaire son avidité de neurasthénies, sa volupté de l'échec et sa volonté de capitulation, pour ranimer sa bile dans une *écriture du désastre* (M.Blanchot). *Allègre en tristesse, triste en allégresse* – G.Bruno – *In tristitia hilaris, in hilaritate tristis. L'ignorance étoilée ou que le penseur rie* – Martial – *ride si sapis.*

C'est grâce à sa misère du cœur que tout prédateur monétaire se vautre dans sa paix d'âme. *La bonne conscience est une forme honteuse de la misère* – Jankelevitch. L'esprit calculateur de suffisances évinça l'esprit réveilleur de consciences.

Notre génération réalisa un équilibre salutaire, celui entre la vulgarité décroissante de la bêtise et la vulgarité croissante de l'intelligence ; la noblesse peut désormais, la conscience tranquille, fuir les deux camps, sans se compromettre avec aucun. En évitant de se frotter contre le goujat, on s'épargne une haine inutile (*Odi profanum vulgus et arceo* - Horace).

Science sans conscience, technique et art sans beauté, homme vautré dans le seul vrai, c'est ainsi que s'annoncent les crépuscules du sacré.

À la pointe de la science, jadis, se trouvaient des poètes, philosophes, mathématiciens, physiciens, biologistes, qui furent, en même temps de véritables polymathes et humanistes, pratiquant la science avec conscience ; quand j'entends l'élite savante de nos jours, les informaticiens, ces misérables robots sans âme, à la réflexion binaire, aux horizons de techniciens des platiitudes, je plains leurs ancêtres, d'Homère à Einstein, pour une telle descendance indigne.

Une curiosité sociologique de notre temps : ce que prônent et ce que stigmatisent le conformiste populaire ou l'anticonformiste académique est quasi identique, sauf, peut-être, des fioritures rhétoriques. Chez le premier, c'est lourd et viscéral ; chez le second, c'est calculé ou inconscient, ayant pour origine - l'ennui et la morgue.

Nos misères corporelles, sentimentales ou spirituelles sont trop évidentes, pour faire de leur conscience - un exploit ou une grandeur. Ce que l'homme peut dépasser, sur cette échelle, c'est la calculatrice, le stéthoscope, le tensiomètre. Heureusement, dans d'autres organes que la conscience vit le rêve de la majesté humaine.

Chez les hommes modernes, la fonction économique évincé, petit-à-petit, les fonctions reproductive, imaginative, sacrificielle ; leur vie se réduit à la gestion de leurs comptes en banque ; et pour la

première fois, le galimatias marxiste - *La vie détermine la conscience* - *Das Leben bestimmt das Bewußtsein* - s'applique, non pas évidemment à l'homme, mais au robot qu'il devint. Les existentialistes y ont aussi leur part de triomphe.

Moi, fils de la Terre, en oubliant le Père je me prive, le plus souvent, de l'Esprit. Hors cette Trinité, même laïque, et où je ne suis qu'interprète, il n'y a que troupeau, celui des auteurs-robots, ceux qui ne rendent compte qu'à la raison. Pour bâtir un pont, la raison suffit, pour bâtir une vie on devrait rendre quelques comptes à la conscience, l'éternelle oubliée des raisonneurs.

L'esprit de la science est dans ses constantes, son âme - dans ses inconnues, son corps - dans ses unifications avec l'arbre philosophique. *L'âme de la science a besoin d'un corps* - Mendeleev - *Душе науки нужно тело*. Tant que ce corps réclamait des caresses - par l'élégance, par l'amour, par la volupté - la science laissait son esprit se muer en âme. Mais depuis que la science se pratique sans conscience, non seulement elle perdit son âme, mais même son esprit devint une espèce de calculatrice dans un corps électronique. Pourtant, on pensait jadis, que *rien ne nous est plus présent que notre âme* - St-Augustin - *nihil sibi ipsi praesentius quam anima*.

Le nombre, l'atome et l'ADN sont plus près du dessein divin que le prix, le matériau ou l'élevage ; c'est pourquoi la science, plus souvent que la technique, devrait interpeller l'âme. *Science sans conscience n'est que ruine de l'âme* - Rabelais. De nos jours, plus répandu est le vice inverse : quand la conscience ne s'appuie que sur la science, sur

le progrès technique, l'âme, c'est-à-dire le soi particulier, finit par se fusionner avec l'esprit commun. L'extinction moderne des âmes y a son origine.

Jadis, la science était au service de la cruauté : *Nous, avec notre science sans cœur, voici que nous croupissons dans la chair et le sang* - St-Augustin - *Nos cum doctrinis nostris sine corde, ecce ubi volutamur in carne et sanguine* - aujourd'hui, elle apporte une paix d'âme et l'oubli de la chair. On ne sait plus où s'arrête la science et commence la conscience, ou bien comment elles se complètent : *La science n'est pas seulement le savoir, mais aussi la conscience, savoir comment s'en servir à bon escient* - V.Klioutchevsky - *Наука есть не только знание, но и сознание, умение пользоваться знанием как следует.*

Notre époque : la science ignorant la conscience (hypertrophie des esprits et déperdition des âmes), la disparition des commencements personnels au profit des enchaînements collectifs, les prises mécaniques de décisions vitales. *On touche au noir matin de la matière, au triomphe de l'automate, à la barbarie savante* - A.Suarès.

Pourquoi Dieu a-t-Il créé le lyrisme ? Ne savait-Il pas que l'homme se détournait de toute musique et se vautrait dans le calcul et l'avarice ? Un cynisme inconscient règne dans les têtes des hommes, qui ne rêvent plus que de diriger d'autres hommes et de posséder un joli compte en banque.

Heidegger, Ortega y Gasset, H.Hesse et nos intellectuels parisiens dénoncent, bêtement, le règne de la technique, tandis qu'il n'est

qu'une *application* du règne du lucre, si bien ancré dans les consciences populaires, que, si demain le poète gagnait mieux sa vie que l'ingénieur, la populace se mettrait à s'émouvoir des aubades et à encenser leurs chantres.

La vie de quelques élus est consacrée à la prospection de problèmes, dont la solution remplit la vie de l'immense majorité des non-créatifs. Et la vie d'une poignée de marginaux reste, pour leur conscience, un mystère.

La jeunesse est haute, par inconscience ; la vieillesse est basse, par trop de conscience. *L'insecte : de la larve vers le papillon* ; *l'homme : du papillon à la larve* - Tchékhov - У насекомых из гусеницы получается бабочка, а у людей наоборот: из бабочки гусеница.

Le progrès, c'est la réduction de plus en plus de nos activités à l'inertie, la diminution du nombre de ceux qui seraient capables d'initier de vrais commencements. Plus près on est des origines, plus susceptible on est d'éprouver la honte ; les bonnes consciences résultent de la routine des pas intermédiaires.

Il y a autant de sots que de sages, qui auraient pu répéter le mot de Platon : *Tant de choses dont je n'ai pas besoin*. Les premiers – à cause de leur inconscience et de leurs besoins primitifs ; les seconds – à cause de leurs contraintes bien conscientes et personnelles.

On commence, à peine, à se rendre compte, à quel point il est important que nos sentiments et pensées soient organiques, c'est-à-

dire provenant des sensations, nées au fond de notre conscience, détachée de la foule. Aujourd’hui, les sentiments végètent dans la platitude commune, et les cerveaux mécaniques fonctionnent comme des machines préprogrammées.

Ce que mes yeux m’apportent des autres (de leur savoir, de leurs actes, de leur intelligence) s’appelle connaissance ; ce que mon regard m’apprend de moi-même (de mon esprit, de mon cœur, de mon âme) s’appelle conscience. L’IA neuronale n’a ni la connaissance objective ni la conscience individuelle ; elle reproduit les performances, statistiquement moyennes, résumant les expériences linguistiques des millions de livres, d’articles, de rapports, disponibles sur la Toile.

L’apparition des ailes, des nageoires, des griffes, dans le monde animal, est un miracle qu’aucun Darwin n’abaisse. Mais le surgissement de la conscience humaine est une apothéose, au-delà de tous les miracles. *Le gorille, perdant ses poils et les remplaçant par des idéaux, forgeur de dieux – Cioran.*

Une conscience trouble et la mélancolie sont compatibles avec un bonheur noble. Mais tous les Sages pensent le contraire : *Deux genres d’état d’âme heureux : une bonne conscience ou un cœur toujours joyeux* - Kant - *Es gibt zweierlei Art von glücklicher Gemütsverfassung: das gute Gewissen, das stets fröhliche Herz.*

L’homme devient un juge impartial en devenant tel un thermomètre – Lichtenberg G. - *Der Mensch ist oft so ein unparteiischer Richter, als er*

Thermometer ist. La fièvre des passions bien maîtrisée, il se contente même d'un thermomètre binaire. Ceci est vrai également pour le baromètre de la conscience et pour la sonde du cœur. Le tableau de bord de la raison, au contraire, se complique tous les jours. Heureusement, le pilote automatique veille.

L'objectivité est la prérogative de Dieu, celui qui créa l'Univers, dans lequel le Vrai s'incarne dans la matière et s'offre à l'esprit humain pour examen, tandis que le Bien et le Beau inondent le cœur et l'âme humains. Notre conscience vit dans deux mondes objectifs, universels : le premier - les problèmes et les solutions mathématiques ; le second - les beautés et les mystères de la nature. Aucune subjectivité ne peut se passer d'une référence à l'un de ces mondes objectifs ; le monde subjectif, ainsi créé, ne peut être qu'inerte, stérile, sans métaphore, sans vie. L'artiste abstrait est un tâcheron mécanique. La beauté du monde qui nous entoure ne sera jamais dépassée par la beauté dont notre création entourerait les échos de ce monde.

Toute nation n'a que deux voies : celle du contentement païen de soi et celle de sa conscience chrétienne – V.Soloviov - Для всякого народа есть только два пути : языческий путь самодовольства и христианский путь самосознания. Elles se rejoignirent : mieux on se connaît, plus on est content. C'est seulement sur les rares voies - impasses ! - de la méconnaissance de soi que se produisent encore des conversions de la honte, loin de la voie médiane. *Les suprêmes orgueil ou dépréciation de soi sont la suprême ignorance de soi - Spinoza - Maxima superbia vel abiectio est maxima sui ignorantia.*

Le courage, dans l'action, est signe d'inconscience, de résignation ou de folie ; l'intelligence, c'est édicter ou respecter la loi, chassant le hasard et le chaos des actes. *Les gens intelligents ne sont pas courageux et les gens courageux ne sont pas intelligents* - de Gaulle.

Tout homme, sachant s'écouter et reconnaissant s'ignorer, vit, tôt ou tard, cet état de sa conscience : un cœur exsangue, une âme fléchissante face à un esprit toujours serein, prêchant le désespoir. Et sa volonté tenterait cette grande leçon : au cœur - la résignation à porter un gouffre infranchissable entre le motif et l'acte ; à l'âme – la consolation en tant que l'humble fidélité aux premiers élans de sa jeune noblesse ou de sa noble jeunesse.

Le pessimiste est l'homme sans la verticalité, ce qui réduit ses horizons et rend tout l'au-delà menaçant, incertain. L'optimiste est l'homme, familier de la verticalité et se détachant de l'horizontalité ; il n'est que spectateur des naufrages d'en-bas ; maître de la profondeur des yeux, il pratique la hauteur du regard.

Le sens du Bien admet trois lectures : en tant que mystère, problème ou solution. Ainsi, il devient, pour l'esprit humain, - élan d'un rêve philosophique, sujet d'une étude scientifique, objet d'application naïve. Le philosophe est au-delà, le scientifique – dedans, le naïf – à côté.

Au-delà du réel – la rencontre miraculeuse entre le vrai et le beau dans la mathématique ou la superstition, se moquant du vrai et du

beau, pour s'adonner au bien faussement salutaire. Au-delà du beau – la platitude du vrai et l'imposture dans le bien. Au-delà du bien – le haut culte du beau et la profondeur du vrai.

La Morale

Devant les assauts méthodiques de la machine, le Bien, avec le beau et le mystère, fait partie des derniers bastions. On ne peut plus, hélas, claironner en les déclarant inexpugnables ou imprenables. Un travail de sape introduit dans nos châteaux assiégés des hérauts de charité proclamant la conscience en paix, des mercenaires de la joliesse dressant des étendards mercantiles, des messagers pseudo-mystérieux porteurs d'images cryptiques à usage mécanique.

Le synonyme du Bien est la honte. C'est en rougissant aux mêmes lieux ou instants que je reconnais mon proche. Aux hommes à bonne conscience, au front plissé et au cœur en bronze, la proximité est question de topologie monétaire et tribale. Plus l'étranger m'est proche, plus proche je suis du Bien. En me reconnaissant dans les lépreux, je me rapproche de la santé.

L'explication de la paix d'âme du salaud d'aujourd'hui : contrairement aux époques précédentes, il ne voit plus les bleus, plaies et bosses de ses victimes. Le bâton pesait sur la conscience beaucoup plus que le papier et les cartes de crédit. *La conscience tranquille nuit à la santé de l'âme* (Euripide) et finit par l'étouffer. Et sans l'âme, c'est-à-dire sans conscience, ils vivent en torpeur, sans connaître la honte : *Les blessures de la conscience ne se cicatrisent jamais* - Publilius - *Cicatrix conscientiae pro vulnere est.*

Ma mauvaise conscience ne vient pas d'une méchanceté commise, provoquant des regrets et me plongeant dans un repentir. Elle vient plus souvent du Bien qui m'habite, de mes bons motifs, de mon action anodine et, finalement, d'une cuisante sensation d'un gouffre entre la musique de mon Bien et le mutisme de mes actes.

Comme la poésie nous soulève par son inspiration de l'inexprimable, le Bien nous touche par la conscience de sa propre impossibilité, ou plutôt de celle d'émaner de nous-mêmes : *le Bien réel ne peut venir que du dehors, jamais de notre effort* - S.Weil. Nous ne pouvons irradier que la pitié : *La pitié est un retour vers nous-mêmes* - La Bruyère.

Je suis à l'œuvre du mal, dès que je me sens débarrassé de la honte. Mais même la conscience d'être en faute, face à l'omniprésence du mal, n'est guère un antidote. Le mal se faufile dans toute œuvre du Bien, comme le terrible précède le beau.

L'effroi, le jour où je me dirai : il ne reste plus un SEUL beau livre, que je n'aurais pas encore lu ; et la conscience, jusqu'à présent étouffée par la bonne lecture, qui se remettra à me tarauder de plus belle. *De bons livres plus une conscience en paix, voilà la vie idéale* - M.Twain - *Good books and sleepy conscience : this is the ideal life.*

Au-dessus du Bien et de la liberté de le choisir (*Dieu n'a point fait l'homme droit, mais capable d'être droit* - St-Augustin - *nec Deus fecerit*

rectum hominem ; sed qui rectus posset esse) est la miraculeuse faculté d'y prêter attention, faculté, qui s'appelle conscience.

Sur la balance du Bien et du mal, la conscience est son point d'appui ; plus elle tend vers le Bien, plus d'effet prend le levier du mal et plus chargée doit être l'extrémité du Bien, pour espérer un équilibre.

Être conscient du mal : savoir, que dans tout mon arbre, héraldique, idéal ou gestuel, se niche un serpent ; et je ne sais jamais si, pour me tenter, il me tendra un fruit, une fleur ou une ombre. En l'attendant, que l'espérance s'occupe de mon arbre : *Si ton arbre reste verdo�ant dans ton âme, un chant d'oiseau y naîtra peut-être* - proverbe chinois.

Ils pensent, que le mal vient des créatures du souterrain ; tandis que c'est, au contraire : puisque le mal est omniprésent à tous les étages, l'homme conscient se réfugie dans un souterrain ou se contente d'une ruine.

La honte précède toute prise de décision (*hypo-crisie !*) et se mue, à la fin, en conscience trouble, chez l'homme libre et conscient, ou en bonne conscience - chez l'esclave insensible. *La honte est un mouvement de sens opposé à la conscience* - E.Levinas - conscience psychique ? conscience morale ? C'est la conscience interne, et non pas le fait externe, qui reflète et incarne - je dirais même - crée ! - le Mal.

La vision la plus bête - et la plus répandue ! - du problème du Mal : il y aurait deux antagonistes, Dieu et Satan, qui, dans notre cœur, se livreraient à une lutte (c'est une mélecture de Dostoïevsky) ; je me trompe ou je me laisse séduire par Satan, et voilà que j'œuvre pour lui. Dieu peut se passer de Satan et de luttes ; Il crée notre conscience et nous laisse libres.

Pour survivre ou seulement pour pouvoir vivre sans trop de cauchemars ni remords, le Bien, plus que de cécité, a besoin de paralysie. Le Bien conscient ou agissant est un imposteur. Le Bien est une langue muette : *Le Bien, c'est une langue, qu'entend le sourd et voit l'aveugle* - M.Twain - *Kindness is the language which the deaf can hear and the blind can see*. Homère, découvrant le beau, Œdipe découvrant le vrai, en deviennent aveugles.

Aucune lumière n'éclaire le problème du mal ; on ne peut en mesurer l'ampleur incontournable qu'à l'ombre de ta honte ; n'écoute pas Confucius : *La conscience est la lumière de l'intelligence, pour distinguer le Bien du mal* - la bonne conscience n'est faite que d'ombres !

Tant que j'habite la réalité, c'est-à-dire l'action, la mauvaise conscience me suit ; on ne peut la calmer qu'en plongeant dans le rêve : *Je sais que je suis enchanté ; cela suffit, pour garder ma conscience en paix* - Cervantès - *Yo sé que voy encantado, y esto me basta para la seguridad de mi conciencia*.

Le premier calmant des troubles de la conscience est l'action, avec ses illusions sur le droit (consistant en connaissance des lois et des codes) et la puissance (se réduisant de plus en plus à l'appui sur un bouton). *Que nos bras forts soient notre conscience* - Shakespeare - *Our strong arms be our conscience* - la cécité des muscles se compléta par la surdité des coeurs et le mutisme des âmes.

La mauvaise conscience est une excellente conscience ! C'est celle qui s'élève en nous, pour nous accuser, même sans citer de faits. Ce qu'ils appellent *bonne conscience* est, en fait, une très mauvaise conscience, car elle les prive de toute honte. *Conscience en paix - meilleur oreiller* - proverbe allemand - *Ein gutes Gewissen ist das beste Ruhekissen*.

Dieu plaça en nous un ver du remords et de la honte. Toute la modernité s'efforça de nous en débarrasser, en envahissant nos oreilles de bruits rassurants et endormants. Mais *la bonne conscience est une invention du démon* - A.Schweitzer. Toute la philosophie de l'Antiquité fut au service du Malin, tandis que *le philosophe doit être la mauvaise conscience de son temps* - Nietzsche - *der Philosoph hat das schlechte Gewissen seiner Zeit zu sein*. Tant que le bon droit n'est qu'écrit, son encre se substitue au sang. Le sang ne charrie que le remords. La bonne conscience est une question de circulation.

Il n'y a que deux espèces qui, face au problème du Mal, gardent une conscience tranquille : les moutons, puisqu'ils vivent dans l'action, et celle-ci, étant collective, n'interpelle pas leur âme individuelle, et

les robots, puisqu'ils évoluent selon des algorithmes et ceux-ci, étant infaillibles, n'imaginent plus de *bugs* spirituels. Le muscle et la cervelle, livrés à eux-mêmes, - deux ennemis du Bien.

Jadis, c'est dans le châtiment que notre inconscient trouble lisait sa faute. Aujourd'hui, c'est notre conscient en béton qui n'a pas honte à voir du mérite jusque dans ses crimes.

Le Bien, aujourd'hui, n'est évalué qu'à l'échelle économique ; la plus-value évinça la valeur ; tout activisme cérébral devint préférable à la générosité du cœur ; toutes les crapules disent que *le Mal agissant vaut mieux qu'un Bien passif* - W.Blake - *Active Evil is better than passive Good*. Le Bien, agissant et sûr de son fait, ne peut être qu'un mal. Obnubilé, comme tous les autres, par l'action, vous ne risquez pas d'en avoir la berlue. Et votre idole, l'équanimité du bonze, est honnie par le Bien, porteur d'une conscience trouble.

La liberté, dans les affaires de l'amour ou du Bien, ne sert à rien ; dans les deux cas on subit un profond esclavage, qui nous fait rêver de hauteur ; dans l'amour, on devient regard, pour voir dans l'objet adoré toute la beauté du monde, et dans le Bien, on devient ouïe, pour écouter sa conscience silencieuse et désorientée.

Ils cherchent la consolation dans la banalisation ou la conceptualisation du mal, tandis qu'elle est dans la conscience de la grandeur d'un Bien inarticulable ou d'un beau bien articulé.

La paix d'âme devint une épidémie, tempérée par l'indignation réglementaire. La résignation et la honte quittèrent les hommes

d'aplomb et sans péché. Tous les écrivains prient sur la science, aucun n'interpelle les consciences. *Les bons écrivains sont les remords de l'humanité* - L.Feuerbach - *Die echten Schriftsteller sind Gewissensbisse der Menschheit*. La bonne écriture part de l'aveu honteux, que nos rêves ne se laissent reproduire ni en un geste ni en un acte ni même en un mot, qui est cependant leur ultime chance. La mauvaise littérature se dévoue à l'enterrement du rêve et à la proclamation des droits de l'acte.

L'homme habite deux demeures, la bestiale et l'angélique ; et le Mal le plus sournois te guette non pas dans la première, celle de la violence, mais dans la seconde, celle de la droiture et de la bonne conscience. Le mal est toujours extérieur, là où s'exercent ton intelligence et ton muscle, mais le sens du mal naît d'un besoin de pureté intérieure.

Jadis, la honte visitait tous les puissants, et ils s'en débarrassaient à coups d'aumône à quelques artistes ou laboureurs de passage. Aujourd'hui, la conscience tranquille s'achète gratis ; il suffit de ne pas contrevénir aux Codes fiscal et pénal, pour se considérer homme de bien ; sans être bons, ils *font* le bien, en payant, honnêtement, leurs impôts. *Il est impossible d'être, en même temps, riche et bon* - Platon.

Dans notre goût du beau, on sent une chiquenaude divine, mais le Bien intraduisible ne témoigne que de Son souffle. *La conscience est la présence de Dieu dans l'homme* - J.Swedenborg. Cette parousie intérieure troublante s'accorde bien avec une apostasie extérieure calmante. Dieu s'absentant de temps à autre, les hommes en profitent,

pour peupler leurs doutes avec une idole sachant illuminer, d'une pâle lumière, les plus ténébreuses et crépusculaires de leurs impétuosités.

Aujourd'hui, la valeur des personnes se calcule en surface ; la même platitude mesure la science sans conscience et l'ignorance avec arrogance, en absence des âmes hautes et de leurs hontes profondes.

La profondeur de ta honte détermine la hauteur de ta personne - F.Iskander - *Глубина стыда определяет высоту человеческой личности.*

L'incertitude morale étant rivée à nos actes, il est plus honnête de faire de notre conscience un compagnon d'infortune, plutôt qu'une pure inspiratrice. *Il a fait de sa conscience non pas guide mais complice* - B.Disraeli - *He made his conscience not his guide but his accomplice.*

C'est un signe de grande sagesse ! Nous sommes, solidairement, ce qu'est pour nous notre conscience ; nous faisons avec elle équipe, team, Mannschaft, selección, squadra, commando. On se prend pour guide, quand elle est chef, duce, Führer, caudillo, vojd, leader, conducator, timonier... La meilleure place, pour toi et pour ta conscience, est le banc des accusés.

Tête haute - âme basse ? C'est presque toujours vrai. Tête haute équivaut conscience tranquille et c'est la dégaine de la multitude. Les autres combinaisons sont exotiques : tête basse, âme basse - la canaille ; tête haute, âme haute - le héros ; tête basse, âme haute - le philosophe.

Savoir que détenir la vérité ne suffit pas pour avoir une conscience en paix. La vérité ne garde ses titres aristocratiques que

tant qu'elle s'exprime dans un langage noble. La noblesse est dans la traduction, non dans l'héritage (l'aristocrate **se succède à soi-même** - La Bruyère). Respect de vérités classées, appel de vérités indicibles ou inaudibles - attitude aristocratique.

Pour vivre dans la mesure verticale, il faut une conscience trouble et un désir de rêver. Berbérova nous induit en erreur : *Tout le monde peut vivre selon la mesure verticale, dans une paix d'âme : il suffit de remplir trois conditions – vouloir lire, vouloir penser, vouloir savoir - Всё люди могут жить по вертикали со спокойной совестью : для этого необходимо три условия - хотеть читать, хотеть думать, хотеть знать - et puisque ces conditions ne sont pas exclusives, il suffit de méditer sur la place de ses dîners en ville, pour garder la conscience tranquille, à la hauteur de ses lectures de journaux.*

Les récipients et moi : le calice, dont seule la lie fait sentir la profondeur ; ou le vase, dans lequel je me verse, et dont je devine la forme dès les premières gouttes. *Être conscient de la lie est signe de la présence de l'âme* - Don Aminado - *Ощущение осадка есть признак души.*

L'optimisme encourage les consciences tranquilles, ce séjour de tant de bassesses ; le pessimisme nous conduit à la honte, cette antichambre de la hauteur.

La conscience morale est l'art de garder l'équilibre entre l'esprit et l'âme, sans exiger que l'un s'aligne sur les valeurs de l'autre. *L'esprit se soumettant au jugement du cœur, voici la meilleure et la plus délicate*

voix de la conscience morale - Batiouchkov - *Отчём ума сердцу есть лучший и нежнейший цвет совести* - c'est aussi déraisonnable que le cœur sollicitant l'élan de l'esprit ; le cœur sans raisons et l'esprit avec du sentiment sont peut-être une seule et même chose, qu'on appelle âme.

L'homme libre d'aujourd'hui a une conscience sans le moindre trouble, tandis que l'homme pur prêche la suspicion à son propre égard. Dans le monde moderne, la pureté s'évapore, mais la boue, de mieux en mieux filtrée, nous envahit, cristalline.

On ne reste jeune qu'à condition, que l'âme ne se détende pas ; rien ne nous fait moins envie que le bonheur gras de la bonne conscience – Nietzsche - *Man bleibt nur jung unter der Voraussetzung, daß die Seele nicht sich streckt ; nichts macht uns weniger Neid als das fette Glück des guten Gewissens.* L'âme se détend, quand disparaît la sensation du péché (de la honte). Les pires ennemis de l'âme, crispée et en éveil, sont des sociétés caritatives.

L'exclusivité de la nature humaine – une conscience inquiète du Bien divin, déposé dans notre cœur ; l'apport de la civilisation – la découverte et l'exploitation du Vrai par notre esprit. La culture, c'est l'émotion spontanée de notre âme devant la Beauté de l'œuvre humaine créatrice, la vénération de la nature et le respect de la civilisation. Ce n'est pas le manque de créateurs qui explique le dépérissement de la culture actuelle, mais l'extinction des âmes, au profit d'une nature moutonnière et d'une civilisation robotique.

En matières intellectuelles, toute ta noblesse (le valoir) et toute ta conscience morale (le devoir) se réduisent à tes élans (le vouloir), tandis que toute ton intelligence et tout ton savoir se réduisent à ton talent (le pouvoir). Comment ne pas comprendre la volonté de puissance (vouloir pouvoir ou pouvoir vouloir) comme l'essence de toute création !

La caverne a bien connu l'art balbutiant, mais c'est la cité qui le porta au stade articulé. Le mécène créa la longévité artistique, car le remords des tyrans les rendait sensibles à la beauté et déliait leur bourse à la convoitise de l'artiste affamé. La démocratie, avec sa conscience tranquille et son culte de l'argent mérité, sonna le glas de la création gratuite.

Le véritable promoteur de l'art fut toujours le marchand, tiraillé par le mauvais souvenir des saloperies, qu'il fut amené à perpétrer. La meilleure dispensatrice d'aumônes fut toujours la honte. Les instincts carnivores bien canalisés, l'excellente bonne conscience l'anime désormais et laisse peser, sur l'avenir de l'art, de sombres perspectives, prévues par le deuxième Commandement.

Sans une dimension musicale, l'art est impensable. Mais on ne crée jamais la musique (par son esprit) sans porter en son âme, au préalable, une autre musique, inconsciente, intérieure, personnelle. Sans celle-ci, on peut produire des comptes rendus, de la philosophie académique, mais on n'enflammera jamais les âmes. *Le secret de*

L'écriture réside dans la musique involontaire dans l'âme - V.Rozanov -
Секрет писательства заключается в невольной музыке в душе.

La littérature et la philosophie ont les mêmes exigences de forme – la virtuosité langagière – et de contenu – la consolation dans l'affaissement de nos rêves. Leur contraire, la science, codifie le langage et, dans la plupart des cas, elle est sans conscience morale.

Il y a du mystère dans un courant collectif, réveillant une fraternité, ou dans un élan individuel, traduisant une noblesse de solitaire. Privés de ces qualités, nous nous dévouons soit aux problèmes des moutons éclairés, soit aux solutions des sombres robots sans conscience.

Ce qui aide la bonne voix à ne pas se fondre en chorales, c'est la conscience que ni les oreilles ni les bras des autres ne m'accueilleront, mais ma propre solitude, dont ce sera un retour au bercail. *Mes solitudes sont où j'arrive, mes solitudes sont d'où je pars* - Lope de Vega - *A mis soledades voy, de mis soledades vengo.* De ces efforts, centripète et centrifuge, naît un équilibre, précaire et salutaire, - l'immobilité des souterrains ou des ruines.

S'estimer devant sa conscience est plus facile que devant autrui. Devant une conscience somnolente, le respect de soi n'est qu'un somnifère de plus. Pour la réveiller, rien de plus efficace que le sentiment de la honte. *Plus tu as de hontes, plus tu vaux* - B.Shaw - *The more things a man is ashamed of, the more respectable he is.* Être sans

honte, c'est être sans liberté, puisque la liberté, c'est le pouvoir d'agir contre soi. Et [Nietzsche](#) nous invite à la servitude : *Le sommet de la liberté : ne plus avoir honte de soi-même* - *Das Siegel der erreichten Freiheit : sich nicht mehr vor sich selber schämen.*

La race de solitaires s'éteignit il y a cent ans. Et ce cataclysme ne fut pas provoqué par un mouvement moutonnier de manants, mais plutôt par la révolte des sentiments presque aristocratiques contre la domination du fort et par la compassion pour le faible. Le souci d'une conscience noble se transforma en obsession par des causes communes et mécaniques. Le rêve individuel se mué en action collective. *Rien au monde ne me répugne autant que l'action collective* - Nabokov - *На свете нет ничего столь же мне ненавистного, как коллективная деятельность.*

Un Miserere, chanté en chœur par une multitude fouettée du Destin, vaut autant qu'une philosophie – Unamuno - *Un Miserere, cantado en común por una muchedumbre azotada del Destino, vale tanto como una filosofía.* La philosophie doit se vouer aux soupirs et aux chants solitaires ; les chœurs et les multitudes en éloignent ; elle commence par le fouet, que ta conscience t'administre ; l'évitement du destin est son outil. *La tragédie antique naît du destin ; la tragédie chrétienne - de la liberté* - Berdiaev - *Античная трагедия есть трагедия рока, христианская же трагедия есть трагедия свободы.*

Se déclarer innocent, hardiesse toujours impossible à l'homme seul – A.Camus. Et c'est la définition même du troupeau : une vaste et

bêlante innocence émanant d'une rumination, sereine, cadencée et franche. Et Publius n'y comprit rien : *Si tu veux vivre en innocent, tu vas tout droit vers la solitude* - *Solitudinem quaerat, qui vult cum innocentibus vivere* - c'est sur le banc des accusés, bricolé par ma conscience, que je l'acquiers plus sûrement.

Le compétent n'exhibant pas de performances, c'est la source la plus répandue de souffrances non-physiques. De ce point de vue, elle est le contraire de la conscience tranquille, qui est le contentement de ses performances en absence d'une vraie compétence.

La tragédie trouble celui qui a une conscience nette et purifie celui qui l'a trouble.

La vie se rapproche de plus en plus de la science et s'éloigne de la conscience, et ce gouffre nous rend malades. Au vu de l'arrogante santé des hommes d'aujourd'hui, on est en droit d'émettre cette hypothèse : ou bien la voix de leur conscience se tut, ou bien il n'y a plus de vie dans leurs parcours robotisés.

Le mérite principal de Dostoïevsky est d'avoir compris, que ce n'est pas une valeur, singulière, univoque et indubitable, qui distingue un homme, mais tout un axe équivoque, dont cette valeur n'est qu'un cas particulier : de chute à salut, d'espérance à désespoir, d'ange à bête. Mais le seul à avoir compris et mis en pratique ce terrible et authentique constat fut Nietzsche. La perplexité et la honte de Dostoïevsky et la noblesse et le style de Nietzsche, la conscience et le

talent, mais la même place de la souffrance et de l'art, chez tous les deux.

Le salut : une conscience tranquille, une paisible résignation, une lumière sans tache – toute recherche de ces bénédicences ne peut être que sotte. À son opposé – la consolation : la Vérité des glaces et des ombres, dans l'âme trouble, face aux caresses - souvenirs de la chaleur du Bien introuvable ou étincelles tremblantes du Beau réinventé, réanimé.

Dès qu'on pèse les mérites, on est dans l'aigre ressentiment ou dans l'insipide bonne conscience. *Même la misère rend fier, quand elle n'est pas méritée* – Goethe - *Armut selbst macht stolz, die unverdiente*. La fierté est presque toujours dans l'acquiescement, même si le sel ou la bile s'y mêlent. *L'acquiescement transforme malheur en bonheur* - H.Hesse - *Unglück wird zu Glück, indem man es bejaht*. Il serait utile de se souvenir de la grande leçon nietzschéenne sur la libération du ressentiment (*Erlösung von der Rache*) de l'homme qui souffre.

Pour que ta conscience soit ample et ton cœur – profond, la souffrance est nécessaire – Dostoïevsky - *Страдание обязательно для широкого сознания и глубокого сердца*. Elle est encore plus nécessaire, pour que mon âme soit haute. Ce qui arrivera à mon amour, à mon talent, à mon intelligence, prendra, irrévocablement, une coloration tragique, et je chercherai des consolations, dont la durée sera maintenue par la conscience, l'épaisseur – par le cœur, et l'intensité - par l'âme. Le poète vit d'intensité.

L'homme est libre, dès qu'il se débarrasse de la souffrance et ne se sent plus redevable devant le Créditeur céleste. Et cela engendre la bonne conscience, bien connue chez tous les salauds terrestres. *La souffrance ! Quelle divine méconnue ! Nous lui devons tout ce qu'il y a de bon en nous* – A.France.

Plus on est doué, en Russie, plus on est écorché. La conscience trouble est ici signe d'une grande personnalité.

La vie est un prétoire. Le Russe se sent coupable devant ses juges, il se comporte en filou, fanfaron, cachottier, sans avoir rien à se reprocher. L'Européen, avec du poids et force paroles bien assénées expose ses rodomontades, la conscience en paix. Pour celui-ci, le non-lieu est une certitude psychologique. Jamais le Russe ne s'entendit avec ses défenseurs. Pire, il y vit toujours des complices de ceux qui le tyrannisent !

La bonne conscience génère une qualité, que ne connaît jamais le Russe - la spontanéité naturelle. Des efforts titanesques et un résultat mitigé, une paresse infâme et une puissante originalité. *Une mauvaise conscience peut rendre la vie intéressante* - Kierkegaard.

Il semble, en effet, qu'il n'y ait que deux peuples aimés de Dieu : le peuple juif et le peuple russe. Le premier, pour en être élu ; le second, pour en être abandonné. Ce qui les différencie, c'est que les uns exhibent leurs remords et les autres les avalent. *Les Juifs ont*

inventé la conscience - Hitler - *Das Gewissen ist eine jüdische Erfindung.* Dieu abandonne Celui qui est sur la Croix et accompagne ceux qui suivent une bonne Étoile. *La Russie, ce point zéro de l'Histoire, non élue, mais abandonnée de Dieu* - P.Tchaadaev.

L'absence du sentiment du droit, chez les Russes, est un vide du même ordre que *l'un des inconvénients du caractère français, l'absence du sentiment du devoir* (Delacroix). Et c'est dans leurs vides respectifs qu'ils font évoluer leurs génies, remplis du sentiment contraire. Comparez avec ceux, d'outre-Atlantique, qui ont les deux et où dorment, à la fois, et la conscience et l'élan.

Même dans des transactions modernes, le Russe alterne le vol et le don, comme jadis - dans ses sacrifices ou ses fidélités. Il a besoin de voler, pour exhiber sa force, et de donner, pour calmer sa conscience.

L'homme à conscience blessée voit la culpabilité dans les causes ; l'homme à honneur froissé - dans les effets. La paresse de la conscience engendre les robots ; la paresse de l'honneur - les esclaves. Le Russe, conscient de ses devoirs manqués, est prompt à dire : je suis en-dessous de tous. L'Européen, conscient de ses droits acquis, dit, plus souvent : je ne suis pas inférieur aux autres.

Les chutes, au moins, permettent de se lamenter sur le sort d'une verticalité instable, mais la mort pétrifie nos cerveaux et nos mots, dans une horizontalité de morgue - tel est mon regard sur la Russie du XXI-ème siècle, où l'on chercherait en vain la moindre trace de la

conscience de L.Tolstoï, de la pénétration de Dostoïevsky, de la grâce de Pouchkine. Aucune trace, non plus, du moujik, du boyard ou du pope, tels que les siècles précédents les connurent. Le sens du grandiose - dans le sourire, la grimace ou la honte - abandonna cette contrée, sans pasteurs ni chantres, où sévit le charlatan.

Plus il y a de consciences troubles, chez les princes de ce monde, mieux se porte l'art, que les mécènes favorisent mieux que les ministères. L'immense pillage, auquel se livrèrent récemment les oligarques russes, rendit leur sommeil fragile, ce qui promet, en Russie, une prochaine résurgence des talents bien payés, en attendant que la Loi, et donc la paix d'âme, ne fasse retourner ces sponsors au seul lucre.

Les seuls états civils de l'époque tsariste, qu'on ne retrouve plus dans la Russie du XXI-me siècle, ce sont des aristocrates fainéants et des intellectuels européanisés. La plus grande nouveauté, ce sont des voyous et des bandits au pouvoir. En revanche, les fonctionnaires véreux possèdent toujours les mêmes traits héréditaires. Comme, d'ailleurs, les popes arrogants : *La hiérarchie des mitres est comme des mites parasites sur la conscience en haillons d'un vaurien orthodoxe russe* - V.Klioutchevsky - *Клобучная иерархия - тунеядная моль тряпичной совести русского православного слюнтяя*.

Quel impardonnable cocktail d'acceptions que le mot rêve - *Traum - dream* ! Mettre sous un même vocable ce qui nous hante, inconscients, dans nos sommeils, et ce qu'anime notre conscience,

rivale du cerveau ! Le russe les sépare très nettement : *сон - мечта*. Interprétation de *réves-сны* - de la voyance, de l'artisanat ; interprétation de *réves-мечты* - le contenu même de l'art, de nos meilleures visions ! En tout cas, le verbe *réver* ne se conjugue plus qu'au passé (au chapitre *Rêve*, chez les non-rêveurs S.Freud ou Valéry, - aucune trace d'un rêve au présent). Le nom de *Morphée* – faiseur de formes ! - nous rappelle, que le bon sommeil est créateur de rêves, dans les deux acceptions du mot !

La foi ou l'athéisme se pratiquent, en Russie, sur le même mode : renoncer à sa propre liberté et la confier à un courant collectif, représenté par un pope ou par le Parti. La fidélité à ces puissances calme la honte et rend la conscience tranquille. La liberté comme l'amour devraient être un désir personnel et non pas une inertie collective. Les incapables d'individualisme humaniste le déclarent égoïsme. *Ce n'est ni de sermons ni de prière qu'a besoin la Russie, mais du réveil du sens de la dignité humaine* - Bélinsky - *России нужны не проповеди, не молитвы, а пробуждение в народе чувства человеческого достоинства.*

Quand je sévis dans le particulier, je suis porté à m'intéresser aux béatitudes universelles. *Pour avoir la conscience tranquille, le pèlerin russe a besoin du bonheur de tous* - Dostoïevsky - *Русскому скитальцу необходимо всемирное счастье, чтоб успокоиться*. Ni l'ermitage ni le pèlerinage ne calment la conscience trouble du Russe, mais partout il compte sur un sommeil profond, pour s'en oublier. Mais regardez, regardez comme la conscience tranquille et l'agitation mécanique

pullulent ailleurs, où le bonheur collectif, jadis sauvage, est si bien domestiqué !

La littérature russe est médiévale du ton, sa note dominante étant l'accomplissement de l'homme par la souffrance – O.Wilde - *The Russian fiction is mediaeval in character, because its dominant note is the realisation of men through suffering.* Le contraire de la souffrance, c'est la bonne conscience. Quand on voit les ravages, que celle-ci fait côté cœur, on dédouane la souffrance de ses dévastations côté esprit. Une vitalité sans scrupules ou des scrupules dévitalisés. La vraie souffrance (médiévale et russe) ne vient pas du malheur extérieur, mais jaillit du fond même du bonheur intérieur.

Cette Russie impalpable, qui nourrit nos âmes et embellit nos rêves, cette Russie n'a plus d'autre force que notre conscience – Nabokov - *В той невидимой России, которая питает наши души, украшает наши сны, нет никакой силы, кроме нашей совести.* On a beau lui tendre des balances, elle n'accuse un poids qu'à grande distance.

Jadis, l'action servait à l'homme ayant quelque chose à cacher ; elle s'auréolait des intentions vagues, gratuites ou inavouables. Aujourd'hui, agir, c'est exécuter un morceau d'algorithme, qui résume toute une vie traduite en calculs. L'initiative, les interruptions, ne sont plus qu'illusions d'optique ; toute brisure, toute réfraction, étant efficacement modulées par une conscience, toujours égale, ou par la machine socio-économique, machine, qui façonne désormais le contenu des gestes de l'homme.

On n'est pas perdu pour le bien, tant qu'on a la conscience en éveil. L'action crée une telle illusion de notre droit au sommeil des justes, que seul un rêve cauchemardesque nous rend aux frissons de la position couchée. Le bien ne naît que la nuit, quand le rouge au front, les bleus de l'âme et le gris du geste se confondent en une bigarrure inextricable et pudique.

Le sentiment a sa dynamique interne, pour arrêter le temps, se fondre dans l'être, et son énergie externe, pour mettre en mouvement l'espace, se diluer dans le devenir. Compatibles, mais non interchangeables. Sauf peut-être pour les robots : *Ce qui existe dans la conscience sous forme de sentiment peut se transformer en un équivalent de mouvement mécanique* - H.Spencer - *what exists in consciousness under the form of feeling is transformable into an equivalent of mechanical motion.*

La conscience tranquille est possible, tant que mon action se déroule face à autrui ; mais quand j'agis face à Dieu, je suis condamné à la plainte de David : *contre Toi, et Toi seul, j'ai péché.*

Le mal n'est pas dans le contenu de mes actes, mais dans la nature de l'écho qu'en reçoit mon âme ; cet écho sonne honte ou remords plus souvent que bonne conscience. Les mouvements du vouloir (les passions, le goût, la noblesse) et du faire (le progrès, l'intelligence, le courage) ne croisent pas l'axe du bien sous le même angle. Toute bienveillance a dans son voisinage une mal-faisance.

Le cycle complet, c'est : agir, rugir, rougir, mais peu de gens, les veinards, parviennent au troisième stade et, ainsi, gardent une bonne conscience. Toute action blesse quelque chose ou quelqu'un : *La victimisation endeuille la gloire de l'action* - P.Ricœur.

Placer son idéal si haut, qu'il devienne inatteignable, - une inconscience heureuse, et que Hegel traite de conscience malheureuse.

Le seul moyen, aujourd'hui, de sauver l'homme serait de le rendre faible. Toute force, vécue comme une ivresse, désormais, mène vers une bonne conscience et, donc, est source d'ignominies. À leur ébriété lucide de repus de la manne monétaire, je préfère une ivresse éperdue des assoiffés près d'une bonne fontaine. Les orgueilleux se prennent pour Alexandre le Grand : *ce qui ne me tue pas, me rend plus fort, me nourrit* - sans prendre ses risques, ou pour des matadors des arènes minables - *lo que no mata, engorda* - proverbe espagnol - *ce qui ne tue pas alimente*.

Ce que les hommes *font*, est de plus en plus inattaquable. Ce qu'ils *pensent* et ce qu'ils *sentent* est de plus en plus morbide. Mécanique des gestes, mécanique des cœurs. La synthèse : le vivant plaqué sur du mécanique (l'analyse de Bergson voyait le contraire). Et c'est précisément ce caractère mécanique qui accorde les actes et les pensées et qui est à l'origine du fléau de ce siècle - le pulluler des consciences tranquilles. *Votre esprit est emprisonné dans votre bonne*

conscience - Nietzsche - *Ihr Geist ist eingefangen in ihr gutes Gewissen.* La *recta ratio* et la *recta conscientia* vont rarement de pair, quoiqu'en pense Cicéron.

La conscience ne me dit ni ce que je dois penser ni ce que je dois faire, elle me convainc, par son trouble, son exaltation et son angoisse, qu'il existent, en moi, des voix, intraduisibles ni en mots ni en actes, et dont mon cœur est le témoin et mon esprit – le juge.

Dans la société, *faire le Bien*, c'est s'appliquer à suivre, consciencieusement, une filière normative, d'utilité publique – tâche à portée des robots. Dans la solitude, on cherche à être bon, sans chercher à appliquer cet état à la pratique. *L'homme vit souvent avec lui-même, et il a besoin de vertu ; il vit avec les autres, et il a besoin d'honneur* - N.Chamfort.

L'action endort la conscience ; rien n'éveille la conscience comme le regard - Goethe - *Der Handelnde ist gewissenlos ; Niemand hat Gewissen des Betrachtenden.* Dans ce cas, il faut peut-être réhabiliter l'action, puisque la vraie conscience n'est pas celle qui lève le voile mais celle qui rêve la voile. Le regard est le souffle, qui est la raison de la voile.

Cheminement de la défaite : l'homme qui rêve cède à l'homme qui vote, l'homme qui vote à l'homme qui consomme, l'homme qui consomme à l'homme à bonne conscience. Au-delà, il n'y a rien de plus féroce.

Le plus grand acquis de la liberté est la conscience sereine. Jamais, au pays des tyrans, on n'empruntait le chemin de la bassesse avec une telle paix d'âme.

L'aculturation est plus certaine, quand la culture est placée à côté de la comptabilité plutôt qu'à côté d'une idéologie ou d'une religion. La terreur, l'humiliation ou l'humilité préservent la culture ; la bonne conscience, la dignité intacte ou l'orgueil l'érodent.

L'étrange parallèle entre l'Allemagne et la Russie : une multitude de voix, jeunes et rebelles, jaillirent au lendemain des cataclysmes de la Grande Guerre, un silence de mort suivit l'écroulement du nazisme et du stalinisme. La vitalité de la résignation n'existe plus ; l'horreur ou la honte de la conscience morale se transforment en une paisible, orgueilleuse et stérile conscience mentale.

De tout temps, on se doutait bien, que *la propriété, c'est le vol* (Proudhon), mais les consciences des riches sont aujourd'hui en paix, puisque la loi écrite justifie désormais toutes leurs saloperies, et la loi morale est morte, suite, d'ailleurs, aux mêmes symptômes que l'agonie de l'art, faute de mécènes à conscience trouble.

A. Malraux vit juste, en prédisant au XXI-ème siècle un *mainstream religieux* (avec les dieux réintégrés), mais il ne pouvait pas se douter de sa vraie raison – la désintégration des poètes, la sécularisation des penseurs, la perte de vocation des martyrs. Le rouge au front, on se

jettera dans les bras du Pape, du Dalaï-Lama, de l'Ayatollah, en fuyant le seul occupant de la scène publique - le marchand. Ou, tout au contraire, on congédiera les héritiers de Sabaoth, du Bouddha et de Lao Tseu, pour adhérer, conscience en paix, au seul dieu qui ait réussi, à l'Hermès des marchands. La seconde issue est plus probable.

La justice sociale se réduirait à deux actions : la séparation de deux types d'argent, servant à huiler la machine économique ou à remplir nos assiettes, - et l'égalité totale dans la distribution de la deuxième ressource. Dans cette optique - rien à reprocher au capital, à la globalisation, à la concurrence ; toute gloire serait immatérielle, toute souffrance matérielle - fraternellement partagée ; toute élite sécrétant le mépris, conscience tranquille, tout goujat privé de raison d'investir les rues ; l'ennui de la majorité gueulante, la paix bénie d'une minorité chantante.

C'est la science, celle des Encyclopédistes ou des marxistes, et non pas la conscience, qui conduisait aux révolutions. Avec, au sommet des sciences, la science dite politique, aucune émeute ne menace plus nos rues. Et toutes les consciences nagent dans un apaisement douceâtre, - assoupies, baillantes. Au dîner, la révolution meublera la conversation, pour pimenter de bobards le palais des repus.

Le révolutionnaire voudrait, que tout faible pût compter sur la solidarité du fort. *Pour que, si, tombé, tu cries : Camarade ! - la Terre entière se penche sur toi* - Maiakovsky - *Чтоб вся на первый крик :* -

Товарищ ! - оборачивалась земля. Mais aujourd'hui, où l'indifférence ne gêne en rien le fonctionnement de l'homme robotisé, celui-ci rejoint le cimetière avec la même paix d'âme que son bureau. Le problème se simplifia, depuis que l'homme devint mouton raisonnable ou robot raisonnant. Et il existeront des préposés aux défaillances, pour que la Terre, en toute bonne conscience, puisse continuer à vaquer à ses saloperies, sans tourner la tête. Qui encore peut dire que *autrui n'apparaît pas au nominatif, mais au vocatif* - E.Levinas ?

La lutte des classes avait un sens pathétique et mobilisateur, à l'époque où le faible fut muet et désorienté, et son porte-parole fut un homme fort à conscience indignée. Mais aujourd'hui, il n'y a que deux classes : les riches et les pauvres, tous verbeux, bruyants et responsables. Les premiers - techniciens, commerçants, gestionnaires - sont singulièrement solidaires autour de la notion consensuelle de méritocratie, tandis que les pauvres - artistes, analphabètes, incapables, ratés - n'ont rien en commun et même se méprisent mutuellement. Heureuse cécité, heureux mutisme ne reviendront plus jamais, pour une nouvelle émancipation, dont personne ne veut.

Trois objets de nos convoitises, dans une société : une aumône, un vol, un salaire, et, respectivement, nous nous y apitoyons, appâtons, pâtissons. Le progrès, c'est le rapprochement de ces trois rôles, et son résultat le plus patent - les consciences tranquilles.

Ce n'est pas tant le nombre de voleurs, qui augmente avec le nombre de lois, que le nombre de volés en puissance, puisque la loi

légitime la propriété, et la propriété, c'est le vol. Où y a-t-il plus de vol : chez ceux qui prirent ou chez ceux qui veulent reprendre ? Ceux qui, jadis, tremblaient pour leur fortune et gardaient une conscience trouble, vivent, aujourd'hui, en paix d'âme et de bourse, grâce aux indulgences légiférées. La justice écrite réprime celui qui veut voler le volé. La justice non-écrite s'évapora, puisqu'elle s'adresse à l'organe atavique des hommes, à l'âme.

Nous nous débarrassons, de plus en plus, de drapeaux et de cocardes. Les enseignes immaculées des marchands leur succédèrent, en apaisant nos inappétences et nos consciences. Le drapeau souillé, au moins, avait le mérite de nous rappeler l'existence d'une honte à boire.

Ceux qui dénoncent le plus fort la nocivité des idéologies, en matière des libertés, prônent, en toute conscience tranquille, l'idéologie méritocratique de l'abjecte inégalité. Autant le mouton veut l'égalité des goûts, autant le robot veut l'inégalité des menus. L'homme y perd et en science et en conscience.

Dans cette société sévit l'arbitraire, et dans celle-ci apaise la loi. L'homme, avec la même présence de vertus et de vices, vit d'inquiétude et de honte, dans le premier cas, ou bien se repaît de conscience tranquille, dans le second. Un malheur moutonnier, un bonheur robotique. Le E.Jünger centenaire, avec ses dernières paroles : *Ma lecture approfondie de Dostoïevsky me rendit susceptible*

aux rêves inquiets - Meine intensive Dostojewski-Lektüre macht mich für unruhige Träume anfällig - découvrit la saine inquiétude.

L'arbitraire des tyrans, dans une société totalitaire, fait trembler tout *déviationniste*, qu'il soit politique ou moral ; on y est souvent placé devant sa conscience trouble, à tort ou à raison. Dans une démocratie, seule la loi écrite restreint l'homme, d'où la prolifération de consciences en paix chez les crapules morales. L'oubli du péché *originale*, inhérent à tout acte, éloigne du Bien.

Voir la souffrance des pauvres et garder sa conscience sans trouble est trahir sa vocation au métier de bourreau. Pour ennobrir ces penchants patibulaires, on inventa des fumeuses théories des victimes prédestinées.

La multiplication du nombre de consciences tranquilles est le trait psychologique le plus original de notre époque ; l'équivalence, ressentie entre le respect du droit écrit et le sentiment d'innocence, en est l'origine. Jadis, pour se prendre pour savetier ou prince (Locke), il suffisait de consulter son corps ; l'âme de tous penchait du côté du savetier, puisque l'abus et la mauvaise conscience furent le lot de tous. Depuis l'abolition de tout privilège princier, on ne reconnaît plus que les catégories de citoyen et de contribuable, qui font de nous robots sans âme.

Rien de nouveau, de nos jours, dans la domination de l'économique sur le politique. Ce qui est vraiment nouveau, c'est la

disparition de la honte chez le possédant. L'inégalité est si nettement justifiée, protégée et codifiée, qu'aucun remords ne trouble plus la bonne conscience du fort ; et le faible s'imagine sur les gradins, devant une arène où il admire les gladiateurs d'industrie croiser leurs business-plans. Disparaît l'âme, celle des révoltés et celle des révoltants. L'époque n'a plus besoin de héros ; tout élan héroïque est immédiatement ridiculisé ou étouffé par le Code Pénal et l'ironie des journalistes.

Aujourd'hui, le pauvre a le droit de vote et la liberté d'expression, ce qui endort la conscience paisible du riche. Attendri, il dit : *La justice sociale a pour fondement la dignité et non pas l'égalité* - Berdiaev - *Социальная правда основана на достоинстве, а не на равенстве.*

Les révoltes des défavorisés devinrent aussi mécaniques que l'arrogance des favorisés – la conscience tranquille des forts et l'émeute sans conscience des faibles.

Désormais, sur les forums et dans les têtes s'est installée la loi écrite, qui bénit la richesse et, donc, la pauvreté. *La pauvreté, dans une cité bien gérée, est une honte ; dans une cité mal gérée, l'est la richesse* – Lao Tseu. C'est le droit sacré qui étouffa la honte, aussi bien dans la cité que dans l'homme. La bonne gestion, aujourd'hui, amène la conscience tranquille aux agneaux indigents et aux loups repus.

Le but de l'ironie, ce sont la perte d'assurance et la honte – Nietzsche - *Der Zweck der Ironie ist Demütigung, Beschämung.*

L'arrogance et la conscience tranquille seraient donc ses cibles - surprenant et juste ! Rien n'est définitivement perdu pour l'homme, qui porte haut ses hontes.

L'homme vit de l'esprit, et la femme – du cœur. La secousse, l'élan de leur attirance mutuelle, réduit l'esprit de l'homme au souci du corps ou à la musique de l'âme, tandis que la femme reste fidèle à son cœur immutable. Cette fidélité inconsciente auréole la femme ; l'homme se confirme dans la conscience du sacrifice intérieur.

La caresse, comme la prière, a besoin d'une foi, c'est-à-dire des chemins obliques, pour ma main, mon regard ou mon mot. Y manquer de foi réveille une mauvaise conscience. *J'ai honte de ma vivante tendresse – sans la foi* - Z.Hippius - *Мне стыдно за свою неумирающую нежность – без веры.*

Il est bon, que la foule se vautre dans des certitudes ; l'émeute naît du doute ; rien de moins dangereux qu'agglutination de bonnes consciences.

La langue est un outil, qui ressemble étonnamment à la substance immatérielle, divine, de l'homme. Elle contient, nécessairement, une logique, ce qui correspond au travail de l'esprit. Elle permet une créativité individuelle, apportant du plaisir esthétique, ce que l'âme aspire à goûter ou à produire. Elle est particulièrement merveilleuse dans ses tentatives de rendre les humbles vibrations de la conscience morale, ce qui comble le besoin du cœur. Malheureusement, on n'a

pas encore de nom, pour désigner cet organe, qui, d'ailleurs, peut se passer de langue, pour penser, créer ou aimer ; il reste unique, tout en disposant de ses trois hypostases. Les Chrétiens auraient dû se servir de cet argument, dans leurs théodicées.

Le mot et le regard sont d'autant plus grands, que même des muets et des aveugles pourraient les maîtriser : *L'aveugle garde le regard comme le muet la parole - l'un et l'autre dépositaires de l'invisible, de l'indicible - gardiens infirmes du rien* - E.Jabès. La part de l'œil, de la bouche ou de l'oreille - dans le regard, le mot ou le son - est presque insignifiante à côté de ce qu'apportent l'âme, le visage ou la cervelle. *L'infirmité de la conscience - manquer de doigt vengeur, se sentir près d'un banc des accusés.*

Solitude, chez les Latins, signifiait *désert*, celui que tu créais toi-même ou celui qu'on t'imposait. *Où ils font un désert, ils disent qu'ils apportent la paix* - Tacite - *Ubi solitudinem faciunt, pacem appellant*. Il ne s'agissait pas toujours de terre brûlée, mais de conscience en paix, *acquiescentia animi*. La paix en deçà des paupières, le cœur bronzé et le front sans trace de rouge.

Paradoxalement, le Bien inabouti est une des plus riches sources de consolation pour une âme ou une conscience trouble : *Consolation surnaturelle des bons mouvements avortés* - Jankelevitch.

Ils sont tellement habitués à voir dans un discours soit une démonstration soit une invitation à agir, qu'ils l'opposent au silence,

qui serait le seul support du Bien : *La conscience parle sur le mode angoissant du silence* - Heidegger - *Das Gewissen spricht im unheimlichen Modus des Schweigens* - à moins qu'on y vise la honte ou la pitié, qui sont parmi nos sentiments les plus irrésistibles et silencieux.

L'état de ma conscience, état et naturel et culturel, doit être trouble, plein de mélancolies, de regrets, de résignations, de hontes. C'est pourquoi leurs fichues vertus, censées, par définition, apporter une conscience tranquille, ne m'inspirent ni envie ni sympathie.

Les hommes libres se débarrassèrent de la honte, considérée comme une forme d'esclavage. Plus ma conscience est tranquille, plus esclave je suis de mes actes, mais l'homme vraiment libre en porte sur lui, en permanence, la honte.

Le soi connu forme une conscience du monde, fondée sur l'esprit ; le soi inconnu forme une conscience du monde, fondée sur l'âme. Le rêve est cette conscience du réel, détachée de nos bras et de nos pensées, et tournée vers le Bien et le beau irresponsables. Mais *la conscience du rêve est la négation du rêve* - Jankelevitch – si cette conscience nage dans le vrai affairé, au lieu du bon ou du beau immobiles.

En l'absence des lois précises, tes actions se soumettaient au jugement soit de ta propre liberté, soit des caprices du prince, du prêtre ou du notable ; la conscience avait, tout le temps, de bonnes

raisons de rester trouble ; chacun se sentait pêcheur. Avec la mise en œuvre des normes, le sentiment du péché, inhérent à toute action, disparut, les consciences se calmèrent, d'où une lecture ironique et paradoxale de ce mot de Confucius : *Rares sont ceux qui pêchent par discipline.*

Immortel, éternel – impossible d'employer ces mots au sérieux. En tant que métaphores, ils pourraient s'appliquer à ce qui, indubitablement, se loge dans notre conscience, tout en restant intraduisible dans un langage rationnel, celui des actes, des pensées, des lois. Le vrai trouve une matérialisation évidente dans le savoir, le beau se transmue dans une création artistique, mais le Bien reste la seule certitude n'admettant aucun transfert vers le temporel.

Le sens de la vie : garder, à l'esprit et dans l'âme, la conscience de cette flamme divine, au fond de ton soi inconnu, flamme inextinguible qui s'appelle le Bien, et créer, par ton soi connu, deux traductions de ce message originaire cryptique : l'esprit formant des discours vrais, l'âme forgeant ou se délectant des belles images ; ces traductions sont la connaissance et le rêve.

Le fond de ma liberté est dans l'écoute du Bien, et sa forme se présente en musique de fidélités ou de sacrifices, dont aucune loi, aucune causalité, aucune partition ne prédétermine l'exécution. *L'obéissance à la loi, qu'on s'est prescrite, est liberté* - Rousseau – non, la liberté serait plutôt une révolte inconsciente qu'une obéissance sereine !

Pour se livrer, conscience en paix, au mal, ils se sentent obligés de pratiquer le Bien expiatoire ; ce qui prouve l'origine divine du sens du Bien ! Surtout aujourd'hui, où le mal ressemble irrésistiblement au Bien d'antan. Le remords d'un rapace est presque aussi beau que le vice d'une colombe.

La honte est la meilleure conscience, comme nous le dicte la nature ; la reconnaissance est la meilleure connaissance, comme nous l'apprend la culture. Peut-être on peut même pousser jusqu'à en faire un cercle : *La honte est, par nature, reconnaissance* - Sartre.

Quand est-ce que je vis pour de bon ? - quand je me connais ? quand je suis mes idées ? quand je suis dans le vrai et mon acte est adéquat à mes convictions ? - non, je vis, quand mon âme vibre, inconsciente et ouverte, à l'appel du Bien ou à la résurgence du beau.

Non seulement l'homme est innocent originairement (Rousseau), mais il l'est toujours, tant qu'il reste en compagnie de son cœur, sans confier son innocence aux bras. Le Bien est l'innocence du sentiment non traduit en actes ; la mal est le rapprochement entre le sentiment et l'acte. Chez l'homme de caverne, l'acte fut personnel, d'où la persistance de sa honte. Chez l'homme moderne, tout acte est social, d'où sa conscience tranquille.

L'étroitesse de la gamme du doute explique la prolifération des consciences tranquilles. Le soi connu, le terrestre, se calme en

s'interrogeant : *mes réalisations, m'approchent-elles de mes ambitions ? Le soi inconnu, le céleste, est déchiré par le dilemme : suis-je un dieu ou une canaille ?*

Le Bien n'est qu'un appel inarticulable, excitant notre cœur, il n'est ni incitation à l'acte ni question à la conscience ; le Mal n'est pas seulement la surdité, face à cet appel, mais aussi des tentatives dogmatiques de répondre, par un geste éthique ou pragmatique, à des questions faussement claires du pseudo-Bien.

L'appel du Bien oriente le choix, mais le choix n'est jamais le Bien. Le choix caressera ma dignité, calmera ma conscience, flattera ma fierté, mais il ne sera jamais ni porte-parole ni porte-acte du Bien. Le Bien est la lumière invisible qui n'admet aucune ombre visible.

Le Bien n'est ni moyen, ni voie, ni but ; il est une étincelle, un appel illisible, troublant ma conscience, rendant humble mon esprit, et pudique – mon âme.

Les éhontés ont rarement une mauvaise conscience ; celle-ci accable surtout les innocents.

La liberté supérieure – dans toute action morale, désavouer la bonne et opter pour la mauvaise conscience. Même le sacrifice de la force ou la fidélité à la faiblesse ne doivent pas me dévier de cette posture (l'âme choisit des poses, l'esprit formule des positions, le cœur se résigne pour la posture). *La différence entre le Bien et le Mal*

ne consiste que dans la liberté, n'existe que pour la liberté - Kierkegaard.

De tous les rôles sociaux, que tu es amené à jouer, les plus utiles sont ceux de victime ou de bourreau. En tant que victime, tu vis une révolte, débouchant nécessairement sur l'enthousiasme ; en tant que bourreau, tu réveilles chez toi une honte bénéfique. Le pire des rôles est celui d'une conscience en paix.

La liberté mécanique consiste en possibilité de choisir entre *faire* et *ne pas faire*. Mais la liberté éthique se manifeste dans l'opposition entre ta conscience morale et ton intérêt d'espèce, intérêt social : lorsque ta conscience te dit *faire*, tandis que l'intérêt te dit *ne pas faire*, et vice versa.

La certitude, injuste, de combattre le Mal calme ta mauvaise – à juste titre – conscience. *Si tu te mets à prendre plaisir à détruire le mal, tu ressembleras terriblement à ce que tu combats* - Hemingway - *When you start taking pleasure in destroying the evil, you are awfully close to the thing you're fighting.*

Le Bien, c'est ta conscience pure, avant l'action, vue comme généreuse, et ta conscience trouble – après cette action, qui te laissera avec la honte.

Le Bien, même anémique ou incompréhensible, guérit certaines blessures de l'âme ; le Mal, même inconscient ou aléatoire, ouvre de

nouvelles plaies dans l'esprit. *Le mal te pénètre lentement, comme une maladie ; le Bien arrive en courant tel un médecin* - R.W.Emerson - *Evil comes at leisure like the disease. Good comes in a hurry like the doctor.*

La honte, l'obstacle, de l'humble est dans la nécessité même des pas qui le fait rougir et douter ; la conscience tranquille de l'éhonté lui est donnée par la distance même, parcourue dignement et laborieusement.

Ce n'est pas la bonne mais bien la mauvaise conscience qui nous rapproche davantage de l'ange : St-Augustin, Rousseau, Mozart, A.Rimbaud, [Nietzsche](#), [L.Tolstoï](#). L'homme content fricote avec le Satan.

Qu'on ait une bonne ou une mauvaise conscience, dès qu'on agit on est entraîné dans l'œuvre du mal. *Jamais on ne fait le mal si pleinement que quand on le fait par [bonne] conscience* - Pascal.

Le Bien n'a quasiment rien à voir avec l'action, mais s'il fallait absolument créer un lien quelconque entre eux, je dirais que l'homme de Bien n'est pas ce qu'il fait, mais ce qu'il ne fait pas, par un choix conscient ; la contrainte y est plus parlante que la détermination.

Nous ne sommes pas si misérables comme nous sommes vils - Montaigne. Aujourd'hui, l'homme ne se sent ni misérable ni vil ; il n'a plus rien à apprendre dans tes leçons de honte. L'homme à conscience tranquille ne peut qu'être vil. *Il eut la conscience pure. Jamais utilisée* - S.Lec.

Tout narcissique doit se préparer à porter la honte que tout fier amour de soi réveille dans la conscience, toujours humble. *La honte est une espèce de tristesse fondée sur l'amour de soi-même* - Descartes.

La non-résistance au Mal est bien une résignation, mais non pas celle du renoncement à l'action, mais celle d'une conscience que toute action, y compris celle de la résistance, comporte une dose du Mal.

Aucune action n'est bonne ou mauvaise, mais une seule et même action est tantôt bonne, tantôt mauvaise – Spinoza - *Nulla actio bona aut mala est, sed una eademque actio jam bona jam mala est*. Cette nuance est pire que le gros trait initial : faire d'un dogmatique - un cynique. Dans l'action, la conscience, ce Bien inapplicable, impuissant, immobile et intemporel, percevra le mal inhérent à tout bras et à tout pas. Être bon, c'est écouter la voix du Bien divin et rester immobile ; être bon à quelque chose, c'est écouter la voix de son époque et d'y répondre, en agissant.

Les hommes ont une conscience tranquille, mais ils n'ont pas de conscience, ils ont une paix d'âme, mais ils n'ont pas d'âme, ils prennent à cœur leur force, mais ils n'ont pas de cœur, que la force.

Dieu m'a donné la conscience, pour aimer le Bien, la raison - pour le connaître, la liberté - pour le choisir – Rousseau. On n'aurait pas dû mêler la raison de ce qui ne la regarde guère ; et la liberté, dans le

choix de ce qui n'a ni corps ni règle ni hauteur, ne peut aider qu'un mouton, pour le débarrasser de la conscience, ou un robot, pour qu'il ait une conscience tranquille.

Connais-tu le Remords, aux traits empoisonnés, à qui notre cœur sert de cible ? - Baudelaire. Les bonnes consciences, servant d'antidote aux coeurs en bronze, se moquent du poison, et les carquois mêmes du remords sont vides, du remords pacifié et désarmé.

La conscience que tu mérites le fouet est le commencement de la vertu – Dostoïevsky - *Сознание, что тебя стоит высечь, – есть уже начало добродетели.* Beaucoup de vices commencent par la conviction que d'autres le méritent. Nietzsche, pour se faire rosser, n'allait vers la femme qu'avec un fouet. Baudelaire fut encore plus indépendant : *Je suis le soufflet et la joue.* Pour être libre, rien de plus efficace que la honte : *Je suis esclave par mes vices, et libre par mes remords* - Rousseau.

Le vrai bonheur de l'homme - être utile et garder la conscience tranquille – Tolstoï - *Истинное счастье человека* - быть полезным и иметь спокойную совесть. Ce sont, très exactement, les deux cibles les plus désirées et fatalement ratées par celui qui vise un haut bonheur ! Et que l'auteur, à propos, ne sut jamais atteindre.

Aucun homme ne mérite la louange, tout homme ne mérite que la pitié – V.Rozanov - *Никакой человек не заслуживает похвалы, всякий человек заслуживает лишь жалости.* La louange cajole, la pitié offense la

bonne conscience de l'homme libre, qui finit par ne plus mériter même une bastonnade. Comment fouetter un robot ? *Pour les uns - une pitié, qui naît de tendresse, pour les autres - une pitié, qui naît de mépris* - Pascal. Être libre, c'est être sans passions. L'esclave de toute passion, lui, s'auto-flagelle.

Dans un pays libre, les tracas mineurs déclenchent tant de révoltes bruyantes. Dans une tyrannie, même au milieu d'horribles souffrances – un silence honteux et si peu de plaintes. Librement ressenti un malheur collectif ou servilement proclamé un bonheur officiel.

Seule l'action morale peut munir la vie - de la dignité – A.Einstein - *Moralisches Handeln allein kann dem Leben Würde verleihen*. Cette dignité se mesurera en galons et t'apportera une bonne conscience. Je préfère que la vie s'apprécie en frissons et en douleur éternelle, que réveille le rêve moral, sans appui des bras. Être *un pouls blessé, qui pressent l'au-delà* - F.Lorca - *un pulso herido que presiente el más allá*.

Les premiers rêves, nés d'un espoir optimiste, en appellent aux sacrifices du secondaire ; les derniers rêves, renaissants dans le pessimisme désespéré, inspirent la fidélité à l'essentiel.

Jadis, chacun s'écoutait, une conscience intérieure était la seule voix audible et inquiétante, un épais silence couvrait le monde extérieur. Rarement, ce silence se brisait par quelques rugissements, pleurs ou acclamations. Désormais, ton ouïe est envahie en

permanence par un brouhaha collectif, auquel tu mêles ta misérable voix, en quête d'échos ou de reconnaissance. *La conscience est une voix intérieure qui nous avertit que peut-être quelqu'un nous observe* - H.Mencken - *Conscience is the inner voice that warns us somebody may be looking* - les consciences s'endormirent, car on n'écoute plus que la voix de la masse et en reproduit l'inconscience.

Renoncer à la morale, au nom du vrai, dans la vie réelle, est infâme et cynique ; y renoncer dans l'art, au nom du beau, est noble et honnête.

Les sources d'un écrivain, ce sont ses hontes ; celui qui n'en découvre pas en soi, ou s'y dérobe, est voué au plagiat ou à la critique – Cioran. La bonne conscience, c'est le sentiment de faire un n + 1-ème pas, renvoyant la balle au n-ème ; la honte, c'est la conscience malheureuse du premier pas, où règne l'irresponsabilité des sources. Qui ne sait pas jaillir se fait courant.

Ce besoin de remords, qui précède le mal, que dis-je ! qui le crée – Cioran. Ce n'est pas un besoin imaginé, mais un appel réel et irrésistible. La bonne conscience suit les traces du Bien, sans savoir qu'il ne s'incarne jamais en actes.

Un orphelin de père a l'avantage de ne pas connaître cette rancune abominable : *L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères* - Vauvenargues.

Les plus grandes injustices proviennent de la récompense du Bien agissant et de la punition du Mal, incrusté en toute action. Le vrai Bien, c'est la conscience trouble et la méfiance envers ses bras – la honte ; le vrai Mal, c'est la conscience en paix et la confiance en ses bras – le cynisme. L'inaction du premier ne conduit qu'à la régression ; le dynamisme du second amène du progrès.

Index des Auteurs

Alain	49	Char R.	26	Gandhi M.	68
Alexandre le G.	126	Chateaubriand F.-R.	32, 72	de Gaulle Ch.	103
Amiel H.F.	42	Cicéron	36	Goethe J.W.	5, 31, 52, 59, 60, 95, 119, 127
Don Aminado	113	Cioran E.	22, 70, 78, 80, 81, 101, 145, 145	Green J.	59
Arendt H.	30	Cocteau A.	59	Greene G.	74
Aragon L.	59	Confucius	108, 137	Grothendieck A.	45
Aristote	6, 11, 16, 41, 59, 68, 71, 81, 82, 93	Conrad J.	80	Hegel G.	5, 19, 38, 39, 41, 42-46, 79, 85, 91, 126
St-Augustin	29, 98, 99, 106, 141	Corneille P.	76	Heidegger M.	5, 20, 52, 56, 78, 99, 136
Bach J.S.	24	Dante A.	80	Hemingway E.	140
Bachelard G.	58	Darwin Ch.	101	Héraclite	56, 70
Balzac H.	76	Debray R.	51, 79	Hesse H.	27, 40, 76, 99, 119
Batiouchkov K.	113	Delacroix E.	121	Hippius Z.	134
Baudelaire Ch.	91, 143	Derrida J.	29	Hitler A.	120
Bélinsky V.	123	Descartes R.	12, 19, 142	Hölderlin F.	24
Berbérova N.	113	Disraeli B.	112	Homère	97
Berdiaev N.	82, 91, 117, 133	Dostoïevsky F.	35, 39, 50, 58, 77, 78, 79, 81, 83, 86, 108, 118, 119,	Horace	96
Bergson H.	39, 80, 126	Einstein A.	97, 144	Hugo V.	86, 93
la Bible	125	Emerson R.W.	141	Hume D.	38
Blake W.	110	Enthoven R.	56	Husserl E.	5, 19, 39, 40, 52, 71
Blanchot M.	96	Épictète	90	Ibsen H.	32
Blok A.	12, 83	Épicure	36	Iskander F.	32, 112
Böll H.	31	Eschyle	8	Jabès E.	135
Boulgakov M.	75	Euripide	105	Jankelevitch V.	36, 46, 96, 135, 136
Bruno G.	91, 96	Ferrat J.	58, 76	Jésus	41
Byron G.	24, 80	Feuerbach L.	111	Juvénal	74
Camus A.	117	Fichte J.	28	Jünger E.	131
Casanova G.	36	Foucault M.	49	Kant E.	17, 23-25, 46, 47, 71, 82, 101
Cervantès M.	108	France A.	86, 120		
Chagall M.	53	Freud S.	12, 43, 50, 74, 123		
Chamfort N.	94, 127				

Kandinsky W.	54	Novalis F.	5	Shaw B.	116
Kierkegaard S.	75, 120,139	Ortega y Gasset	99	Socrate	35,41,58, 61,62,67
Klioutchevsky V.	84, 99,122	Parménide	5,11	Soljénitsyne A.	31,80
Kojève A.	43	Pascal B.	89,92,141, 144	Soloviov V.	95,102
Kontchalovsky A.	31	Pasternak B.	26	Spencer H.	125
Koyré A.	43	Pavese C.	53	Spinoza B.	39,84, 91,94,102,142
Kundera M.	80	Pétrarque	95	Steiner G.	37
La Bruyère J.	104,113	Pindare	57	Suarès A.	99
Lacan J.	49,89	Platon	36,37,93, 94,100,111	Swedenborg J.	111
Lao Tseu	8,129,133	Plotin	11,91	Tacite	135
Lec S.	141	Poe E.	6	Tchaadaev P.	121
Leibnitz W.	23	Pouchkine A.	9,69, 95,122	Tchékhov A.	24,77, 81,100
Lermontov M.	80	Prichvine M.	41	Thomas d'Aquin	82, 91
Levinas E.	107,130	Proudhon J.	128	Tolstoï L.	33,68,122, 141,143
Lichtenberg G.	101	Proust M.	74	Tourgueniev I.	76
Lope de Vega F.	116	Publilius S.	89,103, 118	Tsiolkovsky K.	20
Lorca F.	144	Pythagore	35,41	Twain M.	89,106,108
Maïakovsky V.	129	Rabelais F.	72,88, 98	Unamuno M.	42,117
de Maistre J.	72	Racine J.	76	Valéry P.	5,8,19, 22,24,55,76,123
Mallarmé S.	59	Radichtchev A.	30,79	Vauvenargues L.	145
Malraux A.	60,128	Ricœur P.	126	Voltaire A.	31,79
Mandelstam O.	58	Rilke R.M.	24	Weil S.	106
Marc-Aurèle	9	Rimbaud A.	141,142	Wilde O.	124
Marcel G.	25	Rorty R.	14	Wittgenstein L.	29,50, 59
Martial	96	Rousseau J.-J.	72,137, 141,142,143	Wordsworth W.	7
Marx K.	12,43,86, 98	Rozanov V.	115,143	Zénon d'Elée	13,44
Mencius	47	Russell B.	21		
Mencken H.	145	Sartre J.-P.	10,31,39, 80,89,138		
Mendéleev D.	98	Schlegel F.	39		
Merleau-Ponty	14	Schopenhauer A.	56, 90		
Montaigne M.	54,141	Schweitzer A.	107		
Mozart W.	24,141	Searle J.	52		
Nabokov V.	57,117, 124	Shakespeare W.	77, 109		
Nietzsche F.	5,20,22, 24,37,43,56,77,91, 93,95,96,109,114, 117-119,126,133,141, 143				

Sommaire

Introduction	<i>I</i>
L'Intellect	5
L'Intellect et la Morale	67
La Morale	105
Liste des Auteurs	147

Conscience des faits, des actions, des sens - prise en compte des jugements qu'on y porte. Conscience trouble ou tranquille – honte ou auto-satisfaction. Il faut te résigner à vivre cette étrange cohabitation de deux acceptations de ce mot français. Dresser un tableau de ce qui t'arrive de l'extérieur, ou subir des accès des doutes, naissant à l'intérieur, par ton sens du Bien, éprouver des remords ou vivre une paix d'âme.

Ce qui justifie leur voisinage, c'est le rôle qu'y joue le particulier au siècle du multiple et du commun. La conscience est le seul contenant de l'espèce permettant de mettre en valeur ton contenu unique. Et puisque la philosophie partage la même propriété, les échanges réciproques deviennent inévitables.

